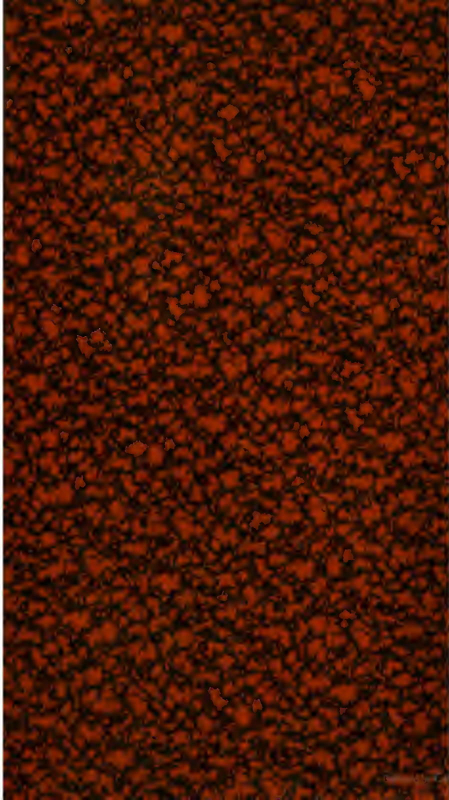
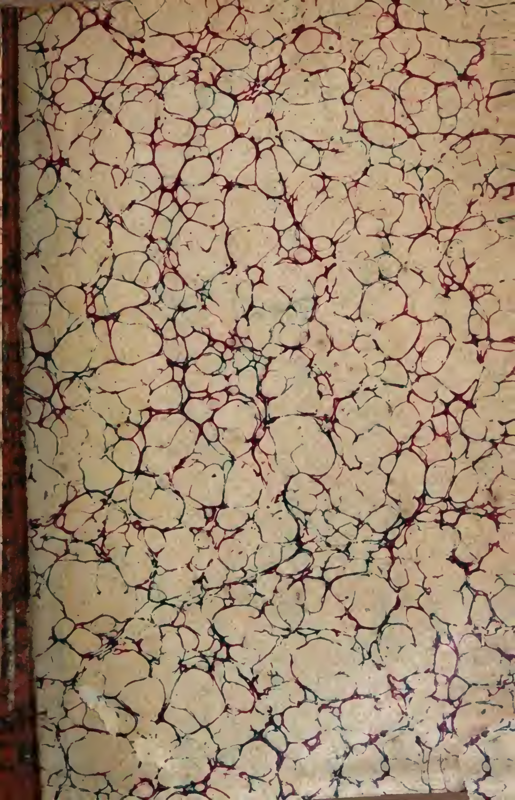






QUAND

L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

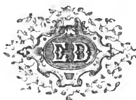
QUAND

L'ESPRIT

VIENT AUX FILLES

PAR

Mme LA COMTESSE DASH





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1871



A MONSIEUR

ARSÈNE HOUSSAYE

Je veux mettre ce petit livre sous la protection de votre talent et de votre bonheur, mon cher ami. Vous qui étudiez le cœur des femmes et qui savez en dépeindre les agitations et les penchants, vous aurez remarqué certainement combien les premiers moments de la vie ont d'influence sur l'avenir.

Nous naissons avec des qualités et des défauts que l'éducation atténue ou développe, mais nous ne sommes véritablement nous-mêmes que quand nous avons souffert et aimé. Jusque-là nous nous essayons, nous ne nous connaissons pas; nos idées ne sont point fixes, et flottent dans les illusions et le doute. Nous demandons à l'exis-

tence bien plus qu'elle ne peut donner, nous croyons à nos rêves et nous retombons blessées du ciel sur la terre, quand les réalités se présentent à nous.

Les deux romans que vous allez lire et qui se complètent l'un par l'autre, sont la démonstration de cette vérité. Je ne ferai pas d'invention, les héros existent, ils pourront se reconnaître, quoi que très-probablement ils aient beaucoup changé depuis.

Je vous prie, mon cher poète, de les prendre sous votre aile et de leur accorder votre patronage. Ouvrez-leur le chemin du succès, que vous connaissez si bien, et dès lors leur fortune est faite.

C[tesse] DASH.

Paris, mars 1869.

QUAND

L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

LA MOLINARA

A Marie de Saint-Romain

I

Oh! mon vieux Poitou! mon cher pays! que je suis heureuse de vous revoir! comme je respire librement sur ces bords du Clain, de la Boivre ou de la Creuse, où j'ai passé mon enfance! Nulle part, dans mes longs voyages, je n'ai trouvé de gazons plus verts, de buissons plus fleuris; nulle part les rossignols ne savent mieux chanter, nulle part les papillons n'ont des ailes plus éclatantes, ni les roses des parfums plus doux. Ici je retrouve ma gaieté, ma jeunesse; ici je vois passer devant moi les doux

fantômes d'amis qui ne sont plus, ou qui m'ont oubliée alors que je me souviens toujours.

Chaque pensée mélancolique est doublée d'un sourire que m'arrachent les souvenirs de ce temps qui ne doit plus revenir, où nous étions si joyeux, si pleins d'espérances et d'illusions, envolées bien loin maintenant. Les lieux ont peu changé, aussi ce sont ces lieux que je cherche, où je me retrempe, où je redeviens en imagination la jeune fille pour qui la vie s'ouvrait si belle et si pleine de charmes.

Quand nous avions quinze ans, Marie, nous échangions tant de chères pensées indécises, tant de questions auxquelles nous ne savions pas répondre, lorsque nous nous promenions ensemble sous les ombrages de ces jardins en terrasse qui nous faisaient rêver. Tu étais déjà l'une des grandes musiciennes de ton temps, tu interprétais Mozart, Haydn, Beethoven et Gluck, de façon à rendre ces artistes jaloux. Moi, je faisais des vers à mon bouvreuil, et j'écrivais des romans pour ma poupée. Nous nous aimions bien, nous nous aimons encore, et nous nous aimerons toujours.

C'est à toi, ma vieille amie, que je veux raconter une histoire de cette belle province où se sont écoulés nos premiers ans. Il y a longtemps, on me parla d'un château merveilleux, on me donna quelques détails sur les événements qui s'y sont passés, sur les personnages qui y ont vécu. Frappée de tout cela, je donnai les renseignements à une personne qui écrivit, sur mon plan et sous mon nom, un roman dont le succès fut restreint. Je n'avais jamais vu le

manoir où la scène se passe, et je n'y prenais qu'un médiocre intérêt.

Maintenant j'ai admiré ce paysage et il me possède complètement : c'est là que mon imagination habite et qu'elle s'est fixée, c'est là que nous nous arrêterons, si tu veux.

Aussi bien je ne saurais trouver ailleurs un site plus ravissant, où il soit plus doux de s'asseoir et de causer.

Causons.

A quelques lieues de Poitiers, en suivant le cours de la Gartempe, qui est un affluent de la Creuse, comme la Creuse est un affluent de la Vienne, se trouve une petite ville dormant paisiblement près de la rivière, et qu'on appelle Maillé. C'était, je le suppose du moins, l'apanage de la famille de ce nom, une des illustrations nobiliaires de cette terre antique, où il y en a tant.

Je n'ai pas grand'chose à raconter de ce bourg, si ce n'est qu'il est pavé de pierres en lames de rasoirs, et que l'on y rencontre une telle quantité d'enfants qu'il est impossible de croire à la fin du monde.

Par une belle soirée de juillet, en 1805, deux personnes suivaient, au bord de l'eau, un joli chemin ombragé, que des peupliers sontenaient du côté de la Gartempe, et que des prairies émaillées de pâquerettes encadraient de l'autre. Le soleil étendait longuement ses rayons obliques, qui devaient bientôt disparaître derrière les collines boisées.

Les ondes assez indomptées bruissaient con-

tre les cailloux, et laissaient deviner sous leur cristal limpide les mousses et les herbages où se jouaient des myriades d'insectes et de petits poissons.

Les deux personnes que nous présentons au lecteur étaient un homme d'une soixantaine d'années et une jeune fille de seize ans.

Le premier avait une de ces physionomies où l'intelligence le dispute à la bonté. Ses cheveux, encore très-noirs, tombaient sur chaque oreille, comme ceux des paysans de l'ancien régime. Il avait de grands yeux d'un gris foncé, des dents superbes, le teint hâlé par les *caresses de la saison*, — style du temps. — Grand, vigoureux, bien pris, il marchait, la tête levée et sans se courber, aussi droit qu'un homme dans la force de l'âge. Son costume, demi-monsieur, demi-campagnard, ne pouvait donner sur sa profession des notions très précises. Ses culottes courtes, de drap noisette, resserraient au genou un bas bleu bien tiré. Il avait une veste d'indienne fond blanc, aux vives couleurs, un habit carré du même drap que ses chausses, un chapeau à petits bords ronds, entouré d'un ruban noir rattaché par une large bande d'acier.

Il portait à la main un gourdin à grosse pomme, orné d'un cordon de peau natée, dont il entourait son poignet.

La jeune fille devait frapper les regards de ceux qui la rencontraient, par l'étrangeté de sa toilette et par la beauté singulière de sa taille et de ses traits.

Elle avait une telle perfection de formes qu'elle ne semblait pas grande, et cependant elle l'était plus que les femmes ordinaires. Ses cheveux, d'un blond cendré admirable et relevés sur le sommet de la tête, frisaient naturellement ; ils s'échappaient de son peigne en longues boucles et encadraient son visage comme une auréole.

Ses sourcils noirs, aussi régulièrement tracés que par un pinceau, surmontaient des yeux splendides, couleur de jais, au regard profond, loyal et résolu.

Son profil grec, ses narines roses, ses lèvres légèrement retroussées, laissant voir des dents de perles, étaient dignes d'une reine. Cette tête fière, supportée par un cou de forme admirable, avait une dignité native qui imposait le respect.

Ses pieds et ses mains révélaient une origine distinguée ; elle marchait comme les déesses d'Homère, sans que les fleurs pliassent sous ses pas. Vêtue d'une étoffe de soie à ramages orangés; dernier reste d'une élégance hors d'usage, elle avait arrangé sa robe à sa manière, en dehors de toutes les modes adoptées en ce moment-là.

La jupe était courte, ronde et assez large pour lui laisser la liberté de ses mouvements; sa chaussure consistait en de petites bottes rouges, en cœur, qui avaient dû servir à une dame du temps passé pour représenter une amazone en paniers.

Le corsage était emprisonné dans un corps qu'elle ne serrait pas, tandis qu'une longue pèlerine, semblable à la jupe, recouvrait ses épaules et ses bras ronds. Un petit fusil de chasse, attaché à une ban-

doulière, passait ensuite sous son aisselle et s'appuyait sur sa main. Elle s'en allait chantonnant et adressant d'affectueuses paroles à un épagneul blanc et fauve, qui tournait autour d'elle.

— Mais nous arrivons, Aza, nous arrivons tout à l'heure; me laisseras-tu en repos? Père, si tu ne le fais pas cesser, il ne voudra pas monter dans la barque et il rentrera tout mouillé.

— Il lui est permis d'avoir faim, mademoiselle; il court depuis ce matin.

— Mademoiselle! encore?

Elle s'arrêta et frappa du pied, très-visiblement en colère.

— Et comment puis-je dire? je vous prie.

— Diane, Diane, s'il vous plaît. Est-ce si difficile? Ce nom païen n'est pas malaisé à retenir; c'est toi qui me l'as donné! Et puis je t'appelles : Mon père; tu peux bien me répondre : Ma fille.

— C'était bon autrefois; à présent, cela ne se peut plus.

— Pourquoi?

— Parce que c'est impossible.

— Pourquoi? pourquoi? pourquoi?

— Parce que tout est rentré dans l'ordre maintenant, et que le serviteur de mademoiselle de Boistracy ne peut pas se nommer son père.

L'enfant frappa du pied de nouveau et laissa échapper une exclamation.

— Qu'est-ce que cela me fait, mademoiselle de Boistracy, et l'ordre, et la France, et le reste? Est-ce que je connais cela? Est-ce que cela me re-

garde? Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis ta fille, que je l'ai été quinze ans, et que je n'accepte pas d'autre nom.

— Ma chère maîtresse, cependant...

— Tais-toi, ou je ne t'aimerai plus.

Ils arrivaient alors à un tournant du chemin, d'où l'on apercevait un toit et une sorte de tourelle à droite, sur une colline, au milieu des arbres. Le *père*, ou le *serviteur*, comme on voudra, qui cherchait à rompre la conversation, s'arrêta tout à coup et dit à Diane :

— Nous allons bientôt revoir les habitants de Brignières, mademoiselle ; ce sera une société pour nous.

— Christophe, tu finiras par m'impatienter tout à fait, et je ne te comprends plus. Depuis deux jours, tu me parles un langage inconnu, tu cherches des gens, des noms, des choses, qui ne m'importent en quoi que ce soit. Tu oublies les quinze années passées ensemble, si heureux, dans notre chère maison de la Roche-Brûlée, dont tu veux absolument faire un château. Qu'est-ce que cela signifie? que veulent dire ces bavardages-là?

— Cela veut dire ce que je vous ai répété vingt fois ; que depuis deux jours mes démarches sont terminées, que vous êtes en possession du nom et de la fortune de vos parents, et que vous allez reprendre dans le monde la place qui vous appartient.

— Brrr! mon pauvre ami, tu perds ton temps, je te le jure, et je ne me soucie pas plus de mon nom et de ma place que de ce qui se passe dans la lune.

Qu'il n'en soit plus question. Fais ce que tu voudras, et reprenons nos habitudes. Je suis ta fille, tu es mon père ; je n'en ai pas connu d'autre que toi; si j'en ai un, je ne veux pas le savoir. Tu ne devais pas m'élever comme je l'ai été? si tu comptais faire de moi une pimbêche et une mijaurée.

— Ma chère fille, ma chère Diane, interrompit Christophe, les larmes aux yeux, écoutez-moi un moment, je vous en prie. Il faut que vous m'ayez compris, que vous soyez instruite de tout, avant de rentrer au logis. Nous y aurons peut-être une compagnie qui trouverait plus qu'étrange votre insouciance. Asseyez-vous et causons.

Un beau tapis de mousse s'étalait au pied d'un chêne centenaire, en face de la Gartempe. Diane s'y jeta avec humeur, en déposant son fusil à côté d'elle.

— Parle donc, puisque tu l'exiges, dit-elle, fatiguée d'avance.

Christophe prit place à quelque distance; il attendit, pour commencer, qu'elle lui eût fait un nouveau signe.

— Ma chère Diane, vous avez vécu jusqu'ici dans une ignorance que j'ai entretenue à dessein : elle était utile à vos intérêts, à votre avenir. Maintenant, vous devez tout savoir. Jusqu'en 1789, la France a été gouvernée par des rois qu'ont servi vos ancêtres, et qui leur ont prodigué les honneurs dont ils jouissaient avant qu'une terrible révolution vînt les en dépouiller. Les comtes de Boistracy étaient seigneurs de la Roche-Brûlée et de beaucoup d'autres lieux ;

il y a eu parmi eux des chevaliers des ordres, des gouverneurs de provinces, des évêques, deux cardinaux et un maréchal de France. Nous avons les portraits de tous ces gens-là.

— Où sont-ils?

— Au grenier, bien cachés derrière des fagots.

— Qu'ils y restent. — Non, tu me les montreras. Continue.

— En 89, le peuple se révolta...

— Pourquoi?

— Parce qu'il était las du joug de ses maîtres, parce qu'il se trouvait malheureux, parce qu'il accusait enfin une caste entière des fautes de quelques-uns.

— S'il était opprimé, il a eu raison de secouer ce joug; s'il a été injuste, il a eu tort. — Après.

— On emprisonna le roi, on menaça de mort les seigneurs, quelques-uns furent massacrés. La noblesse émigra en masse à l'étranger.

— Avec le roi?

— Sans le roi.

— C'est une faute qu'elle a commise-là, ta noblesse. Le roi était son chef, il fallait se réunir autour de lui, le soutenir et le défendre jusqu'à la mort.

— Je crois bien que vous avez raison, mademoiselle; pourtant, il ne nous appartient pas de juger. Votre père et votre mère firent comme les autres.

Diane se leva vivement et devint rouge comme une cerise.

— Mon père et ma mère! ah! c'est différent... achève.

— Je les suivis. Mes parents, que vous avez connus, restèrent au château. Depuis trois cents ans, de génération en génération, les Christophe sont au service des Boistracy. Nous arrivâmes en Allemagne. Au bout de quelques mois madame la comtesse vous mit au monde; mais, hélas! elle mourut en vous donnant le jour.

— Ma mère! et toute jeune, comme cela!

— Oui, mademoiselle. Ce fut un grand malheur. Mon maître, désespéré, resté seul, s'en alla à l'armée de Condé, avec les autres nobles, combattre les républicains. Vous aviez dix mois quand il se décida à vous quitter. Tout allait en France de mal en pis : on avait confisqué les biens des émigrés, les échafauds se dressaient; nous étions menacés de la misère; M. le comte eut une idée et il fit appel à mon dévouement pour l'exécuter.

« — Christophe, me dit-il, tu vas rentrer en France avec ma fille. Il s'agit de sauver sa fortune et sa situation par un sacrifice affreux; je le ferai. Je l'aime trop pour mettre en balance son bonheur avec le mien. Tu feras passer Diane pour ta fille, tu diras que tu nous as quittés depuis longtemps; que tu as épousé une belle fille au bord du Rhin, où tu es resté, et que Dieu te l'a reprise. Nos biens sont en vente; tu les rachèteras, voici de l'argent. Je me fie à toi, je t'abandonne ce que j'ai de plus cher et de plus précieux au monde. Tant que durera la tempête, élève ma fille comme la tienne, qu'elle

porte ton nom, qu'elle ne soupçonne pas elle-même la vérité; c'est la seule manière de sauver cette chère enfant. Quand l'ordre se rétablira en France, tu lui rendras sa situation, ses biens, tu lui apprendras à qui elle appartient et tu lui feras donner l'éducation à laquelle elle a droit. Si je suis encore vivant et que le roi ait repris sa couronne, je reviendrai vous rejoindre. Sinon, il sera temps de savoir ce que l'on devra faire. »

— Vit-il encore, mon père? interrompit Diane, tout émue.

— Hélas! je l'ignore, mademoiselle; tous mes efforts, toutes mes recherches ont été inutiles jusqu'ici. Je me suis adressé à M. de Saint-Marcel, le cousin germain de mon maître, qui s'est occupé à Paris pour la légalisation de vos affaires et qui a obtenu la reconnaissance de votre état civil. Il ne sait rien de M. le comte : depuis six ou sept ans personne n'en a entendu parler. J'ai grand'peur que nous ne le revoyions plus. Les émigrés peuvent rentrer cependant; nous avons un nouvel empereur, qui, à ce qu'il parait, est humain pour eux. Voilà, mademoiselle, toute la vérité, entendez-la, retenez-la, cette fois. Comprenez que vous avez maintenant à remplir les devoirs d'une vraie demoiselle, qu'il vous faut vous instruire, voir les gens de votre rang, et enfin vous montrer l'héritière des Boistracy.

— Ah! bah!

— Mademoiselle, j'ai un compte à rendre de vous à votre famille, à votre père, s'il revient. Il ne s'agit

plus de courir avec Simplette au moulin, de vous entourer des gens du village...

— Prétendrais-tu me renfermer, par hasard?

— Dieu m'en garde, mademoiselle! Vous êtes accoutumée à l'exercice, il est nécessaire à votre santé. Nous chasserons, nous monterons à cheval; les châtelaines de la Roche-Brûlée ont toujours été renommées pour leur intrépidité, c'est dans le sang. Pourtant il y aura quelque petite différence.

— Laquelle?

— On vous contera cela plus tard. En attendant, je vais vous annoncer encore une nouvelle. J'ai retardé jusqu'ici pour ne pas gâter votre plaisir en cette belle journée, mais je dois parler.

— Qu'y a-t-il encore?

— M. le vicomte de Saint-Marcel arrive ce soir au château, avec madame la comtesse Amélie, sa sœur; celle-ci va demeurer avec vous, mademoiselle; elle amène une gouvernante, chargée de vous donner l'éducation que vous n'avez pas. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, contre votre vieux Christophe; j'obéis à mon maître, je le dois, je ne puis faire autrement.

Une larme roulait dans les yeux de l'excellent homme, qui joignait les mains en se retournant vers la jeune fille. Celle-ci, pâle, glacée, semblait changée en statue. Elle ne répondit pas un mot, mais une tempête s'élevait dans son sein, tempête d'autant plus dangereuse qu'elle était muette et contenue. Christophe en fut effrayé, croyant qu'elle allait perdre connaissance.

Depuis la naissance de sa pupille, depuis qu'elle lui avait été confiée, le brave homme avait pris son rôle au sérieux et l'avait rempli dans l'intégrité de sa conscience. Il laissait Diane libre comme l'enfant de la nature, souveraine maîtresse au château et dans les environs. Sa volonté toute-puissante dirigeait elle et les autres. A peine savait-elle lire et écrire son nom, du moins le nom qu'elle supposait être le sien : Diane Christophe. Afin de n'éveiller aucun soupçon et de la mieux déguiser, il ne développa point chez elle les aspirations de sa race. Ceux qui la voyaient l'appelaient *un garçon manqué.*

A peine si quelques natures distinguées et observatrices découvrirent cette fleur de beauté et de noblesse sous sa grossière enveloppe. On lui disait quelquefois :

— Elle était donc bien belle, votre femme, Christophe, qu'elle vous a donné une pareille fille?

La tendresse aveugle du père d'adoption avait évité à l'élève les péripéties de son changement d'état. Il se doutait de sa colère, de son chagrin, et la tint le plus longtemps possible dans l'ignorance de ce qui se passait.

Maintenant le moment était venu, il tremblait en songeant à ce qui adviendrait peut-être; il avait peur de ce caractère indompté qu'on allait contrarier pour la première fois. Le silence obstiné que gardait Diane l'effrayait encore davantage... Il se rapprocha d'elle!

— Mademoiselle... ma fille! répétait-il, parlez, parlez, je vous en conjure!

Diane ouvrait ses grands yeux et se taisait toujours. Au bout d'un instant pourtant, elle reprit lentement :

— Tu dis, Christophe, que la Roche-Brûlée et les terres sont à moi.

— Oui, mademoiselle, à vous et à M. le comte, si Dieu nous l'a conservé.

— Puisque cela m'appartient, j'en puis disposer comme je veux?

— Bien sûr! qui vous en empêcherait?

— Ce monsieur et cette dame qui vont venir sont mes parents, n'est-ce pas? Si je ne vivais point, les biens seraient leur propriété?

— Sans doute, leur mère était Boistracy.

— Très-bien! tout est sauvé alors. Je m'en vais leur donner ma fortune, ils s'arrangeront à leur guise et nous nous en irons tous les deux, mon bon Christophe. Tu as bien quelque argent, nous achèterons une maisonnette au milieu des bois, nous chasserons, nous courrons dans un pays où l'on ne nous connait pas; je serai encore ta fille, nous vivrons heureux comme autrefois.

Christophe resta ébahi devant une telle ignorance des choses de ce monde. Son gros bon sens lui souffla l'idée de son impuissance.

— Ce n'est pas moi qui peux lui faire entendre la raison et l'éclairer, pensa-t-il, patientons. Tout de même je ne peux pas avoir l'air de consentir... Mademoiselle, j'obéis à mon maître, vous le savez bien, et mon maître n'a pas dit cela. Il est temps de rentrer, allons rejoindre le bateau.

— Tu crois que je m'en vais supporter ta comtesse, ta gouvernante, ton vicomte, et tout ce que tu m'amènes chez nous maintenant? Ce n'est pas parce que je suis riche que je deviendrai esclave. Je consens à les voir, mais ce sera pour leur dire ce que je pense. Ma foi! s'ils restent après cela, ils seront plus délurés que moi. Allons!

Le serviteur marcha devant elle, précédé du petit chien, qui poussait des aboyements joyeux. Ils descendirent par un talus jusqu'à la rivière, et là se présenta à leurs regards un de ces sites qu'on ne peut oublier lorsqu'on les a admirés une fois.

La Gartempe, assez large en cet endroit, était bordée en face par une ceinture de collines boisées, des rochers magnifiques ressortaient çà et là à travers les arbres. Quelques-uns surplombaient la rivière, d'autres descendaient jusqu'au niveau de ses ondes. Ils affectaient des formes bizarres et irrégulières; de loin on eût dit les ruines de quelque forteresse antédiluvienne.

Une de ces roches ressemblait tellement à un donjon qu'elle faisait une illusion complète. Elle devait à des lichens et à des mousses rougis par le soleil une teinte rouge et ardente qui lui valut le nom de la *roche brûlée.*

A quelque distance, sur un autre quartier de roc d'une vaste étendue, qui dominait les eaux à une grande hauteur, s'élevait une construction bizarre, dont l'époque et la destination étaient difficile à classer. Ce n'était ni un château moderne ni un château ancien, ce n'était pas une maison non plus. Les bâ-

timents étaient vastes, couverts en ardoises, sans aucun style. Un colombier, signe de la gentilhommerie des propriétaires, avait pu être jadis une tour située entre deux corps de logis. Il élevait sa girouette bien au-dessus des toits.

Une longue terrasse régnait à la gauche, tandis qu'à la droite la roche brûlée formait un contraste frappant avec les pierres blanches des murailles.

Cette situation prêtait à ce château un aspect majestueux qu'il n'eût point eu ailleurs. Il dominait tout le pays.

Inaccessible par l'élévation des rochers qui lui servaient de base, il eût pu défendre le passage de la rivière contre des ennemis.

Immédiatement au-dessous se trouvait un joli moulin, si bien entouré, si pittoresque, qu'il semblait placé là pour faire point de vue. Un chemin assez large le séparait des rochers, et tout à fait en face s'ouvrait l'entrée béante d'une vaste caverne, jadis une carrière probablement, servant maintenant de resserre au meunier et à ceux qui lui apportaient leur grain à moudre.

Un escalier difficile, mais praticable cependant, descendait du château dans cette grotte, une de ses dépendances assurément.

Tout cela formait un ensemble admirable, un paysage ravissant. Diane et Christophe étaient trop accoutumés à le voir pour qu'ils le remarquassent. Cependant le brave homme s'arrêta un instant avant de décrocher la chaine du bateau, et jetant autour de lui un regard mélancolique.

— Regardez-donc ces trésors du bon Dieu, mademoiselle, retrouverez-vous une pareille maison? C'est là ce que vous voudriez quitter!

Mademoiselle de Boistracy sauta dans la barque sans rien dire; elle prit un aviron et se mit à ramer.

— C'est beau! reprit-elle après un instant, c'est beau, j'en conviens, mais la liberté est plus belle encore.

Aza, placé sur le devant de l'embarcation, levait la tête et suivait avec une grande attention les mouvements de deux personnes placées sur le parapet de la terrasse, et qui semblaient fort occupés de ce qui se passait au-dessous d'elles. Le chien fit entendre deux aboiements furieux.

— Christophe, tes gens sont arrivés là-haut; Aza sent des étrangers, j'en suis sûre; il ne ferait pas tant de frais pour un voisin ou pour quelque habitant du château.

— En effet, mademoiselle, je les aperçois.

La jeune fille tournait le dos, elle ne se dérangea pas et ne chercha point à voir.

Son indifférence dépassait sa curiosité.

Elle s'étudiait à se faire une contenance néanmoins; elle préparait ce qu'elle allait dire afin de se débarasser de ces importuns.

Elle apercevait en face d'elle, en suivant la rive, le château de Brignières, et la nouvelle annoncée par Christophe lui revint en mémoire.

— Il va y en avoir d'autres là? demanda-t-elle en montrant le castel du bout de sa rame qu'elle sou-

leva. Ce sera complet, on se fera des visites et l'on mettra des robes à queue. Christophe, je ne m'y soumettrai point, je t'en avertis.

Le bateau toucha; ils descendirent après l'avoir amarré et prirent tristement le chemin du manoir.

II

En entrant dans la cour, Christophe et Diane se trouvèrent en face d'un postillon qui emmenait ses chevaux, et aperçurent une vieille berline, que les domestiques étaient en train de décharger.

— Ils sont venus là-dedans? dit la jeune fille en levant les épaules; que d'embarras ces gens des villes font! Tu vas entrer le premier, Christophe, jamais je ne saurai aborder ta madame et ton ci-devant.

— Mademoiselle!...

— C'est ainsi qu'on appelait les nobles jusqu'à l'année dernière; toi-même, tu n'y manquais pas.

— C'était pour mieux nous déguiser; mais à présent songez que vous êtes noble vous-même, mademoiselle.

— Eh bien, je suis une ci-devant, voilà tout.

Ils pénétrèrent dans la maison : les portes étaient ouvertes, ils entendirent des voix étrangères; Diane tressaillit, elle fut sur le point de retourner, mais elle n'en eût pas le temps, le vicomte et sa sœur venaient au-devant d'elle.

— Enfin la voilà, cette chère petite! s'écria la comtesse.

Elle la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement, sans que mademoiselle de Boistracy fît aucun mouvement pour lui rendre cette caresse; le vicomte prit sa main et la baisa en murmurant :

— Charmante, en vérité! belle comme le jour.

L'enfant ouvrit de grands yeux : c'était le premier compliment qu'elle recevait de sa vie, et dans la bouche d'un vieillard, il lui semblait déplacé.

— Ma chère cousine, continua la chanoinesse, vous savez quels liens nous unissent, vous savez qu'en l'absence de votre père, vous n'avez pas de parents plus proches que nous.

Le nom de son père la rappela à elle.

— Mon père, madame! avez-vous de ses nouvelles? Le verrai-je bientôt?

Madame de Saint-Marcel hocha tristement la tête :

— Hélas! mon enfant, nous ne savons rien. On fait d'actives recherches dans tous les pays qu'il a habités. Il n'a pas été tué à l'armée de Condé, nous en avons la certitude. Lorsque les régiments se sont dissous, il est parti pour le Hanovre; là on perd sa trace, il sera très-difficile de la retrouver.

— J'irai la chercher moi-même; c'est mon devoir.

Et puis j'avais un si bon père! on me l'ôte, on m'en promet un autre, on doit me le donner, ou bien il ne fallait pas me prendre Christophe.

— Délicieuse enfant de la nature! murmura le frère. Rentrons comtesse, que mademoiselle Brisson voie son élève, et qu'elle se convainque de la tâche agréable qu'elle aura à remplir. Christophe, suivez-nous.

Il offrit cérémonieusement, ou galamment plutôt, sa main à Diane; elle n'avait jamais été à telle fête, et le sentiment qui l'animait était un étonnement profond; elle ne trouvait pas une parole en face de tant de politesses, et se demandait si ce n'étaient pas des moqueries.

Le vicomte de Saint-Marcel avait cinquante-cinq ans à peu près; assez joli homme, petit, mince, distingué, d'une mine pointue, très-fine et très-vive, il avait eu des succès dans le monde et ne s'était point marié, par indécision et par apathie.

Il craignait surtout d'être malheureux et ne trouvait aucune femme assez parfaite pour porter son nom.

Il musarda si bien que la révolution et ses quarante ans le surprirent avant qu'il eût fait un choix.

Il émigra et fut ruiné comme les autres; il regretta amèrement de n'avoir pas pris ses précautions d'avenir, et ne se gênait pas pour dire que s'il eût été marié, madame de Saint-Marcel eût gardé la fortune, ce qu'il appelait une poire pour la soif.

— Il est ridicule de n'avoir pas le sou, répétait-il.

Il rentra en France des premiers, et n'était pas éloigué, dans son for intérieur, de faire quelques concessions au nouveau pouvoir, pour le peu qu'il vint au-devant de ses désirs et lui rendit ses propriétés.

Rien ne pouvait lui être plus agréable que la communication envoyée par Christophe.

Sa petite-cousine redevenue riche, c'était presque comme lui-même.

En l'absence de son père, il aurait nécessairement la haute main sur tout, la Roche-Brûlée serait sa maison; en qualité de tuteur, il profiterait de cette position pour se produire, et le jour où sa pupille lui échapperait par la majorité, ou par le mariage, ses précautions seraient prises, il n'aurait plus besoin de rien.

Très-aimable, spirituel, galant, d'une politesse exquise, il gagnait les cœurs à première vue. Il ne négligeait pas la plus petite circonstance et cherchait à plaire à tous.

La comtesse Amélie était véritablement ce que son frère voulait paraître.

A quarante-huit ans, elle avait les goûts et les habitudes d'une jeune femme.

Pas une pensée sérieuse n'entrait dans sa tête ni dans son cœur.

Gaie, amusante, bonne enfant, pourvu qu'elle s'amusât, qu'elle eût ses aises, qu'elle fût adulée et qu'on lui fît des compliments, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Elle avait ce joli égoïsme qui ne révolte pas, tant

il est naïf, tant il est loin de tout calcul. Incapable de bien ni de mal, elle eût désiré du bonheur à tous, afin de ne voir autour d'elle que des visages satisfaits.

Entrée de bonne heure, en qualité de nièce à Maubenge, elle avait hérité de la prébende de sa tante, la comtesse Marie de Saint-Marcel. La position des chanoinesses, dans l'ancien régime, était fort agréable et fort commode. Les filles de qualité sans fortune trouvaient dans les chapitres un asile et une position des plus convenables et des plus honorées. On les appelait Madame la comtesse, en y joignant le nom de baptême, c'était la distinction pour indiquer qu'elles n'étaient pas mariées. Du reste, libres, recherchées partout, elles allaient à la cour, dans le monde; leur croix et leur affiquet étaient des porte-respect.

Madame de Saint-Marcel avait été très-jolie et croyait l'être encore. Elle aimait la toilette avec passion, et ce qui la frappa tout d'abord, ce fut la beauté et l'accoutrement de Diane. Trop sûr d'elle pour être jalouse, elle fut ravie d'avoir à ses côtés une parente qui lui ferait honneur dès qu'on l'aurait dépouillée de ses oripeaux, suivant son expression.

La troisième personne avec qui mademoiselle de Boistracy avait à faire connaissance était mademoiselle Pauline Brisson, sa future institutrice.

Elle la trouva dans le salon et tout de suite, à la première vue, un courant de sympathie s'établit entre elles.

Pauline avait trente-six ans; elle était grande, mince, marquée de la petite vérole, pâle, souffrante, étiolée. Le seul trait remarquable de son visage était un œil bleu d'une extrême douceur, d'une expression adorable d'intelligence et de bonté. Elle avait beaucoup souffert, on le devinait vite, elle s'était résignée et avait fait du dévouement le but et la consolation de sa vie.

Très-instruite, pleine de talents, elle avait reçu chez le duc de Choiseul, bienfaiteur de sa famille, une éducation hors ligne. Une des amies de la comtesse la lui avait procurée, lorsqu'il avait été question d'une gouvernante pour Diane, en l'assurant qu'elle ne pouvait faire un meilleur choix.

Profondément pieuse, mais d'une indulgence parfaite, Pauline pratiquait scrupuleusement les paroles de l'Evangile : elle s'appliquait à faire aux autres tout le bien qu'on ne lui faisait pas à elle-même, et son bonheur était maintenant placé tout entier dans celui d'autrui.

— Pour mon compte, disait-elle, j'y ai renoncé.

La comtesse ne l'avait point interrogée sur son passé; elle le savait honorable et malheureux, elle n'en demandait pas plus; elle fuyait les occasions de s'attendrir. Les parents de mademoiselle Brisson étaient morts, elle restait seule au monde; madame de Saint-Marcel ne s'informa pas pourquoi. Elle eût vécu cent ans avec elle sans penser à lui faire une question.

L'honnête créature s'était promis de se consacrer tout entière à son élève, dont on lui avait raconté

l'histoire. Elle voulait lui rendre ce qu'elle avait perdu, en l'aimant avec une tendresse éclairée et inaltérable. Le premier regard qu'elle jeta sur elle lui fit comprendre qu'elle s'attacherait sans peine à cette belle créature, dont la physionomie exprimait tant de loyauté, de franchise et de bons instincts.

— Ma chère enfant, dit la comtesse, voici vòtre gouvernante. Mademoiselle Brisson, voici votre élève. J'espère que vous vous accorderez et que la vie sera facile entre vous.

La bonne dame ne voyait rien au-dessus d'un complet accord qui lui permettrait de dormir en paix et de ne se mêler de rien.

— Ma chère petite, je suis ravie de vous trouver si charmante; je suis sûre qu'en très-peu de temps votre transformation sera complète. Vous êtes un peu un garçon, m'a-t-on dit, nous ferons de vous une demoiselle, et une belle, j'en réponds; vous en serez étonnée vous-même.

— Si étonnée, madame, que je ne puis croire à tant d'honneur et que je n'ai pas l'audace d'y aspirer.

Madame de Saint-Marcel regarda sa cousine avec stupéfaction.

— Quoi! Vous ne comptez pas sur votre changement? Vous voulez rester comme vous êtes?

— Parfaitement, madame.

— Habillée comme cela?

— Oui, madame.

— Vous continuerez à courir les champs avec le fusil sur le dos, en brodequins rouges?

— Oui, madame.

— Mais, ma petite, vous êtes folle. Il n'y a pas votre pareille en France.

— Cela m'est bien égal.

— Songez donc que vous êtes mademoiselle de Boistracy!

— Madame, j'ai été seize ans la fille de Christophe, depuis seize ans je suis libre comme l'oiseau, je n'ai jamais été contrariée, je n'ai rien appris que ce que la nature nous enseigne. J'ai adoré Dieu dans ses ouvrages, je n'ai eu aucune communication avec le monde : excepté le meunier, sa fille Simplette et les gens de cette maison, je n'ai pas échangé un mot avec qui que ce soit. Je suis mademoiselle de Boistracy, dites-vous, c'est possible, cela ne m'empêche pas d'être une sauvage à qui toute occupation, tout joug sont odieux.

— Miséricorde! Mon frère, mademoiselle Brisson, qu'avons-nous là! Christophe nous a préparé de belle besogne.

— Je ne sais pas dissimuler, madame, j'ai pensé qu'il valait mieux vous dire tout de suite la vérité. Vous êtes les parents de mon père, soyez les bienvenus ici, faites-y tout ce que vous voudrez, restez-y tant qu'il vous plaira; seulement laissez-moi vivre à ma guise et ne me dérangez pas plus que je ne vous dérangerai.

— Diable! diable! dit le vicomte, tout ceci ne me

paraît pas aisé à diriger. Mademoiselle Brisson, vous aurez du fil à retordre.

— Beaucoup moins que vous ne pensez, monsieur. Mademoiselle a un de ces caractères qui me séduisent; nous nous entendrons complétement.

Ce fut au tour de Diane d'être étonnée.

— Je ne crois pas, mademoiselle, répéta-t-elle sèchement.

— Et moi, je fais plus que le croire, j'en suis sûre. Vous voulez être libre? Qui songe à vous en empêcher? Votre désir est de courir par monts et par vaux, dans ce beau pays? Je le conçois si bien que je vous accompagnerai, si vous voulez le permettre. Vous aimez la chasse et les autres exercices du corps? Cela est d'autant plus naturel que vous devez être très-adroite. Ces goûts sont d'une châtelaine, d'une descendante des héros; je ne vois pas pourquoi vous feriez autrement que vos ancêtres n'ont fait.

Diane écoutait avec ravissement; elle ne fut pas maîtresse de le cacher ; saisissant les mains de l'institutrice, elle les serra vivement.

— Oh! vous, dit-elle, je vous aimerai et je ne vous fuirai pas, au contraire.

— Je n'en demande pas davantage. Je suis ici pour être avec vous, pour vous suivre, pour vous protéger.

— Vous ne me tourmenterez pas pour apprendre? interrompit Diane, avec un reste de soupçon.

Mademoiselle Brisson répondit en souriant :

— Je ne vous enseignerai que ce que vous demanderez vous-même à savoir.

— Vous ne renverrez pas Simplette de ma chambre, et vous nous suivrez au moulin? reprit Diane.

— Je suis disposée d'avance à aimer Simplette, je vous assure.

— Tout ira bien, puisqu'il en est ainsi. Madame, monsieur, je vous souhaite toutes sortes de joies, moi j'en aurai beaucoup avec mademoiselle Pauline. Ce côté du château vous appartient; il y a ici les belles chambres, la *salle*, la cuisine, la terrasse, la cour. Prenez-en possession, vous êtes chez vous. Mademoiselle Pauline et moi, nous allons dans mon logis; je vous remercie de me l'avoir amenée, elle me plaît beaucoup.

— Et nous, nous ne vous plaisons pas?

— Madame, je vous l'ai dit, je suis une sauvage indomptée; j'ai l'horreur des livres, du travail, de ce qu'on appelle le bel air : à peine arrivée, vous m'avez annoncé qu'on allait m'instruire, m'habiller, me forcer à garder le logis. Tout cela m'est odieux, j'aimerais mieux me jeter à la rivière. Mademoiselle Pauline comprend mieux mon caractère, je reste avec elle, c'est tout simple; ne vous fâchez pas pour cela. Adieu. Quand tu auras *contenté* mon cousin et ma cousine, Christophe, tu viendras causer avec nous.

Elle fit un signe de tête à ses hôtes, et prenant la main de mademoiselle Brisson, elle disparut par l'intérieur.

— Eh bien! ma sœur, s'écria le vicomte, dès qu'elle eut fermé la porte, voilà une jolie mignonne, qu'en dites vous?

3*

— Je suis confondue. Comment se fait-il, Christophe, que vous, de père en fils au service de la famille, vous ayez laissé mademoiselle de Boistracy prendre des façons aussi déplorables? C'était pour la déguiser, allez-vous me répondre, mais elle serait votre fille qu'elle ne serait pas mieux élevée pour cela.

— Nous n'en ferons jamais rien! dit le vicomte.

— Ah! que si, madame la comtesse; cette brave dame a pris le bon moyen : avant quinze jours elle lui obéira comme si elle était sa mère. Je sais quel cœur a Mademoiselle : qu'on s'en fasse aimer, on obtiendra tout de son affection.

— Mais je ne demande pas mieux que de l'aimer.

— Madame, un peu plus tard, cela arrivera, seulement vous avez mal commencé.

Pendant ce temps, Diane conduisait Pauline à son réduit. Elle lui montra en détail ses collections et ses trésors : ses armes, ses pierres, ses oiseaux et ses chats, ses insectes, ses fleurs, enfin tout ce dont la sollicitude du bon serviteur avait peuplé son isolement. Elle dormait sur un lit de bivac; Aza était beaucoup plus mollement couché. Elle avait cependant arrangé ses richesses avec une sagacité native; son goût ne demandait qu'à se développer. Elle eût été élégante, si on lui avait donné autre chose que les habits de sa grand'mère. Christophe croyait avoir fait merveilles en découvrant cette manière de la vêtir de belles étoffes sans viser à la dépense. Les patriotes trouvaient très-bon qu'elle usât ce qu'ils appelaient ses guenilles.

— Maintenant vous avez tout vu ici, Pauline, il ne vous reste plus qu'une personne à connaître. Allons tout de suite la chercher. Et vous l'aimerez, vous me l'avez promis.

— Je vous le promets encore.

— Suivez-moi, je suis impatiente de me trouver entre vous deux.

Diane ne touchait pas la terre, elle courait comme une jeune biche, Pauline avait peine à la suivre. Elle la conduisit par un passage voûté en très-mauvais état, à un escalier délabré qui semblait descendre dans les entrailles de la terre; elle prit une chandelle de résine, qu'elle alluma à une petite lampe cachée dans le trou d'une pierre, et passa devant mademoiselle Brisson, qu'elle guida avec un soin et une intelligence que celle-ci ne manqua pas de remarquer.

— Cet escalier était perdu, dit-elle, c'est moi qui l'ai retrouvé, et personne ne le connaît comme moi; il faut faire grande attention, il manque des marches, vous pourriez tomber; moi, j'irais les yeux fermés, j'en ai l'habitude.

Pauline trouvait, en effet, l'entreprise assez périlleuse, elle ne le laissa pas deviner, elle eût perdu tout son prestige. Elle affecta de rire et de chanter, au contraire. Parvenue à la grotte, elle en admira l'élévation et l'étendue; Diane était déjà sur le chemin, appelant :

— Simplette! Simplette!

— Me voici! répondit une voix argentine dans l'intérieur, et presque en même temps se montra

une créature que Pauline prit d'abord pour une apparition.

C'était une jeune fille, bien vivante, pourtant; mais elle était si petite, si fluette, si légère, si gracieuse, si gentille, qu'elle ressemblait davantage à une sylphide, à un lutin, qu'à une femme. Elle avait des cheveux et des yeux châtains, un teint de lis et de roses, un nez retroussé, la bouche un peu grande, toujours souriante et montrant des petites dents de jeune chien, dont la blancheur éblouissait.

Sa physionomie pétillait de malice et d'intelligence; c'était une gaieté sans nuages, un cœur excellent, et, bien plus qu'on ne l'eût supposé, sous cette enveloppe, une volonté ferme et un caractère décidé.

Simplette était le chef-d'œuvre de la Poitevine. Née à Poitiers, élevée dans un moulin, transportée à la Roche-Brûlée, elle avait contracté l'habitude d'une langue composée de plusieurs patois et de celle des paysans d'opéra-comique. Dans sa bouche, cette façon de parler devenait un charme. Elle avait des tournures pittoresques de s'exprimer, une poésie d'idées qui, développées, eussent fait d'elle une personne remaquable.

Elle s'élança au-devant de Diane, la prit dans ses bras et l'embrassa comme une sœur.

— *J' suis aise, Diane, ben aise de te vouar*. As-tu couru, *chasseuse?* as-tu tué les petites bêtes du bon Dieu, qui *chantions si clair* dans les blés et qui *couvions* leurs *p'tiots?*

— Simplette, voilà une demoiselle qui va demeurer

avec moi et que tu verras tous les jours. Elle est bien bonne, quoiqu'elle soit bien savante.

— C'est une savante! s'écria la meunière, en frappant ses petites mains. Quel bonheur! Elle m'apprendra... et à toi aussi, Dia.

— Tu veux apprendre? toi!

— Certes que je veux apprendre! Vous me montrerez, mam'zelle?

— Tout ce qui vous plaira, mon enfant.

— Tu seras donc ennuyeuse, toi, Simplette? C'est si ennuyeux d'apprendre!

— Vois-tu Diane, tu parles sans songer, sans cela tu ne dirais pas ces fadaises. Comment! tu n'as pas envie de lire dans les livres, pour prier le bon Dieu et t'instruire? Tu n'es pas pressée de savoir ce qui s'est passé autrefois, ce qu'il y a tout là-haut, derrière les étoiles? Tu ne t'es jamais demandé pourquoi et comment les feuilles poussent; ce qui fait couler l'eau sur les cailloux en mousse blanche? Et les fleurs, et les fruits, et ces animaux que tu massacres, que nous pleurons ensemble après? J'y pense, moi! Ce matin, j'effeuillais, sans y penser, une rose de haie; il m'a semblé l'entendre se plaindre; j'en étais toute triste. Nous ne devinons pas ces mystères.

J'ai supprimé le patois et j'ai traduit les paroles.

Pauline écoutait avec attention; certains mots restèrent inintelligibles pour elle, néanmoins elle en entendit assez pour se féliciter d'avoir près de Diane un auxiliaire tel que celui-là.

— Entrez, entrez, mam'zelle, venez vous asseoir chez nous. La soirée est belle et vous aurez à ma fenêtre jusqu'au dernier rayon.

— Simplette, tu vas nous donner à dîner, n'est-ce pas?

— Tout de suite; mon oncle a justement pris une friture superbe, ma tante va la préparer; il y a de la soupe, des œufs, c'est assez. On tuera pourtant un poulet pour mam'zelle, si elle veut. Ah! j'oubliais les oronges, que j'ai cueillies moi-même dans ton bois; tu les aimes tant.

— Nous mangerons là, sous le berceau. Je n'ai pas voulu rester là-haut, avec le comte et la comtesse, mes parents. Si tu les voyais! Ils sont drôles, va! Le comte a de la farine sur la tête, comme ton oncle les jours de mouture.

— Et mam'zelle, qu'est-ce qu'elle est?

— Mam'zelle, c'est mam'zelle Pauline; je suis sûre qu'elle se meurt de faim; va vite.

— Elle aura le meilleur du moulin; elle a des yeux qui charment. C'est comme le bel oiseau qu'avait pris Christophe et que tu as laissé échapper.

En un clin d'œil le couvert fut mis proprement, avec une sorte de recherche. La table fut couverte de fleurs jetées sur la nappe, d'un blanc de lait. Simplette allait et venait, en chantant :

Dou lay, fillette,
Gardy ben ton cœur,
Dou lay!

III

Mademoiselle Brisson écoutait et regardait de toute son âme, de tous ses yeux. Elle se sentait heureuse entre ces deux enfants, charmantes toutes deux, et si différemment charmantes. Simplette en savait plus long sur le monde et la vie que sa compagne : elle allait sans cesse à Maillé, elle avait été trois fois à la Roche-Posay et même jusqu'à Châtellerault; son oncle et sa tante, ses seuls parents, étaient bons, mais ils ne la gâtaient pas comme Christophe gâtait Diane. Douce et facile à vivre, elle n'avait rien de l'impétuosité dominatrice de mademoiselle de Boistracy, à qui elle cédait toujours.

— Mam'zelle, si vous revenez dîner demain, nous vous aurons une truite et des écrevisses. On en prend dans des petits ruisseaux qui courent à l'Anglin; j'irai plutôt moi-même, si cela vous fait plaisir.

Au moment où elle parlait, Aza s'élança dehors en aboyant furieusement, Diane le suivit; elle aperçut un jeune homme qui s'avançait vers le moulin, un jeune homme qu'elle ne reconnut pas, et dont le costume la frappa encore moins que son visage et sa tournure.

— Mademoiselle, dit-il, en ôtant son chapeau avec une grande politesse, auriez-vous l'obligeance de m'apprendre où je suis, s'il vous plaît?

Il paraissait avoir de vingt-trois à vingt-cinq ans; ses traits n'étaient pas régulièrement beaux, excepté ses yeux, dont la coupe et l'expression avaient un véritable charme. De belles dents, un charmant sourire, une belle taille, un port de tête remarquable, une distinction exquise complétaient l'ensemble parfait d'un homme d'esprit.

Il portait un costume à la mode du temps, sans exagération, mais avec l'exactitude d'un *muscadin* qui n'est pas fâché qu'on le regarde. Ce costume étriqué et assez ingrat faisait peu valoir ses avantages. Il n'avait guère marché sans doute, car ses bottes à révers étaient à peine marquées par la poussière.

Diane n'était pas accoutumée à de pareilles visites. En ce jour mémorable, elle avait vu plus de gens de sa condition que dans toute sa vie. Elle se laissa troubler et ne répondit pas.

— Pardon, mademoiselle, insista l'étranger, auriez-vous la bonté de me dire si je suis loin du château de Brugnières, où je suis attendu?

Le nom de Brugnières frappa la jeune fille et lui fit relever la tête.

— Vous allez à Brugnières? êtes-vous donc M. de Chateaumer?

— Oui, mademoiselle, c'est en effet mon nom. J'ai l'honneur d'être connu de vous?

— Tout le monde, dans le pays, connait les Cha-

teaumer, monsieur, répliqua Simplette, qui s'était empressée d'accourir, en voyant mademoiselle de Boistracy avec un inconnu.

Cette nouvelle apparition mit le comble à l'étonnement du jeune homme. Ses yeux se portaient de la splendide beauté de Diane au minois chiffonné et fripon de la *Molinara* L'étrange accoutrement de la demoiselle formait une opposition complète avec l'ajustement coquet de la paysanne; cette scène ressemblait à un premier acte d'opéra comique de l'époque. Tiburce de Chateaumer ne put s'empêcher de sourire à cette idée.

— Ah! vraiment, ma belle fille, les Chateaumer sont aussi connus que cela par ici? Depuis longtemps pourtant ils ont quitté Bruguières, et le château est abandonné.

— Si abandonné, *bonnes gens!* qu'il tombe en ruines et que les chauves-souris font leurs nids dans les chambres. Si c'est vous qui êtes le maître, ne les délogez pas sitôt, ces pauvres bêtes! Elles sont heureuses là, et puis elles vous porteront bonheur.

— Nous y songerons, ma petite.

— Ah! reprit Diane avec une certaine amertume, de quoi te mêles-tu Simplette? Monsieur ne revient pas chez lui pour vivre avec des chauves-souris, apparemment.

— Tu sais pourtant qu'on y peut bien *durer* en leur compagnie : le moulin et le château de la Roche en sont pleins. N'avons-nous pas déniché leurs petits ensemble? Ils ne sont pas si laids qu'on le croit. D'ailleurs rien n'est laid parmi les créatures du bon

Dieu; toutes ont leurs qualités, je vous assure, il ne s'agit que de les connaître.

— Et vous les connaissez toutes, même les chauves-souris?

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur, si vous restez à Bruguières, vous verrez ce qu'on apprend quand on est à la campagne. On est bien forcé de regarder, et cela est si amusant qu'on ne pense plus à autre chose.

— La drôle de fille! se dit le jeune homme. Enfin, reprit-il tout haut, par où dois-je passer pour me rendre chez moi, s'il vous plaît?

— Tiens! vous n'y êtes donc jamais venu! sans quoi vous sauriez qu'il faut traverser la Gartempe.

— Où est le pont?

— A Maillé; par ici c'est un gué, et mon oncle vous conduira, si vous voulez.

— Ce sera moi plutôt, interrompit mademoiselle de Boistracy naturellement.

— Vous, ma belle... demoiselle?... répliqua le jeune homme, qui ne savait trop de quels termes se servir quand il s'adressait à Diane.

— Pourquoi pas? J'ai mon bateau et je me promène souvent sur la rivière. C'est à votre service. Tu viens, Simplette?

— Et la demoiselle, la laisserons-nous là?

— Prenons-la aussi; elle sera contente de voir le pays, et puis elle s'ennuierait seule.

M. de Chateanmer marchait de surprise en surprise. Il n'avait jamais rencontré deux jeunes créatures comparables à celles-ci, et leur façon d'être

l'intriguait infiniment. Simplette était partie pour appeler Pauline; il resta seul quelques instants avec Diane, et se décida à l'interroger.

— Vous savez qui je suis, dit-il, et moi j'ignore le nom de mes belles voisines; serais-je indiscret en le demandant?

— Non, monsieur, car vous le saurez bien vite. Simplette est la nièce du meunier Potelle, et moi je suis Diane de Boistracy, à ce qu'il paraît.

— Mademoiselle de Boistracy! l'héritière de la Roche-Brûlée, la fille du comte et de la comtesse de Boistracy, que j'ai tant connus dans mon enfance!

— Vous avez connu mes parents?

— Oh! oui, mademoiselle, et vous aussi.

— Moi! où donc cela?

— A l'émigration, en Allemagne. Vous étiez toute petite, mais je ne l'ai pas oublié. Comment se fait-il...

— C'était donc bien moi! Mon Dieu! c'est donc vrai!

Diane était si désolée de son changement d'état, qu'elle s'efforçait de n'y pas croire. Une personne qui l'avait vue avec ses parents, qui le lui assurait, apportait une preuve positive, irrécusable de sa naissance; elle ne pouvait la repousser, et d'ailleurs ce qui se passait autour d'elle ne suffisait-il pas!

M. de Chateaumer ne la comprenait pas; il se récriait, lorsque Simplette reparut avec la gouvernante. Celle-ci salua en femme qui sait son monde;

c'était enfin une figure humaine, il y aurait moyen de s'entendre avec celle-là.

— Vous ne souffrirez pas, madame, que mademoiselle de Boistracy me conduise dans son bateau, je l'espère; nous allons appeler le meunier ou son garçon; à leur défaut, moi-même j'essayerai...

— Vous ne savez pas ramer, monsieur? dit Diane avec son rire moqueur.

— J'avoue, mademoiselle...

— Monsieur, reprit Pauline, je n'ai aucun pouvoir sur mademoiselle de Boistracy, elle est parfaitement maîtresse de faire ce qui lui convient.

— Et je conduirai monsieur, ne fût-ce que pour lui montrer qu'une campagnarde ignorante peut être utile à un seigneur bien élevé comme lui.

— Monsieur, ajouta Simplette en faisant la révérence, ce sera comme cela, s'il vous plaît. Quand Diane a décidé une chose, il faut qu'elle s'accomplisse.

— Peste! quelle luronne! pensa Tiburce; si j'y comprends un mot, je veux être étranglé. Acceptons, pour la singularité du fait et pour savoir jusqu'où cela ira.

Les deux jeunes filles étaient déjà au bateau, Pauline les suivait lentement, Chateaumer s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— Pour l'amour de Dieu, madame, est-ce bien là mademoiselle de Boistracy?

— C'est elle-même, monsieur.

— Alors pourquoi la retrouvai-je ainsi, je vous prie?

— C'est ce que vous saurez plus tard, sans doute.

— Venez donc, venez vite! cria Diane, la barque est détachée. nous attendons.

— Allons! c'est décidément comme à Zurich, poursuivit le jeune homme; seulement les batelières du lac ne sont pas des comtesses.

Ils entrèrent dans le canot; Tiburce voulut s'emparer d'une rame, Diane s'en saisit; elle la tenait comme un sceptre et jeta sur le téméraire un regard de reine offensée.

— Je ne le veux pas, dit-elle. Vous êtes chez moi.

Tiburce n'avait qu'à se soumettre; il le fit en vrai chevalier et s'assit à côté de Pauline, qui retenait à grand'peine son envie de rire. Le trajet n'est pas long; il s'exécuta avec une prestesse et une régularité de mouvements irréprochables. Lorsqu'ils furent sur la rive opposée, M. de Chateaumer descendit.

Il remercia de son mieux et se dirigea par la route, ou plutôt par le sentier que lui avait montré Simplette. Bientôt il disparut derrière les arbres. Les jeunes filles ne prononcèrent par un mot.

Quand elle ne le vit plus, la *Molinara* s'écria sans façon :

— C'est tout de même un beau brin de garçon! Il a des yeux aussi noirs que les prunelles des haies, si ce n'est qu'ils *relusions* comme les vers *i lusternes*.

— C'est là ce qu'on appelle un gentilhomme, un muscadin! murmura Diane, comme si elle eût été seule.

Mademoiselle Brisson les écoutait et les observait toutes deux. Elles se laissaient aller à la dérive, sans

se donner la peine de ramer. La rêverie les envahissait chacune avec des symptômes différents. Mademoiselle de Boistracy était sombre et concentrée : pour la première fois elle voyait un homme de sa caste dont l'âge se rapprochait du sien; elle était traitée par lui en égale, avec respect; ce fut une sensation nouvelle, qui lui ouvrit des horizons inconnus.

Simplette, la tête baissée, le sourire sur les lèvres, cueillait les nénufars et les herbes d'eau, dont elle formait machinalement un bouquet. Elle chantait à demi-voix :

Pâquerette, ma mie,
Dis-moi mon sort.
Me trouve-t-il jolie...
Où bien...

Elle s'arrêta là. La barque touchait le rivage, au milieu des roseaux, dans un endroit où il était difficile d'aborder.

— Eh ! eh ! Diane, que faisons-nous? Ramons mieux que cela, tout de suite, ou nous allons nous embourber.

— Oui, ramons. Allons un peu voir jusque devant Bruguières la figure que fait là-haut ce bel oiseau de ci-devant.

Simplette éclata de rire.

— Et toi, n'es-tu pas une ci-devant *itou*, Diane? Ne te moques donc pas de lui.

— C'est, ma foi vrai ! je ne peux pas m'y accoutu-

mer. C'est si drôle! Et vous, mademoiselle Pauline, êtes-vous une ci-devant.

— Je n'ai pas cet honneur, mademoiselle; mais si je l'avais, par respect pour le nom et la mémoire de mon père, je m'abstiendrais de cette façon de parler, qui l'eût blessé certainement.

— C'est vrai, répondit la jeune fille, vous avez raison, mam'zelle, je ne le ferai plus.

Pauline fut certaine alors que par ce moyen si simple elle pourrait amener son élève à l'écouter : le cœur et le raisonnement, hors de là on n'avait rien à espérer d'elle.

Lorsqu'elles arrivèrent en face de Brugnières, les jeunes filles cessèrent de ramer.

— Voilà, dit Diane, le nid aux chauves-souris. Personne n'en a voulu, c'est pourquoi le monsieur le retrouve.

— Il va y faire une drôle de mine tout de même, avec la vieille Nanette pour tout potage. Elle est toujours gelée et elle a une telle peur des revenants et des loups-garoux, qu'elle n'ose pas ouvrir les portes, de peur de les faire entrer.

— Ah! voici une fenêtre qui se pousse, patatra! la persienne tombe, elle ne tenait plus. Simplette, si tu veux, demain nous irons faire un tour là-haut, ça doit être curieux.

— Je le veux bien.

— Et vous aussi, mam'zelle?

— Oh! non, pas moi.

— Pourquoi cela?

— Parce que, bien que je ne sois plus jeune, je suis une fille, une femme, et je ne vais pas faire de visites aux jeunes gens, surtout quand je ne les connais pas. J'attends qu'ils viennent chez moi.

— Vraiment ! il faut attendre qu'ils viennent ? Alors je ne verrai donc jamais Bruguières, moi qui en ai tant d'envie.

— J'en ai autant l'envie que vous. Voici ce que je ferai : quand M. de Chateaumer se sera présenté à la Roche-Brûlée, je prierai madame la comtesse et monsieur le vicomte de me conduire chez lui. A la campagne ces choses-là se font.

— Et vous attendrez qu'il se dérange, et vous vous affublerez de ces deux vieilles poupées ?

— Mademoiselle, je vous en prie, ne parlez pas en de pareils termes de personnes que je dois respecter, vous me désobligeriez, cela m'afflige.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je ferai *comme il vous plaira,* répéta Diane, avec une sorte d'affectation.

Elle reprit sa rame en silence et ne prononça plus un mot jusqu'au moulin. Lorsqu'elles furent descendues à terre, et qu'elles eurent repris le chemin du château, après avoir dit adieu à Simplette, mademoiselle de Boistracy s'empara du bras de Pauline.

— Ma pauvre demoiselle, dit-elle, je vous plains beaucoup. Vous vous imposez une foule d'obstacles qui doivent vous ennuyer. Vous ne pouvez faire ni ceci ni cela, à chaque instant c'est du nouveau, c'est une privation. Vous avez bien de la bonté et

ici du moins vous secouerez, je suppose, ces obligations.

— Pas du tout, mademoiselle, je ne saurais faire autrement. Cela ne me coûte pas du tout, c'est la vie de tout le monde.

— Comment! c'est la vie de tout le monde?

— Certes, et sans cela il n'y a pas de société possible.

Diane se tut, mais un travail se fit dans sa tête intelligente. Elle comprit son ignorance, elle sentit ce qui lui manquait, et sa volonté se révolta contre la nécessité d'apprendre, si elle voulait vivre parmi ses égaux.

— Après tout, s'écria-t-elle, je suis la maîtresse, la maison est à moi; j'y puis rester comme je l'ai fait jusqu'ici, et puisque je n'ai plus de parents, personne n'a le droit de m'obliger à ce qui me déplait.

— Vous vous trompez encore, mademoiselle. Jusqu'à ce que vous ayez vingt et un ans, M. le vicomte de Saint-Marcel, votre tuteur, remplace votre père et peut vous forcer à lui obéir.

— Ah! par exemple! je voudrais voir cela! me forcer! qu'il y vienne! d'une chiquenaude je le jetterais par terre.

— Vous ne me comprenez pas, mademoiselle; ce n'est pas par des violences qu'il vous contraindrait.

— Comment, alors?

— Par la loi.

— Qu'est-ce que la loi?

— La loi, c'est la souveraine de tous, c'est la

raison, elle domine rois et sujets, nul ne peut se révolter contre elle sans être puni.

— Qui a fait cette loi? Ce n'est pas Dieu.

— Dieu l'a inspirée et des hommes sages, des intelligences supérieures l'ont conçue. Les autres l'ont acceptée, et l'univers entier marche d'après ses préceptes. Cette loi veut que la jeunesse soit guidée par l'âge mûr; elle fixe des limites à la tutelle, instituée pour sauvegarder les intérêts et le bonheur des enfants, des orphelins surtout.

— Que m'imposera-t-on? demanda-t-elle d'un ton superbe.

— On vous fera donner l'éducation qui convient au nom que vous portez, à l'avenir qu'on vous destine.

— Et si je refuse?

— On vous enfermera dans quelque couvent, dans quelque pensionnat, jusqu'à votre majorité.

— Je n'y consentirai jamais, je me tuerai plutôt.

— Oh! mademoiselle, vous êtes chrétienne!

Mademoiselle de Boistracy lâcha brusquement la gouvernante et marcha seule pendant quelques pas. Elles n'avaient pas repris l'escalier et suivaient un sentier dans le bois.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, vous dis-je! je ne me soumettrai point. Je m'en irai bien loin, on ne saura pas ce que je suis devenue. C'est une tyrannie. Qu'est-ce que cela leur fait que je sois ignorante? Si je prétends l'être, moi! Je n'entends pas perdre ma liberté, je n'entends changer en rien mes habitudes. Je ne suis pas mademoiselle de Boistracy,

je suis la fille de Christophe et rien de plus. Lui seul est mon véritable père, car lui seul a eu soin de moi, lui seul m'a aimée.

— Cependant...

— Ne me parlez pas de ces gens-là, de cette famille, de ces amis, de vos livres, de vos lois, de vos obligations, je n'en ai pas besoin. Je n'ai fait de mal à personne, je ne manque point aux commandements de Dieu ni de l'Eglise, je remplis mes devoirs, que veut-on encore? Voilà qui est résolu. Vous pouvez le leur annoncer. Je ne sais si vous êtes mon amie ou la leur, mais je vous charge de la commission; nous verrons ensuite.

— Mon Dieu, mademoiselle, vous connaissez ma façon de penser, je suis pour qu'on ne vous contrarie pas.

— Bien sûr?

— Vous ai-je dit un mot qui ait pu vous faire supposer le contraire?

— Non, c'est vrai. Que cela ne vous empêche pas cependant de leur parler. Vous me rendrez service.

— J'y vais aller tout de suite, en rentrant. Je vous transmettrai leur réponse.

— Tournez donc de ce côté, vous arriverez droit au salon; vous reviendrez m'apporter les ordres de monsieur mon tuteur, ajouta-t-elle avec emphase.

IV

Mademoiselle Brisson suivit le chemin indiqué ; elle trouva en effet la comtesse et son frère en train d'achever une partie de piquet. Dès qu'ils l'aperçurent, ils posèrent leurs cartes et s'informèrent avec sollicitude de ce qui s'était passé.

Pauline le raconta en détail. Ils poussèrent des hélas ! et des exclamations de douleur, un peu tempérées par la nouvelle de l'arrivée du marquis de Chateaumer à Bruguières; c'était un être à qui parler.

— Mais, reprenait la comtesse, tout cela est déplorable; on ne viendra jamais à bout de cette fille. Qu'allons-nous en faire?

— Eh bien ! madame, c'est peut-être beaucoup de témérité à moi, mais je crois que je réussirai.

— Comment? miséricorde !

— C'est mon secret; si je le révèle à qui que ce soit, je perds des chances. Je suis à peu près sûre de ne pas me tromper. Elle m'a obéi deux fois aujourd'hui déjà ; elle ne s'en doute pas. Vous avez, j'espère, confiance en moi?

— Pleine et entière, ma bonne demoiselle, je vous

assure. Ce que nous savons de vous nous est garant qu'elle est bien placée.

— Ne vous étonnez de rien, alors, laissez-moi les coudées franches. Si les résultats se font attendre, ils n'en seront que plus certains. Je retourne près de mon élève, et que Dieu bénisse mes efforts !

Diane se montra joyeuse, en apprenant que son tuteur la laissait libre.

— Quoi ! rien ne sera changé dans ma vie ! Je ferai, comme par le passé, ce qui me plaira !

— Absolument.

— Eh bien ! je les aimerai, si c'est ainsi ; demain, dès l'aube, je pars pour la chasse avec Christophe, et je leur ferai manger mon gibier. Je n'en goûterai pas avec eux, par exemple.

— Vous les trouverez peut-être plus tard moins désagréables.

— Ma vieille bonne, la mère de Christophe disait qu'on s'accoutume à tout. Je ne crois pas pourtant.

En effet, dès qu'il fit jour, mademoiselle de Boistracy se leva doucement, prit ses armes et courut chercher son père adoptif. Celui-ci fit quelques difficultés pour l'accompagner ; mais il n'avait pas reçu d'ordres contraires, et sa jeune maitresse remporta facilement la victoire.

M[lle] Brisson feignit de ne pas se réveiller. Elle laissa partir la jeune fille et se cacha derrière ses rideaux pour la suivre des yeux, tant qu'elle put la distinguer dans le sentier du bois.

Elle se hâta de s'habiller ensuite ; ni le comte ni la

comtesse n'étaient éveillés. Après avoir admiré un instant la vue de la terrasse, à qui le château de Bruguières servait de perspective, elle descendit au moulin, très-sûre d'y trouver tout le monde debout. Simplette était, sans s'en douter, le principal personnage de sa comédie; elle désirait l'étudier à loisir. Diane, absente pour bien des heures, ne la gênerait pas.

Pauline surprit l'enfant dans son déshabillé du matin, s'occupant du ménage et entourée d'une brassée de fleurs qu'elle avait cueillies.

— Ça, mam'zelle, c'est ma récréation; à chacun la sienne : Diane tue les petites bêtes; moi, je fais des bouquets et je chante.

— Voilà une charmante occupation, Simplette, et l'on ne saurait que vous en louer.

— Y n'y a pas de quoi, mam'zelle, c'est ma façon de faire ma volonté. Mon oncle et ma tante ne me contrarient point.

— Vous n'avez donc ni père ni mère, Simplette?

— Non, mam'zelle, non, répliqua l'enfant, en secouant tristement la tête, je suis orpheline.

— Avez-vous connu vos parents?

— Hélas! non, mam'zelle. Ma mère a donné sa vie pour me mettre au monde; mon pauvre père est mort du chagrin de l'avoir perdue.

— C'est touchant, cela! ma chère petite.

— Je le crois bien que c'est touchant. Si vous saviez quelles belles histoires ma tante en raconte à la veillée!

— Dites-les moi, Simplette ; je serai enchanté de les connaître.

— Dame! mam'zelle, ce n'est point recherché, c'est simple comme nous. Mes bons parents étaient des paysans ; c'est-à-dire... mon père, je ne sais pas : il n'était point du pays, on n'a pas appris ce qu'il faisait avant que d'etre garçon meunier à Tison, près de Poitiers, un beau moulin, celui-là!

— Plus beau que celui-ci?

— Beaucoup plus grand. Mon oncle l'avait en ferme quand il épousa ma tante, qui était toute jeune, une orpheline comme moi. Ils prirent chez eux ma mère, bien plus jeune encore et bien plus jolie, à ce qu'il parait. Un soir, par une pluie battante, en hiver, on frappa à la porte du moulin; mon oncle ouvrit et trouva un jeune homme glacé, tout trempé d'eau, se soutenant à peine, qui lui demanda, d'une voix tremblante, s'il voulait bien le recevoir. Mon oncle et ma tante sont très-bons; ma mère était encore meilleure. Ils firent entrer l'étranger chez eux. A peine s'il fut dans la chambre qu'il se trouva mal, il tomba de son haut sur une chaise.

— Ils étaient très-bons, en effet, pour un inconnu.

— Ah! mam'zelle, c'est encore comme ça. Le maître et la maitresse Potelle sont la perle des braves gens.

— Après, ma petite? continuez.

— Eh ben, ce malade fut couché, soigné, retiré de la mort, qui le menaça pendant plus d'un mois. Ma

mère et ma tante ne le quittèrent point. Il était joli comme un jour, il était *esprité* comme un clerc. Ma mère et lui s'enamourèrent, et quand il la demanda en mariage, on s'informa pour la première fois de son nom; jusque-là on ne l'avait appelé que M. Armand.

— Et comment était ce nom?

— Dame! c'était un joli nom tout de même, quoique un peu long : il s'appelait Montaubré; il était d'Auvergne; ses parents avaient voulu le fourer au séminaire, il s'était sauvé sans rien dire. Il ne possédait que ses bras; en lui donnant leur consentement, ses père et mère ne lui donneraient que cela, bien sûr, s'ils ne le refusaient pas.

— On pouvait le craindre!

— Du tout. Ils l'envoyèrent, et leur malédiction par-dessus le marché, *bonnes gens!* elle a porté malheur cette malédiction-là, mam'zelle; ma mère est morte quand je suis née je vous l'ai dit. Son mari l'aimait tant qu'il devint quasi fou. Il savait faire des chansons; toutes les miennes, c'est lui qui les a composées. Ma tante, qui les savait, me les a apprises. Il m'a bercée avec jusqu'à sa fin.

— Votre père était un poëte, ma chère enfant, je ne m'étonne pas de vos instincts.

— Qu'est ce donc qu'un poëte?

— C'est un être inspiré de Dieu, qui lui donne des facultés particulières, et aussi beaucoup plus de moyens de souffrir qu'aux autres; voilà pourquoi il est mort de chagrin et si jeune! C'était un grand esprit et un grand cœur.

— Que vous me faites plaisir, mam'zelle, de me dire cela !

— Vous rappelez-vous ses vers, — ses chansons, je veux dire?

— Oh oui! voulez-vous que je vous en dise? En voilà une qu'il avait faite pour moi; écoutez.

Elle se mit à chanter les strophes suivantes, sur le rhythme lent et un peu monotone des airs du pays :

Chantez, chantez, douce colombe,
A vos pieds, tout s'écroule et tombe;
Mais que vous font les aquilons!
Comme vos sœurs, les hirondelles,
Pour les fuir vous avez vos ailes,
Et pour les braver vos chansons.

Placé sur la branche qui tremble,
Votre nid de duvet rassemble
Vos amours, votre souvenir;
Vous y dormez dans l'espérance,
Ce doux gardien de votre enfance,
Et vous regardez l'avenir.

L'avenir! il est aux poètes...
Pour nous, enfant, il a des fêtes,
Les songes de notre sommeil.
Jetés sur les cailloux des grèves,
Nous nous berçons avec nos rêves,
Et nous nous séchons au soleil.

Hélas! ici-bas tout s'efface,
Tout se détruit, s'enfuit et passe,
Orages du ciel ou du cœur;

Le temps s'enfuit, l'amour s'envole,
Le regret survit, c'est l'obole
Que nous payons tous au bonheur.

Jeune oiseau, gazouillez sans craintes,
Dites vos refrains et vos plaintes,
Sans souci des maux à venir,
Laissez-vous vivre dans l'espace.
Ah! nous faut-il donc tant de place
Pour aimer, pleurer et mourir!

Mademoiselle Brisson écoutait avec un attendrissement réel la voix ravissante de Simplette, qui, pleine de larmes, donnait un double charme aux paroles.

— Ah! lui dit-elle, ma chère enfant, vous chantez comme un ange!

— Je crois que je ne chanterais pas mal, si j'avais appris et si je savais bien des choses. Mon père m'aurait instruite, lui! mais...

— Vous n'avez pas achevé votre histoire, Simplette. C'est lui, sans doute, qui vous a donné ce nom?

— Oui, mam'zelle, ma patronne est sainte Simplice, il en a fait Simplette. Il y a peut-être encore des aventures que je ne sais pas entre mon père et mon oncle. Ce qui est sûr, c'est qu'après qu'elle eut perdu sa sœur et son beau-frère, ma tante ne put *durer* à Tison. Le bail finissait justement; mon oncle acheta le moulin de la Roche-Brulée, que lui vendit M. Christophe. Il paraît que c'était une frime et qu'il est à Diane; en attendant, mon oncle le fait valoir et

nous l'habitons. Pour cette fois c'est tout, vous en savez aussi long que moi.

— Vous êtes une gentille enfant, Simplette, et, si vous voulez m'aimer, je vous aimerai beaucoup.

— De tout mon cœur, mam'zelle, vous me revenez tout plein. Vous êtes bonne; vous, si savante, vous ne vous moquez pas de mon langage; vous avez l'air de tout comprendre, et pourtant, bien sûr, vous ne comprenez pas. Je parle patois.

— Vous avez hérité de votre père, Simplette, vous avez son esprit et son cœur; je gage que vous êtes poète, comme lui.

— Vous croyez!

— Oui, je le crois. Si on développait vos facultés...

— Et que faut-il faire pour cela?

— Etudier.

— Oui, oui, répliqua-t-elle tristement, mais comment m'y prendre!

— Je vous montrerai.

— Bien vrai?

— Je vous l'atteste.

— Et je ferai des chansons comme mon père?

— Je n'en doute pas.

— Oh! mam'zelle, tout de suite!

Elle se mit à sauter et à battre des mains.

— Voulez-vous attendre à demain? je n'ai ici rien de ce qui nous est nécessaire.

— Qu'est-ce?

— Des livres, des plumes, du papier. Pour aller plus vite, nous apprendrons à lire et à écrire en même temps.

— Oui, mam'zelle, tout en même temps. Y en a-t-il bien long, faudra-t-il beaucoup de jours pour savoir?

— Pour savoir un peu, bien des mois; pour savoir plus, des années; pour savoir beaucoup, toute la vie, et encore ne suffit-elle pas. Mais vous n'avez pas besoin de cela.

— Pour en savoir autant que vous, mam'zelle, combien faut-il?

— Vous ne serez pas très-habile alors.

— Cela me suffit.

— Eh bien, ma petite, j'ai toujours appris depuis mon enfance; j'apprends tous les jours.

— Ah! reprit Simplette désappointée, c'est bien long! Mais je travaillerai tant, tant, que j'en viendrai à bout plus tôt. Avez-vous là-haut le nécessaire?

— J'enverrai à Maillé chercher ce qui me manque.

— Du tout, du tout; nous allons, si vous voulez, le chercher nous-mêmes. Le bateau est là; mon oncle porte des légumes et des fruits à une dame qu'il connaît; nous partirons avec lui.

Et sans attendre de réponse, elle courut comme une folle vers le moulin, en criant :

— Mon oncle, ma tante, *je vais apprendre*, et partons vite. Il faut acheter à Maillé du papier et des livres!

Ce fut une joie pour ces bonnes gens; ils adoraient leur nièce, et ce qui la rendait heureuse était pour eux un bonheur. Le meunier se hâta; un quart d'heure après ils étaient en route.

— Mam'zelle, disait le bon père Potelle, si vous rendez *Simplette bien habile,* tout ce que la maison renferme est à vous.

— Mais, répliqua Pauline, je ne veux rien que le plaisir de l'avoir instruite.

A Maillé ils trouvèrent les commères en révolution; il venait de passer un train de Jean de Paris, chevaux; voitures, domestiques reluisants d'or et appartenant au marquis de Chateaumer. Elles n'en pouvaient revenir, et les propos couraient la ville.

— On prétend qu'il va faire abattre la vieille maison et en bâtir une aussi grande que notre église.

— Il est riche comme un puits. Son père, étant *là-bas,* a épousé une princesse qui lui a apporté des millions de *milliasses.*

— Mais non, c'est lui.

— Ah! pour ça, ce grand laquais galonné qui conduisait les quatre chevaux a dit qu'il n'était pas marié.

— Alors c'est sa sœur; c'est pas son père, puisqu'il était marié avant de partir.

— Et s'il est devenu veuf? ah! répliqua logiquement le dernier interlocuteur, en faisant un pied de nez.

— Ça ne serait toujours pas la mère de celui-ci, puisqu'il est né à Bruguières, je me le rappelle; à preuve qu'il y a eu une belle fête, oùsque toute la noblesse du pays est venue.

— Ah! ça c'est vrai! répétèrent plusieurs voix.

— Alors il aura volé un coche. car les Chateaumer n'étaient pas si riches que cela. Qu'en dites-vous, père Potelle?

— Oh! je ne sais, je n'étais pas au pays dans le temps.

— C'est vrai, vous êtes un nouveau.

— Adieu, je m'en y vais. Nous l'avons vu hier au moulin, ce beau monsieur; il y viendra bien assez, il est notre voisin. Mais on dit que, d'après les nouvelles lois, il ne faut plus l'appeler monsieur le marquis.

— Bah! dit une vieille femme, cela ne l'empêchera pas d'être M. de Chateaumer, ils ne peuvent pas le débaptiser, et les Chateaumer sont aussi anciens que les rochers de la Gartempe. Toutes vos inventions d'à présent ne détruiront pas ce qui était autrefois. Vous aurez beau faire, le passé est le passé, le bon Dieu même *y perdrait ses chaussès.*

Cette bonne femme avait plus de sens que bien des académiciens.

Revenue au moulin, Simplette, qui avait déjà fait déjeuner Pauline, voulut qu'elle dînât avec elle. Celle-ci hésita : Diane pouvait rentrer, elle voulait être là pour son retour.

— Diane! ah! mam'zelle, vous ne la connaissez guère. Elle ne reviendra pas avant ce soir. Elle emporte à manger dans le carnier de Christophe et court le pays pendant des heures et des jours. Restez donc, je vous en prie, et mettons-nous à étudier.

Pauline ne se fit pas prier beaucoup. Elle brûlait

du désir de commencer son œuvre, et c'en était la première partie. Elle trouva chez son écolière, dès cette première leçon, une intelligence vive, une attention soutenue, une compréhension facile, qui la charmèrent, avec de semblables dispositions les progrès devaient être rapides. En quittant le moulin, mademoiselle Brisson laissa une tâche assez longue à Simplette, et celle-ci promit que, pour le lendemain matin, elle saurait tout ce qui lui était prescrit.

La comtesse Amélie s'établissait au manoir; elle avait ingénieusement transformé, autant qu'il était possible, les vieilles salles en chambres habitables. Grâces au garde-meuble, soigneusement entretenu par Christophe, au temps de sa gestion, elle trouva assez de bahuts, de siéges présentables pour arranger sa chambre à coucher et le salon d'une façon artistique, qui réjouirait aujourd'hui un amateur. On avait sorti et pendu des portraits de famille, des fleurs remplissaient les vases, tout avait pris un aspect nouveau. Pauline en fut charmée; elle espéra que la comparaison éveillerait en son élève les instincts de la femme élégante et civilisée.

La comtesse s'improvisait ainsi un petit paradis, où elle comptait demeurer longtemps pour se reposer de la révolution, disait-elle. Il lui semblait si bon d'être dans son pays!

En revenant, mademoiselle de Boistracy chercha tout d'abord sa gouvernante, restée exprès au salon, dans l'espoir de l'y attirer. En entrant, Diane fit

trois pas en arrière; elle ne reconnaissait plus sa demeure.

— Mon Dieu, où suis-je? fit-elle.

— Tout bonnement chez vous, ma chère enfant, je n'ai fait que remettre les choses où elles étaient. Ne les trouvez-vous pas mieux ainsi?

— Oui, madame... certainement... mais tout cela était ici et je n'en savais rien... Au fait, je n'en avais pas besoin, j'aime mieux ma chambre, je m'ennuierais là-dedans.

— Essayez-y, vous verrez que vous en serez contente.

— Non, merci.

Elle prit son carnier sur la table.

— Voilà pour votre souper, madame. C'est du bon gibier de bruyères. Si mam'zelle Pauline préfère en manger avec vous, elle est libre. Autrement nous avons notre part.

— Quoi! vous ne souperez pas à table, ma cousine? Vous ne voulez pas nous accorder l'honneur de votre compagnie?

— Madame, pardonnez; je vous l'ai dit, je suis une sauvage. Je ne saurais pas manger en face de ces belles choses et de ces portraits.

— Ce sont vos aïeux.

— Justement, madame; je rougirais de me trouver si indigne de leurs regards, moi qui ai été élevée comme une vachère. Ils me renieraient.

Elle tourna sur ses talons en faisant un signe à mademoiselle Brisson, et s'enfuit en courant.

— La petite masque aura entendu les reproches

que j'adressais à Christophe; elle se sert des mêmes expressions. Elle ne manque pas de malice.

Pauline suivit mademoiselle de Boistracy et écouta ses joies, le récit très-prolongé de sa chasse et de sa promenade.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle? dit-elle pour péroraison.

— Je pense que c'est une charmante journée et que vous avez bien fait de vous amuser.

— Vous m'approuverez donc d'y retourner demain?

— Tous les jours si vous voulez.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi?

— Parce que je ne saurais pas tirer des coups de fusil; on ne m'a pas appris cela.

— Ni à ma cousine non plus. Il n'y a pas beaucoup de filles élevées comme moi.

— Je n'en connais aucune.

— C'est que je suis autrement que les autres. Je n'y peux rien, ajouta-t-elle en étouffant un soupir.

— Vous vous trouvez heureuse comme cela?

— Très-heureuse.

— Alors il n'y a pas besoin de changer, quoique rien ne soit plus facile, si vous le vouliez.

— Moi, changer! Ah! mam'zelle, j'en mourrais.

— Aussi ne changez point.

— J'irai tous les jours à la chasse. Vous ne vous ennuierez pas, vous avez la comtesse.

— Et Simplette avec qui j'ai passé ma journée.

— Avec Simplette! Et qu'avez-vous pu dire? Je vais aller lui demander. Courons-y.

Elles trouvèrent Simplette, son alphabet à la main, épelant de tout son courage. Elle ne se fit pas prier pour exprimer son bonheur de pouvoir devenir un jour savante, grâce aux bonnes leçons qu'elle allait recevoir. Il se fit aussitôt un changement marqué sur le visage de Diane; elle retira froidement sa main posée sur celle de son amie.

— Comme ça, tu vas apprendre?

— De tout mon cœur.

— Je te souhaite bien du plaisir. Quant à moi, je m'en passerai. A quoi cela te mènera-t-il?

— A m'occuper ici, à ne pas trouver le temps long, à savoir enfin. Cela doit être si amusant.

— Oui, pour les gens des villes; mais pour nous autres, c'est inutile. Tiens, Simplette, fais un essai; viens avec moi à la chasse; dès que tu en auras goûté, tu enverras la science au diable, qui l'a inventée.

— Non pas, j'ai peur de tes fusils, et puis c'est trop fatiguant : j'aime mieux étudier.

Le mouvement jaloux de Diane était passé et sa bonne humeur revenue.

— Chacun son goût s'écria-t-elle en riant; nous partagerons mam'zelle Pauline en deux : tu l'auras le matin pour t'enseigner, je l'aurai le soir pour causer un brin, et ma cousine l'aura l'après-dîner pour jouer aux cartes.

— Alors je serai en trois.

— Il n'y aura jamais assez de vous, mam'zelle.

Et elle l'embrassa follement.

Au moment de se séparer, Diane remercia mademoiselle Brisson de ses bontés pour Simplette.

— Vous êtes bien complaisante de vous prêter à sa fantaisie. Elle n'apprendra rien, n'est-ce pas?

— Au contraire. Dans très peu de temps elle vous étonnera vous-même.

— Elle saura parler?

— Elle saura parler, lire, écrire; vous verrez.

— Je ne croirai jamais cela.

— Même si vous en êtes témoin?

— Alors, mam'zelle, je dirai que vous êtes sorcière.

— Préparez le fagot; ce ne sera pas long.

V

Plusieurs jours se passèrent sans amener aucun changement. Par un accord tacite, et comme si on en fut sérieusement convenu, Diane partait chaque matin avec Christophe; Pauline descendait au moulin, où elle trouvait son écolière, si zélée qu'il y avait plaisir à s'occuper d'elle. Ses progrès étaient extraordinaires, elle corrigeait insensiblement son

langage. Mademoiselle Brisson la reprenait ; une fois ses fautes signalées, elle n'y retombait plus.

Diane s'en étonnait ; elle ne s'expliquait point cette ardeur et ne cessait de répéter :

— Elle s'en lassera, cela ne durera pas.

Cependant, lorsqu'elle vit son amie persister, y trouver du charme et s'enthousiasmer même de sa réussite, elle commença à y faire attention.

— Vraiment, cela t'amuse ? disait-elle.

— Plus qu'aucun jeu, aucun exercice ne m'ont amusée, je t'assure.

— Je ne comprends pas cela.

Et elle saisissait son fusil avec plus d'empressement. Toutefois Christophe, chargé d'épier ses impressions, avoua qu'elle parlait souvent des nouvelles occupations de Simplette, qu'elle allait jusqu'à répéter :

— Je voudrais avoir les mêmes goûts, mais je ne le pourrais pas.

La comtesse Amélie et son frère n'étaient pas gens à s'ennuyer longtemps sans chercher une façon de se distraire. Ils avaient pris des informations sur le voisinage. Beaucoup de châteaux étaient encore déserts ; pourtant quelques-uns avaient revu leurs hôtes, et les petites villes, à plusieurs lieues à la ronde, recélaient des émigrés rentrés, des nobles déchus, qui composaient une société agréable.

Cette compagnie ruinée, sortant à peine de ses terribles angoisses, avait une soif de plaisir dont rien ne peut donner l'idée. C'était, en province, le reflet du Directoire et du Consulat à Paris. On se

réunissait sans toilette, sans luxe, uniquement pour s'égayer, pour se revoir et se convaincre qu'on n'était pas mort.

Jamais la ligne de démarcation ne fut plus tranchée qu'alors entre les révolutionnaires et l'ancien régime. L'empire naissant favorisait déjà l'aristocratie, et les vieux jacobins commençaient à comprendre qu'ils n'avaient pas travaillé pour eux; ils se tenaient dans leur intérieur, très-peu disposés à se produire, et laissant toutes libertés de ce genre à leurs ennemis.

On pouvait donc facilement composer un cercle de *purs*. La Roche-Brûlée devint en très-peu de temps un des principaux centres de réunion. La comtesse recevait à merveille. Les revenus considérables de la pupille, accumulés depuis tant d'années, formaient une solide réserve. Tout fut donc mis bientôt sur un pied convenable au logis.

Le seul embarras sérieux de la position était l'absence de la véritable châtelaine, et la difficulté presque insurmontable qu'on devait rencontrer à la réduire. Elle ne s'apprivoisait point. Si le temps lui interdisait la chasse, elle restait dans sa chambre, à fondre des balles, à s'exercer aux armes, à se tresser des filets. A peine paraissait-elle un instant au salon; s'il y avait une visite, elle n'entrait pas. Mademoiselle Brisson n'était encore parvenue qu'à l'intéresser un peu en lui racontant des histoires lorsqu'elles étaient seules.

Parmi les visiteurs les plus assidus de la comtesse, il fallait remarquer Tiburce de Chateaumer. Sa for-

tune, sa jeunesse, ses avantages de toutes sortes, le rendaient le point de mire du pays. Il ne cessait de demander mademoiselle de Boistracy, et la réponse restait la même :

— On ne la voit pas.

Il s'était fait raconter son histoire et comprenait ce qui lui avait paru étrange. La beauté de Diane l'avait frappé; des souvenirs précieux de famille le rattachaient à elle. Avec la présomption de la jeunesse, il se mit en tête d'entreprendre ce que personne ne pouvait accomplir et de ramener au bercail cette brebis égarée.

En conséquence, et dès le lendemain, il passa la Gartempe sur son propre bateau, et s'en alla droit au moulin. Simplette, assise sous sa tonnelle, entourée de ses livres et de ses cahiers, ne l'entendit même pas venir et ne leva pas les yeux.

Ainsi posée, éclairée par des rayons tamisés à travers les feuilles, la jeune fille formait un ravissant tableau. Elle lisait avec une attention profonde, la tête appuyée sur sa main; son déshabillé découvrait un peu ses épaules et sa poitrine; ses cheveux, à peine retenus par un ruban de laine rouge, retombaient sur son cou. Sa jupe courte laissait voir un pied de fée, admirablement chaussé déjà d'un soulier de *veau d'Orléans*.

— Par ma foi, se dit le jeune homme, si sa compagne est belle, celle-ci est bien jolie, en vérité.

Lorsqu'il fut tout près d'elle, Simplette l'aperçut et se leva vivement. Elle devint rouge comme une pivoine.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit le jeune homme ; je cherche mademoiselle de Boistracy. Je croyais la trouver près de vous, avec sa gouvernante.

— Oh ! non, monsieur ; à cette heure Diane n'est jamais ici ; elle chasse. Mam'zelle Brisson vient de s'en aller, après m'avoir donné ma leçon ; mais elle n'est pas loin, je puis la rappeler si vous le désirez.

— C'est inutile. Savez-vous de quel côté mademoiselle Diane s'est dirigée ?

— Je crois, monsieur, qu'elle est auprès d'Angles et peut-être bien à Vic. C'est par là toujours, j'en suis sûre.

— Je vous remercie de vos renseignements. Avant de vous quitter, permettez-moi de vous féliciter de vos progrès, c'est à ne pas vous reconnaître. Vous parlez maintenant à merveille.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas à moi qu'il faut adresser ce compliment, c'est à mam'zelle Pauline. Elle est si bonne et si instruite. Ah ! pourquoi Diane ne veut-elle pas l'écouter !

— Ne pourriez-vous pas le lui faire vouloir ?

— Elle se moque de moi, elle prétend que je suis folle et qu'il ne sied pas à des campagnards de s'éduquer.

— Elle a tort.

— Si vous la voyez, dites-le-lui, monsieur. J'apprendrais bien mieux avec elle.

— Je le conçois. Adieu, mademoiselle ?...

— Simplette, monsieur, pour vous servir.

— C'est un joli nom, il va bien à celle qui le porte.

La jeune fille rougit de nouveau, fit sa plus belle révérence et ne reprit sa place que quand Tiburce eut disparu.

Celui ci, après un instant d'hésitation, retourna aux Bruguières, fit seller un cheval, s'équipa pour la chasse et prit au galop le chemin de Muillé.

Il traversa la petite ville et suivit directement le chemin qui conduisait à Angles, non pas la belle route d'aujourd'hui, mais une sorte de large sentier rempli d'ornières, où les voitures enfonçaient jusqu'au moyeu, en temps de pluie.

En vain sonda-t-il du regard les champs et les prés des environs, il ne découvrit point la belle chasseresse. En passant auprès de quelques paysans qui travaillaient la terre, il leur demanda s'ils ne l'avaient point aperçue. Diane était connue dans tout le pays, qu'elle parcourait ainsi depuis son enfance, sous le sobriquet de la *fille chasseuse;* on lui répondit immédiatement qu'elle avait couru par là et qu'elle devait être maintenant à Angles, où elle avait coutume de déjeuner.

Il repartit avec ardeur et arriva bientôt en vue de la petite ville, de la rivière qui prend ou qui lui donne son nom, je ne sais, et des ruines considérables qui la surmontent. Là, il s'arrêta, car le coup d'œil est charmant. Il fallait encore passer la rivière à gué; nos pères n'avaient pas inventé les ponts suspendus, et ces petits endroits n'étaient point assez riches pour se donner le luxe d'un pont de pierre,

quand le seigneur n'en faisait pas les frais. Souvent celui-ci reculait devant cette dépense, souvent il préférait conserver à son château cette défense naturelle, pour si peu qu'il eût de prétentions à la forteresse.

Peut-être était-ce là ce qui arrivait ici, tant il y a que le marquis eut beaucoup de peine à maintenir son cheval effrayé dans la barque vermoulue; le noble animal, un pur sang d'Angleterre, n'était pas accoutumé à ces exercices. Ils arrivèrent cependant sains et saufs à l'autre bord, et la première personne qu'il interrogea lui dit tout de suite.

— La chasseuse? elle est au château avec son père.

Le bruit de la transformation de Diane n'était arrivé jusque-là qu'à l'état de légende. Christophe était propriétaire bien établi de ses domaines; sa fille devait en hériter, c'était tout simple; elle avait changé de nom, qu'importe! elle était toujours *fortunée,* et cela suffisait alors comme aujourd'hui.

Il y eut bien quelques petits propos sur la recherche matinale et empressée d'un si beau jeune homme; mais, après tout, le père était là et cela le regardait avant personne.

Le château d'*Angles,* construit sur des rochers surplombant l'*Anglin,* était un bâtiment considérable jadis; les murailles s'étendaient sur une grande surface; elles étaient ruinées dès ce temps-là, bien que moins détériorées. Plusieurs tours et un pignon se tenaient debout; la chapelle, à peu près conser-

vée à présent, avait servi au culte jusqu'à la révolution.

Je me déclare humblement très-ignorante de l'histoire d'Angles, des faits et gestes de ses seigneurs, je ne sais même à quel famille ils appartenaient.

Ce qui reste du château forme encore une masse assez imposante. Un boutiquier de Paris, m'a-t-on dit, a acheté deux tours et une portion de jardin, il a réparé et replâtré d'une superbe couleur blanche ces vénérables restes d'une maison déchue, et il s'y est arrangé un logement. C'est ainsi qu'il va *à sa campagne*, et c'est une drôle d'idée.

Lorsque Diane avait pris à Angles sa station de repos, les ruines étaient désertes, le jour du moins; la nuit les vagabonds s'y retiraient fréquemment. Elles avaient une réputation detestable; les revenants et les voleurs se disputaient la place, et plusieurs voyageurs attardés avaient été détroussés et conduits à Angles. On avait repêché dans la rivière le corps d'un marchand assassiné, et précipité sans doute du haut de la plate-forme.

Parmi les hôtes nocturnes de cette vieille demeure on citait surtout un garnement insaisissable, nommé Josserot, qui semait la terreur dans le canton. En vain l'autorité avait-elle tenté de s'emparer de lui, il semblait qu'une puissance supérieure le protégeât. On arrivait toujours pour l'arrêter au moment où il quittait son gîte, et il devenait impossible pendant longtemps de retrouver ses traces. Il inspirait à tous une frayeur superstitieuse, nul ne se fût avisé de le

dénoncer. On le croyait lié avec les diables et les farfadets qui tenaient la nuit leurs séances dans le manoir. Des flammes rouges et vertes étincelaient aux croisées sans vitres; on entendait des rires et des cris étranges; alors tout le monde se signait et les bonnes gens se retournaient dans leurs lits en murmurant leurs prières.

Christophe avait essayé de détourner Diane de ce dangereux abri, elle n'en faisait que rire. Courageuse comme une amazone, elle ne redoutait rien ni personne.

— Il n'y a pas de revenants, disait-elle, pourquoi n'en aurions-nous pas à la Roche-Brûlée, s'il en existe ailleurs? Le château est vieux et du temps des seigneurs il s'y est passé des histoires à faire dresser les cheveux. D'ailleurs qui a jamais vu un fantôme se promener pendant le jour?

— Mais les brigands?

— Ils ne se montrent que la nuit, comme les fantômes.

— Mais Josserot? On le voit en plein soleil, lui!

— Eh bien! nous sommes deux, s'il vient. Nous sommes armés; et serais-je seule, d'ailleurs, je ne le craindrais pas. Je le tiendrais en respect.

Christophe se soumettait. Les ruines, au fait, avaient un aspect tranquille, ils n'y rencontraient jamais rien de suspect. A peine si quelques tas de cendres ou quelques débris de nourriture révélaient de loin en loin la présence des hôtes nocturnes. Depuis longtemps, du reste, on n'entendait parler de rien, le pays respirait Josserot, semblait avoir porté

plus loin ses brigandages, il avait complétement disparu.

Mademoiselle de Boistracy avait choisi pour son retrait l'oratoire de la châtelaine. La voûte était encore à moitié soutenue par des colonnettes d'un travail ravissant. Un lierre touffu montait gracieusement sur l'une d'elle et rejoignait la partie effondrée, où prospéraient les fleurs amies des ruines. La porte et la croisée en ogive n'existaient plus, ce monument ne tenait aux murailles détruites que par une tourelle très-délicate, autrefois un escalier. Il dominait à pic les rochers et l'Anglin, la vue était délicieuse.

Diane étalait sur un tapis de mousse ses provisions de chasse. Elle se reposait deux ou trois heures, elle s'endormait quelquefois, lorsqu'elle avait bien rêvé. Christophe veillait sur elle et la réveillait pour l'heure du départ. C'était à peu près tous les jours ainsi, ou du moins toutes les fois qu'elle dirigeait sa course de ce côté.

Ce matin-là Christophe avait dû se rendre à une de ses fermes, très-éloignée de la Roche; Angles se trouvait sur sa route; Diane avait voulu le conduire jusque-là et ne pas perdre sa sortie.

En vain avait-on essayé de l'en détourner, l'esprit de contradiction s'était incarné chez elle. Depuis l'arrivée de ses parents, il semblait que sa brusquerie et son amour de la liberté eussent augmenté. Elle fuyait sa maison, elle recherchait moins sa petite amie, à qui elle jetait comme une injure l'épithète d'apprentie savante.

Elle rougissait d'elle-même, au fond de sa conscience, et, par un sot amour-propre, au lieu de déplorer de bonne foi, son ignorance, au lieu de prendre avec courage la résolution de s'instruire, elle narguait les bons conseils et prétendait se montrer supérieure à ce qu'elle appelait des préjugés et des sottises. En vain mademoiselle Brisson employait la patience et l'adresse, jusque-là elle n'avait obtenu que des resultats insignifiants. Diane s'attachait à elle mais elle n'avançait nullement dans l'influence qu'elle souhaitait. Ce matin-là même elle en avait eu la preuve.

La jeune fille résista à ses prières, à ses observations, et rien ne put l'empêcher de partir. A grande peine on obtint qu'un garçon d'écurie, nommé Blaisot, suivrait les chasseurs et ramènerait Diane au château, lorsqu'il lui plairait de rentrer. Elle s'obstinait à accompagner Christophe jusqu'à la ferme, ou bien à l'attendre dans les ruines pendant plusieurs heures, chose plus insensée encore. Enfin elle avait accepté ce compromis, et du moins on était sans inquiétude sur sa sûreté

Christophe l'avait donc conduite à Angles; il y avait déjeuné par l'ordre exprès de Diane, et ne l'avait quittée qu'après mille recommandations de prudence et la prière, mille fois répétée, de ne pas s'attarder inutilement. La jeune chasseresse le conduisit et le suivit des yeux pendant qu'il achevait de monter la côte. Quand elle se retourna, elle trouva Blaisot au port d'arme, comme un factionnaire, et lui rit au nez.

— Que gardes-tu là?

— Vous, mam'zelle; M. Christophe me l'a ordonné.

— Tu ne comptes pas me quitter une minute?

— Non, mam'zelle, on me l'a défendu.

— Mon pauvre Blaisot, je dois te dire pourtant que je ne veux pas de toi dans ma chapelle et que tu m'y laisseras toute seule.

— Mam'zelle, c'est impossible; M. Christophe me chasserait.

— Et moi je te chasserai plus sûrement si tu ne m'obéis pas. Je suis la maîtresse, tu le sais bien.

— Mam'zelle, c'est vrai, mais je réponds de vous.

— Imbécile! est-ce que je ne saurais pas me défendre?

— Mam'zelle, je ne voudrais pas vous avoir en face de moi avec votre fusil.

— Donc tu peux me laisser; tu n'as qu'à t'asseoir à porée de ma voix, là-bas, près de la grande fenêtre; tu arrangeras tout. Je ne te verrai pas, je pourrai croire à ma solitude; tu seras assez près pour m'entendre et accourir; depuis longtemps j'ai envie d'être seule ici.

— Dame! mam'zelle, comme cela j'y consens. Vous ne direz riez à M. Christophe, par exemple; il ne serait peut-être pas content.

— Je te le promets.

Les conventions faites, chacun s'établit, Diane, transportée de joie, dans son petit gîte fleuri, Blaisot à la place indiquée.

L'enfant pensa, repensa, se fit de beaux châteaux

dorés à sa manière, où l'on chassait des animaux fabuleux, où mille jouissances indéfinissables embellissaient les jours des élus. Elle songea si bien que peu à peu ses yeux se fermèrent, sa tète retomba sur son bras ployé; elle s'endormit.

Combien Diane resta-t-elle ainsi? Elle n'aurait pas pu le dire. Elle se réveilla à moitié au murmure de deux voix étouffées auprès d'elle.

— Je t'assure, disait l'une, que c'est la demoiselle d'à-côté.

— Eh! morbleu, non! elle n'est pas si belle que cela : celle-ci, c'est la chasseresse de la Roche-Brûlée.

— Qu'est-ce que cela fait? Elle est tout aussi bien notre affaire!

— Encore mieux! elle est plus riche et cent fois plus jolie. Si on nous la laisse *pour compte,* celui qui l'épousera fera une bonne affaire.

— Parbleu! ce sera toi.

— Ne me dis pas cela, je serais capable de l'emmener très-loin et de ne pas me soucier de son rachat.

— En attendant, enlevons-la.

— Son gardien est coffré?

— Comme une bûche, Pierre et Hilaire l'ont bâillonné, lié, emporté; il ne s'y attendait pas et bayait aux corneilles : à peine s'il a eu le temps de s'en apercevoir.

Diane croyait d'abord continuer un rêve; peu à peu la conscience de sa situation lui revint. Elle ou-

vrit les yeux, elle aperçut les deux brigands masqués; la durée d'un éclair, elle fut debout, elle saisit son fusil et se mit en défense.

— Que me voulez-vous? Blaisot, à moi!

— Blaisot, ma petite mam'zelle il est supprimé. Votre fusil ne nous fait pas grand'peur, d'abord parce qu'il n'est pas chargé, ensuite parce que rien n'est plus facile que de vous le prendre. La preuve, la voici.

Il saisit en même temps des deux mains la légère carabine de Diane et l'attira à lui; mais il ne s'attendait pas à la résistance. Les forces de la chasseresse, développées par sa vie nomade, équivalaient presque à celles d'un homme. Elle tint bon et ne céda qu'aux efforts réitérés de l'agresseur.

— Tudieu! qu'elle poigne! reprit le bandit en riant. Je vois qu'il faut vous surveiller, ma petite; on va donc vous mettre *au magasin*. Là, vous gigoterez tout à votre aise, nous n'aurons pas peur de vous voir échapper. Papelin, à nous deux le paquet.

Sans qu'elle pût le prévoir, mademoiselle de Boistracy fut soulevée de terre; un des hommes prit la tête, l'autre les jambes, et ils se disposaient à l'emporter quand un troisième compagnon parut.

— C'est fait du domestique, dit-il; il est en sûreté, tous les limiers de la justice ne le découvriraient pas. Quand tu voudras le faire partir, il sera prêt.

— Très-bien. Voici la maîtresse, prends ma place, nous ne serons pas trop de trois pour en venir à bout. Défais sa ceinture et attache-lui les bras et

les jambes; sans cela il n'y aura pas moyen de la dompter.

Le brigand obéit. Diane ne cessait de crier et d'appeler à l'aide; elle ne se soumettait point.

— Un bâillon alors, continua le chef. C'est cela, elle ne bougera plus. Tu vas maintenant prendre ma place; vous la porterez à vous deux. Je vais préparer son lit; je ne la mettrai pas avec son laquais, elle serait capable de le faire révolter. Prenez la grande entrée du souterrain : à tout seigneur tout honneur. C'est une comtesse.

Mademoiselle de Boistracy était pourpre, elle suffoquait; la colère de son impuissance, de son inaction était pour elle une torture. Elle essayait encore de se débattre : au moment où le chef la remit à son acolyte, elle parvint à leur échapper, et sa tête retomba en arrière de sa hauteur, heureusement sur la mousse; elle n'en resta pas moins étourdie et presque sans connaissance. Papelin n'avait pas lâché ses pieds, l'autre la ressaisit promptement, et ils se remirent en marche.

— Il n'y a plus personne en haut que nous trois, n'est-ce pas?

— Personne absolument.

— C'est bon. Allez doucement et ne faites pas de bruit. Je m'en vais.

Il fit quelques pas, disparut derrière un pan de muraille, et bientôt après on ne l'entendit plus.

— A nous, maintenant.

Les deux hommes ne suivirent pas le même chemin, ils tournèrent à droite, vers la chapelle, en

éteignant leurs pas sur l'herbe et en ne quittant pas l'abri des murailles.

Au moment où ils passèrent devant ce qui avait été la porte du manoir, un coup de fusil siffla à leurs oreilles, et un homme apparut dans la baie, éclairé par les rayons d'un soleil de midi.

— Attendez-moi, coquins ! s'écria-t-il en courant.

Ils laissèrent tomber leur fardeau, et avant qu'il eût pu les rejoindre, ils avaient disparu comme par enchantement.

VI

M. de Chateaumer, — c'était lui, on l'a reconnu sans doute, — M. de Chateaumer donc se précipita vers la jeune fille. Il la crut morte, une pâleur effrayante avait remplacé la pourpre de tout à l'heure, ses yeux étaient fermés, le sang coulait à travers ses cheveux, elle ne respirait plus.

Le plus pressé était d'enlever son bâillon, de la faire respirer. Il la détacha, la posa sur l'herbe, en soutenant sa tête et se demandant quels secours il pourrait lui donner, seul dans ces ruines, dont la peur éloignait même les enfants, qui depuis bien

des mois avaient perdu l'habitude d'y venir prendre leurs ébats. Pas une goutte d'eau, rien autour de lui, il ne savait à quel saint se vouer, lorsque Dieu lui envoya l'idée de transporter la jeune fille à la première maison, où certainement on ne lui refuserait pas l'hospitalité.

Diane était toujours vêtue de son fameux costume. La comtesse en avait fait venir de Paris un autre, charmant, qu'elle n'avait pas même voulu regarder. Cette étoffe claire et bariolée produisait un effet singulier dans une pareille scène, elle attirait l'œil désagréablement.

Tiburce l'enleva comme une plume et, soutenu par son excitation, il courut jusqu'à une maison de paysan fort éloignée; il ne se reposa cependant pas une fois. Diane fut placée sur le lit de ces bonnes gens, et tout de suite, un des enfants se mit en quête du frater du village. Un second fut décoché vers le maire pour lui rendre compte de l'événement et tâcher de rattraper les malfaiteurs, si c'était possible.

Jamais le marquis ne s'était trouvé dans un tel embarras : une grande responsabilité pesait sur lui; cette jeune fille pouvait être dangereusement blessée, elle respirait, c'était tout, du reste il ne savait rien. Comment prévenir sa famille? Qu'était devenu Christophe, comment l'avait-il trouvée seule en pareil lieu? L'avait-on tué déjà? Les communications n'étaient pas faciles alors. Il avait bien son cheval, resté en bas des ruines, chez un autre paysan, mais il ne pouvait quitter Diane, et il n'existait pas dans le voi-

sinage un homme capable de monter une bête de sang sans se faire tuer en route.

Le plus pressé était de rappeler Diane à elle-même : le vinaigre n'y fit rien, l'eau avait échoué ; enfin le docteur parut tout essoufflé. Le bonheur voulut que, sans être habile, il eût quelques notions de son art.

Il se connaissait en coups, c'était, dans cette campagne, le plus clair de sa clientèle. Il déclara mademoiselle de Boistracy sérieusement atteinte et pratiqua une saignée dont Tiburce ne l'eût pas supposé capable.

Elle ouvrit les yeux dès que le sang coula. Son étonnement se peignit dans ses regards, en se voyant entourée de gens qu'elle ne connaissait pas, couchée dans un lit étranger. M. de Chateaumer épiait ses mouvements.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, lui dit-il, vous avez été victime d'un infâme guet-apens, mais vous êtes sauvée, vous n'avez plus rien à craindre. Vos amis vont être prévenus et ce soir, je l'espère, vous serez de retour chez vous.

— Ah ! je me souviens, murmura-t-elle.

Puis elle s'évanouit de nouveau.

— Monsieur, cette jeune demoiselle est dans un état qui demande des soins assidus et éclairés. Est-elle votre sœur ?

— Nullement, le hasard seul m'a conduit auprès d'elle.

— Il faut prévenir les siens.

— Voyez-vous donc du danger ?

— Pas immédiatement; pourtant je ne puis répondre de l'avenir.

— Y a-t-il ici un homme capable de monter à cheval et de courir à la Roche-Brûlée?

— Oui, monsieur, le maréchal, c'est un ancien piqueur de M. le duc de Maillé, il ne craint ni Dieu, ni le diable, il le monterait à califourchon.

— C'est mon affaire; qu'on me l'amène.

Le petit garçon courut, sans attendre un autre ordre.

— Sera-t-elle transportable?

— Je le crois. Cette syncope ne sera pas de longue durée; si l'on pouvait l'emporter tout de suite après, ce serait au mieux.

— Il ne se trouve pas de voiture ici?

— Le maire a une cariole.

— Est-elle potable, un peu suspendue?

— On dit qu'elle est bonne.

— Peut-être ne la refusera-t-il pas. Il va venir, nous la lui demanderons.

Tout en parlant, le médecin, aidé des femmes, rappelait Diane à la vie. Il arrêta la saignée; elle tenta de se soulever.

— Mon Dieu! j'étouffe, fit-elle, je voudrais sortir d'ici.

— Tout à l'heure, mademoiselle; nous nous occupons de vous satisfaire, répliqua Tiburce, qu'elle remercia par un regard.

Le maire entrait en ce moment. M. de Chateaumer le prit à part et lui raconta ce qu'il savait des événements du matin. Ce fonctionnaire se trouva un

homme intelligent et judicieux, il comprit tout de suite la situation.

— Deux choses à faire immédiatement, dit-il : ma carriole, avec un matelas pour transporter la blessée; elle y sera aussi bien que dans la meilleure voiture; je l'ai fait faire pour ma femme, grosse et malade. J'ai un bon cheval. Puis requérir les habitants de bonne volonté, fouiller et cerner les ruines, en attendant la force armée, que j'ai fait prévenir. Cela vous paraît-il bien ainsi?

— Certes, monsieur, et je vous remercie. Je crois la recherche des malfaiteurs inutile; ils doivent être loin.

— Ce n'est pas mon avis. Ces misérables ont assurément découvert quelque souterrain que nous ignorons, ils s'y sont réfugiés, soyez-en sûr. Nous serons peut-être aussi adroits qu'eux. C'est quelque tour de Josserot, je n'en doute pas. Le gaillard est rusé et effronté comme un coquin qu'il est.

— Je ne nie pas l'existence du souterrain, mais tous ont deux issues : celui-ci doit conduire à la rivière, et en ce moment les oiseaux sont dénichés déjà.

— On aura vu la barque, on pourra la rejoindre.

— Songeons d'abord à la victime.

— Avant un quart d'heure je serai ici avec la voiture.

Diane, avec l'impatience de son caractère, commençait à s'irriter et s'écriait qu'elle voulait partir. Elle appelait Christophe, Simplette, Pauline; elle déclarait qu'elle s'en irait à pied plutôt que de res-

ter. Lorsque Tiburce s'approcha, le médecin lui dit tout bas :

— La fièvre la prend, partons au plus vite.

— Dans un instant, tout sera prêt.

On eut mille peines à contenir la malade; elle essayait de se lever, elle pleurait, elle jetait des cris et menaçait les pauvres paysans, qui ne revenaient pas d'une telle colère. Quand on voulut l'emporter, elle défendit qu'on la touchât et se laissa glisser hors du lit, prétendant marcher toute seule. Heureusement elle s'évanouit, et c'était un triste spectacle que cette pauvre enfant si pâle, avec sa tête bandée et plus belle que jamais néanmoins.

— Profitez du moment, dit le frater, soulevez-la.

On l'étendit sur le matelas; dans la voiture décapitée de sa capote, on la couvrit de tout ce qu'on trouva sous la main, en laissant à l'air sa tête, soutenue sur ses oreillers. Le convoi se mit en route, la carriole conduite au pas par un homme à pied, le docteur sur son petit cheval, et Tiburce montant sa magnifique jument, qu'il eut bien de la peine à régler aux modestes allures de la circonstance.

Le mouvement rappela à elle mademoiselle de Boistracy; sa faiblesse lui interdisait le moindre geste, la réaction se faisait, elle finit par s'endormir.

A une lieue de la Roche-Brûlée, le marquis prit les devants, confiant Diane à son docteur. Il trouva au château nombreuse compagnie; à l'issue d'un déjeuner exquis, on se promenait sur la terrasse. Son récit fit pousser les hauts cris à tout le monde.

— La malheureuse enfant! ajouta la comtesse, cela devait finir ainsi!

Pauline était déjà en train de tout préparer pour la recevoir; elle envoya une voiture et un domestique à Maillé pour chercher un médecin. Il s'en trouvait un fort bon, retiré dans sa famille et n'exerçant plus; en un pareil cas, il ne refuserait pas ses conseils. Elle pensait à tout.

Elle et la comtesse Amélie reçurent mademoiselle de Boistracy quand la carriole entra dans la cour. Le comte et M. de Chateaumer la descendirent ensemble et la portèrent jusqu'à son lit; ce que voyant, une douairière perspicace dit à sa voisine :

— Si elle n'en meurt pas, voilà un mariage fait.

A quoi l'autre âme charitable répondit :

— Quel dommage! un si beau jeune homme à cette fille-là.

— Elle est bien belle et elle a des écus; et puis il l'a sauvée!

En ce temps-là on voyait partout le roman.

Diane fut très-sérieusement malade des suites de cette aventure. Elle eut un transport au cerveau, dont le maire et les juges se montrèrent désolés : impossible de recueillir son témoignage, si important à la sûreté du pauvre Blaisot, dont on n'avait aucune nouvelle. Les ruines étaient gardées; on les avait explorées de toutes parts sans rien découvrir; l'autorité y perdait son latin.

Christophe, à son retour, s'était arraché les cheveux; sa douleur lui ôta toute énergie pendant les premiers jours. Lorsqu'enfin on lui répondit de la

vie de Diane, il rassembla un peu ses esprits et parvint à se rappeler.

Il existait à Angles des souterrains très-profonds, il en était sûr. Mainte fois il en avait entendu parler à son père, qui le tenait du sien. L'entrée devait se trouver du côté de la chapelle; il s'offrit à guider de nouvelles recherches. Sa proposition fut acceptée avec empressement.

M. de Chateaumer et le comte voulurent y assister. Le jeune homme indiqua l'endroit où il avait perdu de vue les brigands et enfin, au moment d'y renoncer, Christophe découvrit un petit anneau de fer, imperceptible et caché dans la poussière.

— C'est là, dit-il.

On essaya de lever, de tirer, de pousser, tout fut inutile. Cet anneau, solidement rivé, devait cependant servir à quelque chose; la trappe était là évidemment et cachée avec l'art que mettaient nos ancêtres à dissimuler ces entrées secrètes. On se décida à bêcher la terre, à enlever le gazon, et l'on découvrit une grande dalle, qu'un levier de fer parvint à soulever, sous les efforts réunis de sept ou huit hommes. Il devait exister une autre méthode, la force triompha, à défaut de l'adresse.

Un escalier de pierre, assez large, se présenta. Les torches étaient prêtes, on descendit à une profondeur considérable, on entra dans un souterrain voûté, paraissant d'une vaste étendue et divisé en plusieurs galeries; la troupe se partagea pour les visiter toutes.

Au bout d'un instant on entendit des cris et cha-

cun se hâta de courir à l'endroit d'où ils partaient. On découvrit dans une sorte de cachot le pauvre Blaisot, à moitié mort, couché sur de la paille, les jambes enchaînées; il avait à sa portée quelque nourriture; à peine pouvait-il parler?

— Où sont ces misérables? lui demanda le maire, qui ne perdait pas son instruction de vue.

— Partis depuis hier, murmura le patient.

— Depuis hier! si nous étions venus plus tôt, nous les eussions pris.

— Oh non! ils savent des chemins que vous ignorez, et vous ne les pincerez pas plus que par le passé, monsieur.

— Mais, mon cher garçon, demanda Christophe, pendant qu'on le débarrassait de ses fers, comment ne t'ont-ils pas tué? ou, s'ils voulaient te laisser vivre, comment ne t'ont-ils pas emmené avec eux?

— Oh! monsieur Christophe, ils avaient leurs idées. Ils sont d'une effronterie qu'on ne saurait croire et ne se regardent pas comme battus. Tirez-moi d'ici, pour l'amour de Dieu, et je vous conterai tout ensuite.

Ceci parut très-rationnel à M. le maire et à ses suivants. Blaisot fut reconduit à la *lumière du jour*. Ses jambes endolories pouvaient à peine le porter. Après s'être reposé, après avoir bu un ou deux coups de bon vin, mangé un peu de viande, il se déclara prêt à retourner à la Roche et à raconter son histoire à ceux qui voudraient l'entendre.

Comme Diane, accablé par la chaleur du jour, il s'était assoupi, malgré ses efforts. Il s'était réveillé

comme elle, attaché, bâillonné, ficelé et tout prêt à être emporté dans le souterrain, où on l'enferma sans autre forme de procès et sans seulement lui apprendre dans quel but on attentait à sa liberté.

C'était la bande de Josserot, c'était Josserot lui-même. Quand il entendit le coup de fusil, quand il vit revenir ses deux hommes sans leur proie; il entra dans une furie épouvantable, il voulait tout tuer, en commençant par Blaisot. Ses intimes confidents parvinrent à le calmer et on se décida à laisser vivre le captif.

Ils se trouvaient en sûreté dans les entrailles de la terre, on les chercherait plutôt aux environs, persuadé qu'ils avaient dû fuir par quelque issue ignorée. Ils avaient toujours des vivres en quantité dans leur asile. Enfin, entendant sans cesse du bruit au-dessus d'eux, ils comprirent que les recherches ne cessaient pas et qu'on arriverait à trouver leur secret; ils se décidèrent à partir par une voie dont ils étaient sûrs et qui devait les conduire très-loin.

Avant de s'en aller Josserot vint trouver Blaisot et lui dit :

— Je te laisse ici, aie patience, ils te découvriront et tu seras sauvé. Tu leur feras mes compliments, tu les assureras que je me moque d'eux et qu'ils ne me prendront point. J'ai plus de tours dans mon sac que le plus fin renard, et je ferai ici ou ailleurs tout ce qui me plaira. Mon coup a été manqué avec ta maitresse, j'en suis fâché, on me l'eût rachetée chèrement; je recommencerai. C'est main-

tenant mon genre de commerce. J'enlève les gens et je les rends contre finances. La justice ne dira pas que je la prends en traître, puisque je te conserve tout exprès pour l'avertir.

Ce que Blaisot ne pouvait faire connaître, parce qu'il l'ignorait, c'est la véritable physionomie de ce brigand, qui plus tard servit de type à des romans et à ces drames.

Josserot était un garçon déclassé par la révolution et conduit par elle à tous les excès. Fils d'un greffier au parlement de Rennes, il avait reçu une éducation excellente; un président à la même cour, s'était attaché à lui à cause de sa gentillesse, de son caractère joyeux et de son joli visage. Il comptait le pousser dans la magistrature et lui faire un bel avenir. Josserot avait de l'esprit, mais c'était une de ces natures de qui on ne peut rien attendre de bon si elles ne sont guidées et soutenues. La tourmente arriva; son protecteur fut arrêté des premiers, envoyé à Paris et guillotiné; son père en mourut de saisissement. Il se trouva seul, sans fortune, précipité du haut de ses espérances, et se jeta dans tous les excès.

Vrai limier de guerre civile, il pilla tour à tour les blancs et les bleus; il se fit ainsi un calus sur ce qui lui restait de cœur. Accoutumé à une vie nomade et vagabonde, lorsque l'ordre revint en France, il ne put s'y soumettre et commença à courir le pays. Peu à peu il organisa une bande, se mit à sa tête et réalisa son rêve d'indépendance, de paresse et de rapines. Son intelligence et son éducation lui servirent à inventer des façons nouvelles de braver la société;

il se déguisait et se cachait avec une adresse sans pareille.

Malgré sa déchéance, semblable à Satan, il avait conservé sa beauté. Il s'en servait pour séduire les honnêtes gens, qui, sur sa physionomie gaie, franche, presque candide, se fiaient à lui et se livraient pieds et poings liés à sa malice. On écrirait un gros livre de ses aventures, très-célèbres à cette époque dans les provinces de l'ouest. Il se fit aimer de plusieurs jeunes filles et se sauva la veille du mariage, emportant les cadeaux de noces. Comme il ne restait guère dans chaque endroit et qu'il avait pour s'échapper une dextérité merveilleuse, on ne put l'atteindre, malgré des recherches actives. Les troubles de la France, de ces provinces-là surtout, pendant les années de guerre civile, laissèrent le champ libre à bien des crimes. La politique et les haines de parti envahissaient tout, et les malfaiteurs avaient beau jeu.

Depuis quelques années les lois avaient repris un peu de puissance, sans toutefois que l'organisation fût parfaite. Josserot eut à redoubler de précautions et d'habileté; il fut assez heureux, assez adroit pour ne pas se laisser découvrir, et il poussa comme on le voit, la témérité jusqu'à l'insolence.

La déposition de Blaisot, celle du marquis de Chateaumer, celle de Diane, lorsqu'on put l'interroger, furent soigneusement recueillies. La police mit ses limiers en route; mais la police ne se fait pas dans ces petits endroits comme à Paris, comme dans les grandes villes, et Josserot le savait bien : aussi ne

quitta-t-il pas la campagne, au lieu d'exercer sur un théâtre plus digne de *ses talents.*

Dès que Simplette apprit le malheur arrivé à son amie, elle monta au château, s'établit auprès d'elle et ne la quitta pas une minute, ni jour ni nuit, tant que son état fut grave. Elle eut pour compagnie mademoiselle Brisson et même la comtesse Amélie, qui dans cette occasion montra l'exemple d'un dévouement dont on ne l'aurait pas crue susceptible.

La Molinara en était transpartée d'admiration et d'aise, et dès que la malade fut en état de l'entendre elle ne put s'empêcher de le lui dire.

— Tu sais la conduite de ta cousine, Diane? lui dit-elle.

— Qu'est-ce? qu'a-t-elle fait?

— Ma chère, c'est un ange que cette femme-là. Elle t'a veillée sans prendre de repos, toi qui la repoussais, toi qui la maltraitais presque.

— Et toi donc!

— Moi, je suis ton amie, ta sœur, mademoiselle Pauline est une amie aussi; mais ta cousine, ta cousine, qui avait tant à se plaindre de toi!

— Tu as raison, c'est bien de sa part.

— Tu ne saurais trop le reconnaître. Jusqu'à son frère qui venait vingt fois prendre de tes nouvelles, même la nuit! Décidément ces gens-là sont excellents, il ne faut plus les maltraiter, ou bien nous nous fâcherons.

— Qu'entends-tu par là?

— Ne plus les fuir, te prêter à ce qu'ils désirent, voir du monde!...

— Jamais.

— Tu y es obligée pourtant par reconnaissance. Depuis ta maladie le château ne désemplit pas, les *messieurs et les dames* de tout le pays viennent sans cesse s'informer de toi, ils ne laissent pas passer un jour sans se présenter.

— Ils ne me connaissent point.

— Ils te connaissent ! ton histoire court toute la province, grands et petits désirent te voir.

— Je ne veux pas d'eux.

— Ma petite Diane, tu es mademoiselle de Boistracy, il n'y a pas à barguigner, c'est sûr. Eh ben, ma chérie, mon oncle le dit, lui qui a tant de bon sens, *noblesse exige*. Tu es une demoiselle, tu ne peux pas être un garçon et courir la pretentaine du matin au soir; ton aventure doit t'en avoir guérie d'abord. Tu es sauvage comme un loup-garou, cela ne se doit pas. Il faut te montrer, paraître comme les autres. Tu es plus belle que les autres, tu as de l'esprit...

Diane secoua la tête et répondit à Simplette :

— Je ne sais pas dire un mot, on se moquera de moi.

— Non pas ! Tu es riche, on te fera la cour. D'ailleurs, si tu veux t'instruire, ne le peux-tu pas ?

— Cela m'ennuie.

— Parce que tu n'as pas commencé; mais quand tu auras mis le nez dans un livre, tu ne t'en arracheras plus, je t'en réponds.

— Simplette, je ne suis pas comme toi.

— Et j'en rends grâce à Dieu. Je ne suis pas faite pour être une grande dame, moi, tandis qu'au contraire, tu n'as qu'à le vouloir.

Diane ne répondit rien.

— Dis-moi, Simplette, reprit-elle après un instant, ce M. de Chateaumer m'a-t-il réellement sauvée? Je n'en sais rien, je ne me souviens plus, et si cela était...

— Cela est.

— Alors je lui dois une vive reconnaissance.

— Tu lui dois la vie, tout bonnement; tu serais morte entre les mains de ces brigands, dans l'état où tu étais. Ils t'auraient abandonnée comme Blaisot, dans ce souterrain. Cela fait frémir quand on y pense.

— Et... vient-il aussi savoir de mes nouvelles... ce monsieur?

— Tous les jours deux fois. De plus il envoie ses gens soir et matin.

— Ah!

Il y eut encore un moment de silence.

— Dis-moi, Simplette, reprit Diane, il est très-bien, mon sauveur, n'est-ce pas?

— Oui, il a des yeux, des cheveux, des dents et une taille! et puis une physionomie! s'écria Simplette en rougissant.

— Il me semble que tu l'as beaucoup regardé, ma chère. Tu le vois souvent?

— Une fille de ma sorte ne regarde pas des messieurs de ce genre. Tous les matins c'est à moi qu'il

parle pour s'informer de toi, parce que mademoiselle Pauline dort et que madame la comtesse n'est pas habillée.

Si la douairière prophète avait entendu cette conversation, c'est alors qu'elle aurait dit avec certitude :

— Voilà un mariage qui se fera.

Et cependant !

Les jeunes filles restèrent plus d'un quart d'heure sans parler. Leurs pensées bouillonnaient dans leur cœur; ni l'une ni l'autre ne pouvait les exprimer, elles ne s'en rendaient pas même parfaitement compte; pourtant le beau voisin les occupait toutes deux.

Diane rompit la première le silence et revint, par un détour, à ce sujet favori.

— Ma cousine ne donne pas ses dîners et ses soirées?

— Non, mais il y a plus de monde encore au château.

— Quelles sont les personnes qui se présentent?

Simplette fit une nomenclature interminable.

— Mais... M. de Chateaumer n'en est donc pas?

— Je t'ai raconté qu'il venait tous les jours deux fois, répliqua la paysanne, avec un peu d'humeur.

Mademoiselle Brisson rentra et arrêta les confidences.

Cependant la santé de Diane s'améliorait à vue d'œil, elle fût bientôt en état de se lever; alors une jolie camériste, très-proprette, lui apporta une robe

de chambre élégante et du linge de premier choix. Mademoiselle de Boistracy regarda sa cousine et son amie, debout près de son lit.

— Qu'est-ce que cela? qui est cette personne?

— Cette personne, répondit la chanoinesse, est votre femme de chambre; cela, c'est votre costume d'appartement et de convalescence. Je vous prie d'accepter l'un et l'autre... pour me faire plaisir.

— Diane, ajouta Simplette, tu ne peux pas refuser. Tu seras charmante ainsi vêtue, et Sophie te coiffera si bien que tu ne voudras plus te séparer d'elle.

— Ma cousine, je sais tout ce que je vous dois; embrassez-moi. Je ferai ce qui vous plaira.

Sophie — une Parisienne — se mit aussitôt à la toilette de sa maîtresse, qui se laissa faire comme une enfant. Sa blessure, tout à fait cicatrisée, permit de tirer parti de ses magnifiques cheveux et de les faire valoir. Quand on lui présenta le miroir et qu'elle se vit ainsi entourée de dentelles, son visage, pâle encore, encadré de boucles, elle ne se reconnut pas et poussa un cri.

— C'est moi, cela?

— Oui, c'est toi. Tu te trouves laide, peut-être?

Diane ne put s'empêcher de sourire et répondit tout bas, en l'embrassant :

— Je me trouve si jolie que je ne me reconnaissais pas.

— Tu seras ainsi tous les jours, si tu veux.

— Je crois bien que je le voudrai.

Pendant sa défaillance, le jour de l'accident, on l'avait transportée dans la chambre d'honneur, qu'on désirait tant lui voir habiter. Elle s'y trouvait donc établie. On roula son fauteuil près de la fenêtre; elle se sentit réchauffée par un rayon du soleil d'automne qui tombait sur les Bruguières et faisait reluire les ardoises des toits, nouvellement réparés.

Les deux châteaux se faisaient point de vue. Diane, accoutumée à ne distinguer à travers les arbres que de vieilles murailles et des solives, en fut surprise; elle ne le témoigna pas cependant.

— Petite cousine, reprit la comtesse, c'est triste, une convalescence; j'ai songé à égayer la vôtre. Nos amis et nos voisins nous visitent chaque jour; je les renvoyais, je ne les renverrai plus. La porte restera ouverte, on entrera, si vous voulez, sinon vous entendrez le mouvement sans voir personne. J'ai fait venir de Paris un piano-forte; mademoiselle Pauline vous le fera connaître. On tâchera de passer le temps de notre mieux. Cela vous convient-il?

— Ma cousine, vous êtes bonne, répliqua la jeune fille, et je ne mérite pas cela de votre part.

Son cœur enfin était atteint.

VII

Pauline, l'âme et l'essence de tout ce qui entourait la malade, attendait avec impatience ce mouvement que, depuis si longtemps, elle espérait éveiller; elle voulut essayer une nouvelle épreuve sur laquelle elle comptait beaucoup, et courut au piano. Elle préluda par quelque mélodie, puis elle joua, en le variant, un des beaux adagio de Mozart. La comtesse épiait cette impression sur la jeune fille, qui pour la première fois entendait de pareils sons.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle, saisie.

— C'est mademoiselle Pauline qui touche du piano.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Elle joignit les mains et demeura en extase; ces accords délicieux la transportaient au ciel. Quand le morceau fut fini, elle écoutait encore.

— Vous aimez donc la musique, mon enfant? lui demanda la comtesse.

— Eh! madame, sais-je ce que c'est? ai-je connu quelque chose, moi, pauvre ignorante, moi qui n'ai pas vécu jusqu'à présent?

— Cela est facile à réparer. Quand vous serez guérie, mademoiselle Pauline vous montrera, et vous en ferez bientôt autant qu'elle.

— Moi, madame! c'est impossible.

— Vous n'avez qu'à le vouloir; et toi aussi, Simplette.

— Oh! madame, répliqua la Molinara, qui pleurait derrière son amie, tant elle était émue, je le veux tout de suite.

Mademoiselle Brisson revint et les embrassa.

— Dès qu'il vous plaira, mes chères enfants, vous ne tarderez pas à être plus habiles que moi.

— Dieu le veuille! Si vous recommenciez encore un petit peu? ajouta Simplette.

— Tant que cela vous amusera.

Elle joua cette fois un air gai, un rondo d'*Hayden;* Simplette l'avait suivie et regardait de tous ses yeux.

— Y a-t-il beaucoup d'airs dans cette boîte? demanda-t-elle.

— Il y a tous ceux qu'on désire entendre.

— Il est vrai qu'elle est bien grande; mais où est la manivelle?

Mademoiselle Pauline éclata de rire. L'enfant avait rencontré, dans son voyage à Châtellerault, un orgue de Barbarie qui l'avait enchantée; pour elle le piano n'était pas autre chose, et quand on lui en montra le mécanisme, elle resta confondue d'admiration.

Plusieurs personnes arrivèrent; on les introduisit dans la chambre de Diane; peu à peu elles y revin-

rent, le cercle s'y forma, et la société en apprit le chemin à dater de ce jour. Vers le soir M. de Chateaumer parut. La convalescente le salua de la tête. Simplette était à sa place ordinaire, derrière elle.

— Ma bonne chérie, glissa-t-elle dans l'oreille de son amie, tu n'as pas vu ce bon monsieur depuis le moment où il t'a sauvée, ne dois-tu pas le remercier?

— Je n'ose pas, Simplette.

— Toi! tu n'oses pas? Tu es bien changée; tu as peur de tout.

— Non, mais j'ai peur de lui.

— Peur de lui, qui t'a tirée du tombeau où l'on allait te mettre! Tiens, le voilà qui s'approche. Parle, parle donc.

— Parle toi-même, Simplette, toi qui est si hardie.

— Oh! j'ai plus peur que toi, va!

Tiburce approchait, en effet, mais sans la moindre nuance de trouble. En ce temps-là les jeunes gens, quand ils aimaient, éprouvaient aussi ces premières émotions charmantes, en présence de celles à qui ils dévouaient leur vie. La douairière observatrice se trouvait placée près de nos héros; elle remarqua l'assurance avec laquelle la marquise s'informa des moindres détails. Elle hocha la tête et se dit :

— Ce n'est pas si avancé que je le croyais.

Les vieilles femmes ont pour ces choses-là un coup d'œil, qui ne les trompe jamais.

La journée parut très-courte à Diane. Elle eut beaucoup de peine à s'endormir, le soir, et fut for-

cée de s'avouer que *ces gens-là* savaient mieux qu'elle arranger leur vie. Elle devait au moins essayer leur méthode, son orgueil se sentait à l'aise derrière l'exellente excuse du danger qu'elle avait couru. Elle se la donnait pour se rassurer.

— Je ne puis pas aller courir maintenant, se disait-elle, les brigands ne sont pas arrêtés, et ils ont juré qu'ils s'y reprendraient.

Mademoiselle de Boistracy sentait germer dans sa tête de nouvelles idées, dans son cœur de nouveaux sentiments. Sa reconnaissance pour les soins que lui prodiguaient ses parents les lui présentait sous un autre aspect. Ils lui semblaient maintenant bons, aimables, très-faciles et pleins de cette grâce que donnent l'éducation, la fréquentation du monde, grâce qui lui manquait à elle, et que Simplette commençait à acquérir.

La plus tenace de nos passions est l'amour-propre. Tout en s'avouant ce que nous venons d'exprimer, elle n'en convenait avec personne et conservait ses airs méprisants. La musique seule la désarmait et faisait vibrer jusqu'aux dernières fibres de son être.

Le contact avec le monde lui révéla son ignorance et son infériorité. On parlait souvent de choses qu'elle ne connaissait pas; elle se taisait et n'osait faire aucune question; pourtant elle brûlait de savoir, et ses grands yeux s'en allaient quêtant une explication détaillée.

Un jour, à sa complète surprise, Simplette, acceptée maintenant comme une égale par toute la

compagnie, Simplette, par une remarque pleine de finesse et de sens, prouva l'attention qu'elle apportait à la conversation des autres et aux leçons de Pauline.

Diane se retourna vers elle étonnée; l'enfant ne s'en aperçut pas, elle avait entrepris une guerre de mots avec M. de Chateaumer et s'en tirait à son avantage; la galerie l'écoutait en silence. Le marquis semblait y prendre un vif plaisir, et la physionomie de la *Molinara*, animée par cette petite lutte, était en même temps si mutine, si douce et si petillante d'esprit, qu'une plus belle n'eût pu soutenir la comparaison.

Mademoiselle de Boistracy sentait battre son cœur d'une émotion inconnue; elle eût voulu aussi entrer dans la lice et soutenir hautement son opinion; elle éprouvait une mauvaise impression contre Simplette et l'eût volontiers renvoyée à son moulin; les applaudissements qu'elle recueillit la blessèrent.

— Mon Dieu! Simplette, comme tu es fière à présent, lui dit-elle tout bas, te voilà savante et tu vas bientôt en remontrer à ta maîtresse.

— J'ai bien travaillé, va, je travaille nuit et jour; si tu savais comme je suis heureuse depuis que j'ai un peu appris.

— C'est un bonheur que je ne t'envie pas.

— Tant pis, car il t'est encore plus facile qu'à moi de te le procurer.

— Et que feras-tu de cela chez le père Potelle, ma chère? Tu parles un si beau langage qu'il ne te comprendra plus.

Une larme monta du cœur de Simplette à ses yeux, qu'elle baissa.

— Il comprenait mon père, qui parlait encore un plus beau langage que moi. Veux-tu me chasser, Diane, et me faire entendre que ma place n'est pas ici? Je m'en irai; tu n'as qu'un mot à dire.

Mademoiselle de Boistracy avait un bon et noble cœur, paralysé quelquefois par cet inflexible orgueil que le manque d'éducation avait laissé développer; il combattit en cet circonstance, et s'il ne remporta par la victoire, il atténua du moins sa défaite. Au lieu d'une réponse affectueuse et pleine de chaleur que le cœur lui dictait, elle prit simplement la main de son amie et la serra et lui disant :

— Folle!

La Molinara le sentit vivement, elle dont la nature impressionnable et délicate ne laissait rien échapper. Pour la première fois depuis leur enfance un nuage s'éleva entre elles, et elle devina comme une muraille de séparation qui commençait à monter. Ce fut une poignante douleur : dès qu'elle put s'évader sans être aperçue, elle sortit de la chambre et s'en alla s'accouder sur le parapet de la terrasse. Là, comme nul ne la voyait, elle donna un libre cours à ses larmes. Diane ne l'aimait plus; Diane, revenue au milieu des siens, se plaisait avec eux; Diane allait renier cette fille du peuple assez osée pour l'appeler son amie; elle la rendrait au moulin de son oncle, et désormais la distance qui les séparerait ne serait plus franchie.

Ses regards se portèrent sur ce paysage qu'elles

avaient si souvent admiré ensemble. Elle suivait le cours de cette rivière encadrée de rochers qui se miraient dans ses eaux et étendaient leurs grandes ombres jusque sur les prairies ; à ses pieds le moulin tout blanc d'écume, dont le tictac joyeux se répétait d'échos en échos, semblait murmurer :

— Reviens, le bonheur est ici !

En face d'elle, les tours des Brugnières découpaient leurs créneaux, que le lierre couronnait. Simplette rougit et détourna la tête.

— Hélas ! hélas ! se dit-elle, je ne verrai donc plus tout cela, s'il me faut partir !

Ses pensées erraient, portées sur les ailes de la poésie et de la première douleur. Ce n'est pas la plus profonde, mais c'est la plus vive, la plus saisissante. Lorsqu'on a déjà souffert, on sait où le coup va atteindre, on le prévoit, on l'attend, on le ressent d'avance. Le premier chagrin frappe en pleine poitrine, il étonne, il suffoque, il blesse, il abat souvent, et le courage succombe avec les forces non encore aguerries.

Simplette restait à la même place, la tête dans ces mains, n'entendant rien que les plaintes de son âme; elle sentit instinctivement que quelqu'un approchait et se retourna.

C'était Tiburce.

A l'aspect de ses yeux rougis de larmes, il lui demanda vivement si elle était malade.

— Non, monsieur, répondit-elle, en cachant son visage.

— Alors pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne pleure pas, monsieur, c'est que je pense.

— Vous pensez tristement.

— Cela m'est permis, monsieur, je suis une orpheline, et, à présent que je commence à savoir, j'ai appris ce que c'est qu'une mère, combien elle manque à la pauvre créature qui n'a plus personne à aimer.

— Vous avez votre oncle, votre tante, mademoiselle Diane, et... et des amis.

— Diane va bientôt être une demoiselle tout à fait, alors elle ne m'aimera plus, je l'ai vu aujourd'hui! Mon oncle et ma tante m'aimeront toujours, eux, mais... mais... ce n'est pas la même chose. Mam'zelle Pauline s'en ira et m'oubliera. Quant à des amis... nous ne voyons personne au moulin, et je ne m'en connais aucun.

— Vous en avez ici, Simplette, croyez-le.

— Des beaux messieurs, des belles dames, cela ne peut pas être les amis d'une meunière.

— Pourquoi pas?

— Oh! je le sens à présent!

— Si vous aviez été dans les villes, Simplette, vous auriez vu un bel opéra qui s'appelle la *Molinara*, en français la *Meunière;* vous auriez appris alors qu'un *beau monsieur* peut aimer une fille comme vous.

— Oui, en chansons! reprit-elle avec un demi-sourire.

— Et puis vous vous marierez.

— Pour cela, non, monsieur, je ne me marierai pas.

— Bah! Vous n'en pensez pas un mot.

— Je ne veux pas me marier. monsieur.

Elle avait repris sa mine triste, qui s'était éclaircie un instant.

— Vous êtes riche, vous êtes charmante, et tous les garçons du pays ont envie de vous épouser.

— C'est possible, mais je ne veux pas de tous les garçons du pays.

— Il suffit d'un seul, Simplette.

— Ne me parlez pas de cela, monsieur.

— Cependant vous ne pleurez plus. Le mot de mariage est un talisman pour une jeune fille.

Simplette se détourna et ses yeux se mouillèrent de nouveau.

— Je vais rentrer, monsieur, dit-elle en se mettant à courir; Diane pourrait avoir besoin de moi.

Elle s'échappa, légère comme un papillon, et le marquis ne pensa pas même à la rejoindre. Il resta pendant assez longtemps appuyé à la même place en songeant, sans que ses idées s'arrêtassent sur un sujet positif. Il repassa en un clin d'œil sa vie passée à l'étranger, près de la seconde femme de son père, qui l'aimait comme si elle eût été sa mère véritable, et qui lui avait laissé son immense fortune. Il se rappela cette affection que la mort lui avait enlevée, et se demanda, comme Simplette, qu'est-ce qui l'aimait?

Il avait en perspective son château, son parc; il se représenta la vie de famille dans ce charmant domaine, une femme, des enfants; ce tableau se dressa devant lui. Seulement le visage de la femme lui était

inconnu, où plutôt il ne le voyait qu'à travers un brouillard.

— Quel dommage! murmura-t-il, que cette Diane, si belle, ne soit pas de son sexe et qu'on ne puisse songer à en faire une mère de famille!

Tiburce n'était pas amoureux, il était facile de le comprendre, n'eût-on pas l'expérience de la douairière de Givré.

Cette journée laissa des traces chez trois personnes.

Diane se sentait mal à son aise avec son amie, elle comprenait son tort et se roidissait contre lui, toujours mue par le même sentiment. Simplette conserva une teinte de tristesse que rien ne dissipait. Quant à M. de Chateaumer, il rêvait beaucoup et restait souvent seul; il devint moins assidu à la Roche, et quand il y paraissait, sa gaieté avait quelque chose de contraint qu'on ne s'expliquait pas.

Un jour une vieille dame, habitant Maillé, annonça qu'il y avait à l'auberge — la meilleure de de l'endroit — un homme dont les commères s'occupaient. Il était arrivé à cheval, avec un domestique et un cabriolet chargé de caisses et de valises; tout cela fort cossu et fort élégant. Il paraissait avoir de trente à trente-six ans; ses cheveux poudrés et accommodés à l'oiseau royal embaumaient toute la maison. Il était beau, d'une tenue charmante, s'exprimait à merveille et se faisait appeler le baron de Montrichard. Il appartenait assurément à la meilleure compagnie, et Maillé retentissait de ses grandes façons.

Sa famille était normande; il rentrait de l'émigration, où il avait suivi son père dans son enfance, et cherchait une terre. Avant de ce décider il voulait parcourir toutes les provinces, choisir l'endroit qui lui plairait, n'ayant plus ni famille ni amis dans le pays natal, qu'il avait quitté si jeune.

— Ce serait, ajoutait la dame, une excellente acquisition pour nos environs, et nous devrions tâcher de le retenir. Il est des nôtres; il pousse si loin l'horreur du nouveau régime, qu'il n'en veut pas même adopter les modes. Nous nous entendrions à ravir.

— Mais nous ne le verrons pas?

— Au contraire, il viendra faire une visite; il vous plaira, c'est certain.

Une dissertation s'établit sur les Montrichard; on en avait connu à l'étranger, ce devaient être les mêmes, ils étaient en effet de Normandie. Les commentaires et les conjectures allèrent leur train et le baron fournit à la conversation de la journée. Diane et Simplette furent peut-être les seules qui ne s'en occupèrent pas. M. de Chateaumer risqua quelques mots sur les nouvelles relations et sur la quantité d'intrigants que le retour de l'émigration avait engendrés.

— A Paris, ajouta-t-il, toutes les femmes douteuses, tous les chevaliers d'industrie arrivent de Coblentz ou d'Angleterre. On ne peut faire un pas sans rencontrer une victime de la Terreur, portant un nom pompeux et défilant tout un chapelet de misère. On y a été pris d'abord, maintenant on n'ac-

cueille plus que des gens très-connus je vous assure.

— M. le marquis, répliqua la dame de Maillé, piquée qu'on osât mettre en doute l'identité de son baron, celui-ci ne demande rien à personne, je vous le ferai observer. Il a, au contraire, l'escarcelle bien garnie, paraît-il.

— Alors on le recevra donc?

— Sans doute.

— Ce sera un danseur de plus pour votre bal, comtesse.

— Quand le donnerez-vous décidément?

— Quand Diane le voudra.

Cette conversation avait lieu entre les habitants de la Roche-Brûlée et quelques-uns de leurs intimes. Diane, présente, parlait peu, suivant sa coutume. Lorsque sa cousine l'interpella elle eut l'air de sortir d'un songe; elle n'écoutait guère : le baron de Montrichard et ses mérites ne l'intéressaient pas.

— Quoi? dit-elle, que me demandez-vous?

— A quelle époque sera le bal pour célébrer votre guérison.

— Je ne sais, ma cousine.

— Un bal, c'est si amusant. Vous verrez! après vous ne pourrez plus vous en passer.

— Ce sera tant mieux pour la jeunesse : mademoiselle en offrira souvent, et ils ne sont pas nombreux ici.

— Diane y prendra goût, je suis sûre; si elle veut, nous en fixerons la date tout à l'heure et nous lan-

cerons les invitations. Je veux un monde fou dans ce grand rez-de-chaussée, toute la province y passera. On ne saurait trop fêter cette chère enfant, elle nous a été si miraculeusement rendue !

— Comme il vous plaira, madame; demain, n'est-ce pas, on me permettra de descendre jusqu'au moulin?

— Oh ! quel bonheur, s'écria Simplette, nous aurons ta première visite !

— Oui, ajouta tout bas Diane, la première et la suite, va ! Je vais être libre enfin et nous reprendrons nos promenades à nous deux. Nous irons bien loin, bien loin ! toujours causant de nous-mêmes et non pas des autres, comme ils font. Crois-moi, Simplette, quand nous ne serons plus que nous deux, nous nous aimerons davantage.

— Ma chère Diane, nous n'irons pas bien loin, bien loin toutes les deux; Josserot peut ne pas être parti, et je n'ai pas envie qu'il nous rattrape.

— Bah ! il est allé ailleurs, on n'en entend plus parler. Il se gardera de revenir ici, où on le cherche.

Pendant qu'elles causaient près de la fenêtre, on discutait le jour du bal. L'automne était magnifique; il fut décrété à l'unanimité qu'on choisirait le 25 octobre et que chacun déploierait ses magnificences, sans exclure la simplicité. La fortune de presque tous les invités ne leur fournissait guère, pour le présent, les moyens d'une grande dépense.

— Et moi, ajouta la voisine de Maillé, je vous amènerai demain le baron de Montrichard, afin

qu'il soit introduit dans la société avant la fête annoncée.

— Décidément ce nouveau venu a fait votre conquête, madame.

— Tout comme il fera la vôtre quand vous le connaîtrez ; il est charmant.

Pauline était au piano, ses élèves la rejoignirent, et les charmes de la musique les captivèrent bientôt assez pour leur faire oublier tout le reste.

VIII

Le lendemain on vit entrer dans la cour de la Roche-Brûlée un très-joli cabriolet où la *Maillesienne* se pavanait à côté d'un homme en négligé des plus galants. Il lui offrit la main, après avoir jeté les rênes à son domestique, et tous les deux s'acheminèrent vers le salon ; on annonça pompeusement :

— M. le baron de Montrichard !

La comtesse reçut le nouveau venu avec toutes ses grâces. Du premier coup d'œil elle l'avait jugé ; son introductrice ne s'abusait pas, et le baron était digne, sous tous les rapports, de l'éloge qu'elle avait fait de lui.

Après un compliment fort bien tourné, le néophyte fut présenté à M. de Saint-Marcel, et sa sœur chercha des yeux la jeune maîtresse du manoir pour le lui présenter aussi. Diane causait activement avec M. de Chateaumer; elle n'avait rien vu, rien entendu. Elle cherchait à persuader au marquis qu'elle n'était pas faite pour le monde, que, malgré ses efforts, elle ne parviendrait pas à en prendre les manières et les habitudes, qu'elle ne pourrait jamais fixer son esprit et sa mémoire à l'étude.

— Vous vous trompez, mademoiselle, et vous en avez un exemple devant les yeux. Voyez Simplette, il y a bien peu de temps qu'elle reçoit des leçons, qu'elle voit une autre compagnie, elle est déjà presque aussi formée que si elle y eût toujours vécu.

— Simplette a des facultés que je n'ai pas, monsieur, répondit-elle sèchement.

En ce moment même sa cousine s'approchait, escortée du baron, qu'elle lui nomma, en ajoutant que sans doute mademoiselle de Boistracy serait aussi enchantée qu'elle de le recevoir.

Diane leva les yeux et tressaillit.

Elle essaya néanmoins de répondre poliment et de son mieux; la cérémonie faite, elle reprit sa place. M. de Chateaumer, témoin muet de cette scène, lui dit immédiatement :

— Comment trouvez-vous cet homme? Il ne me plaît pas.

— Il ne me plaît pas non plus. Je ne sais ce que j'ai éprouvé en l'apercevant; il m'a semblé l'avoir vu déjà, mais comme dans un rêve, un cauchemar.

— Sa tête est belle, sa tournure distinguée; il a l'air de savoir son monde, et pourtant je trouve en lui quelque chose de contraint, de vulgaire, que je ne saurais ni dépeindre ni saisir, et qui me frappe.

Le reste du salon fut d'un avis contraire. M. de Montrichard triompha. Après son départ, ce fut un concert d'éloges, dont la chanoinesse donna le signal. Simplette ne disait rien, mais son opinion aussi était formée : elle ne découvrait pas chez le baron ce qu'elle appelait le signe de la bonté. Il s'était finement moqué de la brave dame qui faisait si bien son éloge; il avait mis en relief ses ridicules et lui avait fait raconter deux ou trois histoires qui la plaçaient forcément sur la sellette.

Pour Simplette, ce fut un caractère jugé; elle garda ses observations, ou plutôt elle les communiqua seulement à Pauline, et celle-ci fut de son avis.

Le voyageur, très-engagé à revenir, mit d'abord une grande discrétion dans ses visites, puis il parut plus souvent et, comme on l'avait invité à dîner, il se crut autorisé à faire partie du cercle intime et à se montrer à peu près tous les jours.

Il afficha pour Diane une admiration très-vive, et lorsque quelqu'un en parlait à la comtesse Amélie, elle répondait :

— Il faudra voir.

Le baron, plein d'attentions respectueuses, s'était fait des amis de tous les habitués; le vicomte en raffolait; Simplette et Pauline seules se tenaient sur la

réserve, en dépit des efforts qu'il faisait pour leur plaire.

La gouvernante osa aller plus loin : elle risqua des remontrances, elle insinua que ces hommages éclatants compromettaient son élève, et qu'avant de les accepter, il fallait au moins s'assurer de la qualité positive du baron et savoir s'il devaitêtre admis comme prétendant.

— Chère demoiselle, répondit madame de Saint-Marcel, il n'y a qu'à le voir. Et puis je l'ai interrogé adroitement; il est des nôtres, je vous l'assure. Soyez sans inquiétude, j'y ai d'ailleurs plus d'intérêt que vous.

— Mademoiselle Diane n'en paraît pas charmée, heureusement, et cela nous donnera le temps de réfléchir.

— Mademoiselle Diane ne compte pas, son inexpérience la met en dehors de nos arrangements d'avenir.

— Elle compte un peu dans ces arrangements, madame, permettez-moi de vous le dire.

— Ma chère, une fille ne se marie pas, on la marie; elle est incapable de savoir ce qu'il faut à sa famille et à son nom.

— Peut-être sait-elle en revanche, ce qu'il lui faut, à elle. Prenez garde, madame, la Révolution peut avoir changé cela. Mademoiselle de Boistracy n'a pas été élevée dans vos idées et...

— Mademoiselle de Boistracy n'a pas été élevée du tout; c'est à vous, mademoiselle, à lui faire comprendre...

— Pardonnez-moi, madame la comtesse ; d'abord, et vous le savez, on ne fait pas comprendre à mademoiselle Diane ce que l'on veut, elle est fille à se rebiffer et à s'entêter dans ses idées. Ensuite ma conscience ne me permet pas de la pousser dans la voie où vous désirez qu'elle marche.

— Comment cela?

— Permettez-moi de vous expliquer ma pensée ; c'est mon devoir, ce me semble. Vous avez sous la main un parti de tout point convenable pour mademoiselle votre cousine : M. de Chateaumer réunit tout ce que vous pouvez désirer.

— Certainement, j'y avais songé aussi, mais ces jeunes gens ont l'un pour l'autre un éloignement positif.

— C'est-à-dire, madame, que M. le marquis est un peu indifférent pour mademoiselle Diane, mais il s'en faut de beaucoup que mademoiselle Diane soit indifférente pour M. le marquis.

— Allons donc !

— J'en suis sûre, madame, je n'oserais pas vous le certifier sans cela. Vous avez mille affaires, mille préoccupations. Je n'en ai qu'une seule, mon élève. Je l'étudie le jour et la nuit, tant j'ai à cœur de conduire à bonne fin l'œuvre que j'ai entreprise. Mademoiselle de Boistracy est remplie d'excellentes qualités, elle est intelligente, elle a malheureusement un orgueil indomptable, et je ne connais pas un caractère plus difficile à diriger que le sien.

— Cela se passera.

— Elle se révoltera contre toute contrainte, elle

cédera à qui sait la prendre. Si on la pousse vers M. de Montrichard, elle est fille à se sauver ou à se précipiter du haut de la terrasse dans la Gartempe.

— Eh bien, vous *saurez la prendre* et elle vous cédera.

— Non, madame, quant à ce qui est de cela, je ne le ferai jamais.

— En la mariant tout de suite, vous seriez débarrassée d'elle et de son éducation.

— Je ne veux pas en être débarrassée, madame, au contraire, je tiens à achever la tâche que j'ai acceptée; je ne serais pas digne de votre confiance s'il en était autrement.

— Enfin, ma chère demoiselle, vous réfléchirez à mes paroles et nous en recauserons. Quant à mon frère et à moi, notre candidat est M. de Montrichard, sachez-le et agissez en conséquence, entendez-vous. Préparez ma cousine à paraître convenablement au bal; il serait à propos qu'elle sût danser un peu.

— N'ayons pas l'air de nous en occuper. Mademoiselle de Boistracy s'exerce avec Simplette, qui a pris des leçons de tout le monde. Mais si elle se doute que nous y songeons, elle ne consentira pas à nous satisfaire. Il faut qu'elle ait l'initiative de tout, autrement elle y renonce.

— Ah! encore un mot : que pensez-vous de cette petite Simplette? Ne la détourne-t-elle pas de nous?

— Madame, Simplette est la plus charmante créature que j'ai rencontrée en ma vie. Je dirais qu'elle

est parfaite, si la perfection était de ce monde. Il n'est pas de famille, quelque riche et dans quelque position qu'elle soit, qui n'ait droit d'être fière d'une telle enfant.

— Alors on lui permettra de venir au bal?

— Elle s'y tiendra à sa place, soyez-en sûre. Son tact naturel la guide mieux que les meilleurs conseils. Laissez-la près de mademoiselle Diane, elle la dirigera bien, je vous en réponds.

— Je m'en rapporte à vous.

En quittant la comtesse, mademoiselle Brisson rejoignit les jeunes filles; elle les trouva fort occupées d'une discussion sérieuse.

Diane voulait sortir avec son fusil; elle consentait à prendre deux domestiques en outre de Christophe. Elle ne pouvait plus vivre ainsi renfermée, elle allait reprendre sa vie d'autrefois. Quant au travail, il ne fallait pas lui en parler. Elle était *trop vieille* pour apprendre, d'ailleurs elle en savait assez. Elle comptait rester chez elle, seule, lorsqu'elle aurait sa majorité, elle ne se marierait pas, très-convaincue qu'un homme de son rang n'épouserait une ignorante comme elle que pour ses biens. Ceci était un parti pris dont rien ne la ferait dévier.

Quant au bal, elle ne souffrait pas qu'on lui en parlât. Elle n'avait pas daigné essayer une toilette qu'on envoyait de Poitiers. Celle du bal venait de Paris. Elle allait reprendre ses vieux costumes, les robes de sa grand'mère, elle n'en accepterait pas d'autres tant qu'elles dureraient, et nul n'avait le droit de contrarier sa volonté.

Simplette essayait inutilement ses raisonnements et son crédit, l'altière jeune fille l'envoyait au diable ; la pauvre enfant, découragée, s'en alla pleurer dans un coin.

Pauline écouta tout, fidèle à son système, elle ne parut ni surprise, ni contrariée.

— Très-bien, mademoiselle, comme il vous plaira. On va emporter ce costume, puisqu'il ne vous convient pas, et vous rendre les vôtres. Occupez-vous de cela, Simplette, je vous prie. Faites remettre cette robe de promenade et le chapeau dans les cartons qu'on enverra tout de suite à Maillé, chez madame d'Hermette. Madame la comtesse a décidé qu'on donnerait à sa fille tout ce que mademoiselle Diane refuserait ; elles sont de la même taille, cela lui ira à ravir, et au moins il n'y aura rien de perdu.

Mademoiselle de Boistracy se releva avec un mouvement superbe.

— Et moi je te le défends, Simplette : ceci est à moi, je ne prétends pas qu'on se permette d'y toucher.

Le piége était grossier, mais la jeune fille avait trop peu d'expérience pour le deviner et ne pas s'y laisser prendre.

— Il en sera ce que vous voudrez, mademoiselle. Simplette, allez toujours chercher Christophe et faites préparer le fusil de mademoiselle. Aussitôt après son départ nous nous remettrons à l'étude. Savez-vous, Simplette, que vous êtes une élève merveilleuse? Votre écriture est presque bonne, vous apprenez avec une facilité inouïe, vous faites des

progrès étonnants pour la musique. Vous êtes transformée enfin. Je tenais à vous rendre les compliments que j'ai reçus de vous hier au soir. Ces dames et ces messieurs ne tarissaient pas sur votre éloge. Ceci doit vous rendre heureuse, et, pour vous encourager davantage, j'ai voulu vous le répéter devant la personne que vous aimez le mieux et dont le suffrage vous est le plus précieux et le plus cher.

C'était tout risquer; si Diane prenait mal la chose, elle pouvait lever l'étendard de la révolte, poussée par le démon de l'envie et celui de l'orgueil, ou bien stimulée, voudrait-elle entrer en lice, afin de l'emporter sur son amie? Il n'y avait pas le choix des moyens, il fallait jouer la partie, le temps pressait. Heureusement le bon génie l'emporta.

— Enfin, cela est donc vrai? Simplette apprend véritablement? on peut s'instruire à nos âges?

— Simplette, préparez le clavecin, mon enfant. Vous allez l'entendre et vous jugerez. Vous n'avez jamais voulu l'écouter jusqu'ici. M. de Chateaumer me le disait encore hier : il est dommage que ce soit une meunière, avec les aptitudes qu'elle montre, elle ferait le bonheur d'un gentilhomme et serait une châtelaine accomplie.

La *Molinara* n'entendit pas ces derniers mots, elle cherchait la musique. Pauline les avait lancés avec une hardiesse et une habileté qui portèrent leur fruit. Elle vit pâlir son élève.

— Commence donc, Simplette, ajouta Diane, que je connaisse ton *beau talent*.

Simplette joua avec beaucoup d'âme un petit air de Cimarosa. Puis mademoiselle Brisson lui accompagna la romance de *Nina*, qui faisait fureur. Sa voix touchante murmurait de façon à tirer des larmes :

Le bien-aimé ne revient pas!

Diane transportée, émue, toute à ses bons instincts, se jeta au cou de son amie, les yeux humides, et murmura :

— Mademoiselle Pauline, instruisez-moi; je veux être aussi savante que Simplette et qu'on dise de moi ce qu'on dit d'elle.

Ce fut un moment de grande joie. Simplette fut peut-être la plus heureuse; elle aimait tendrement, franchement Diane, et de toute son âme, elle désirait la voir profiter comme elle, plus qu'elle, du bienfait de l'éducation.

— Ma chère Diane, s'écria-t-elle, si tu le veux tu seras accomplie bientôt; il n'y aura pas en France une personne aussi parfaite que toi.

Cet élan d'affection, d'abnégation d'elle-même, révéla plus que jamais à Pauline la valeur de ce cœur d'or. Elle se retourna pour cacher son attendrissement; mais Diane voulait se mettre à l'œuvre tout de suite, bien que le moment ne fût pas propice. Simplette, sans y songer, la détourna de son idée.

— Diane, je t'en prie, essaye ce joli costume qui est dans ta chambre. Après, nous irons chez madame

la comtesse et, afin d'accorder tout le monde, nous partirons ensemble pour une promenade. Mon oncle est prévenu, il doit nous passer l'eau.

— Que diriez-vous d'une visite aux Brugnières, promise depuis si longtemps? M. de Chateaumer désire montrer à ces dames les embellissements de son château, et ce sera une charmante partie.

Les deux amies gardèrent le silence.

— Commençons par essayer la robe, continua Pauline, nous verrons après.

On procéda à cette grande affaire; tout se trouva à souhait. C'était une jupe courte, de soie à raies de pékin bleues et blanches; une sorte de casaquin recouvrait le corsage. Ce n'était pas la mode du jour, mais Pauline, en fille intelligente, l'avait commandée de façon à ne pas choquer les habitudes de son élève et à l'amener insensiblement à celles des autres.

Le chapeau était aussi d'un goût particulier; il se rapprochait de ceux des Tyroliens, même par une longue plume de faisan qu'on y avait placée. Ainsi vêtue, Diane parut aussi belle que la déesse dont elle portait le nom. Simplette était ravie.

— Mademoiselle, dit Pauline, on va vous adorer. Ce n'est pas la mode d'aujourd'hui, ce sera peut-être celle de demain.

On la conduisit en triomphe chez madame de Saint-Marcel, qui jeta les hauts cris d'admiration. La promenade fut décidée immédiatement; on fit prévenir le marquis; il arriva bientôt lui-même pour supplier ces dames, puisqu'elles honoraient les

Brugnières de leur présence, de vouloir bien y dîner avec lui.

La comtessè n'était pas femme à refuser un dîner chez un garçon. C'était charmant et rare dans un pays tel que celui-là. Simplette se tenait à l'écart, n'osant pas suivre son amie dans une maison étrangère. Elle éprouvait un étrange serrement de cœur, un malaise qu'elle ne pourrait rendre. Tiburce s'approcha, il la devinait.

— J'espère, ma chère *Molinara*, que vous serez contente des Brugnières et du point de vue que j'y ai ménagé. De votre place à table, vous apercevrez la terrasse de la Roche-Brûlée et tout le château.

— Mais, monsieur... balbutia-t-elle.

— Nous ne réclamerons pas les talents de mademoiselle Diane comme batelière; j'ai amené ma grande barque et mes rameurs; nous y tiendrons tous.

La jeune fille fut profondément touchée de cette façon délicate. Elle ne lui permettait pas un refus. Le marquis accablait Diane de compliments. Celle-ci en fut d'abord ravie; mais un des regards de Tiburce eût été plus éloquent et plus sincère, justement parce qu'il ne se fût adressé qu'à elle. Les quelques mots dits à Simplette, si elle les avait entendus, l'auraient rendu bien plus fière et plus heureuse.

Cette journée passa comme un rêve. Les Brugnières étaient un ravissant séjour. En si peu de temps le propriétaire avait accompli des miracles. Quand on en ménage pas l'argent, il est facile d'en opérer. Il fit venir des ouvriers de Paris; on bouleversa le château

du haut en bas, les meubles furent apportés tout prêts, et la grande salle reprit sa physionomie du temps, à s'y tromper. Les bahuts, les fauteuils armoriés, les vieux chênes, achetés exprès et à très-bon compte chez les revendeurs, complétèrent l'ensemble.

A cette époque-là personne n'en voulait.

On retourna passer la soirée à la Roche, à cause des habitués. Le baron surtout n'eût pas osé se présenter chez M. de Chateaumer, qui ne l'y avait pas engagé et qui ne paraissait pas désirer le recevoir. Ils se saluaient tout au plus et ne se parlaient jamais. Il y avait entre eux une répulsion inexplicable, qui ressemblait d'un côté au mépris, de l'autre à la haine et à l'envie.

Il n'était plus question que du bal. On avait envoyé des invitations à la noblesse de Poitiers, à celle de Châtellerault et des autres villes, puis dans les châteaux dont les habitants étaient revenus. La liste fut si soigneusement triée qu'on eût pu y arborer les lis et y crier : Vive le roi ! en toute sûreté. La société, qui se reconstituait, avait soif des plaisirs dont elle avait été privée si longtemps : aussi l'annonce de cette fête fut accueillie avec acclamation.

On parlait partout de la Roche-Brûlée, de mademoiselle de Boistracy, la riche héritière, du domestique dévoué à qui elle devait sa fortune. On racontait l'histoire dans ses détails, en ajoutant, bien entendu, quelques traits à la bizarrerie de la jeune fille et à son éducation absente. Telles étaient les nouvelles du pays.

Simplette se préparait aussi; elle n'avait pas voulu quitter son costume et s'était composé une toilette villageoise qui la rendrait charmante. C'était une jupe et un *juste* de basin blanc avec un fichu de linon, garni de dentelle, une cornette blanche brodée, à barbes de malines, et un tablier de taffetas nacarat, à bavette; des souliers en veau d'Orléans, très-décolletés, avec une bouffette et des boucles d'acier poli. Plus une croix d'or, à la Jeannette, pendue à un velours noir, et des boucles d'oreilles assorties. Ces dernières magnificences étaient un cadeau de Diane, depuis qu'elle avait repris sa position.

Simplette, jolie comme un bouton de rose, ainsi vêtue, s'était promis de ne point danser, de se tenir en arrière le plus possible, et de ne pas attirer l'attention.

D'avance pourtant, les hommes qui venaient au château se disaient entre eux :

— La plus séduisante personne du bal, ce sera la meunière assurément.

Enfin le grand jour parut!

Dès le matin, le domestique du baron — un des plus bêtes qu'on puisse rencontrer en cherchant beaucoup — arriva, chargé d'un panier rempli de fleurs rares; son maître les avait été acheter la veille à la Roche-Posay, où se trouvait un horticulteur renommé dans le pays. Ce bouquet était destiné à Diane. Elle le rendit sur le champ, ajoutant qu'elle n'avait demandé de fleurs à qui que ce fût, et qu'elle n'en acceptait pas.

La comtesse, attendrie pour son protégé, ne souf-

frit pas qu'on lui renvoyât son présent, et l'installa dans sa chambre, à la place d'honneur.

Diane, seule chez elle avec son amie, avait encore des moments d'indécision. Elle se sentait cependant plus forte, grâce aux conseils de Pauline, et dans ses bons moments elle répétait des pas.

En ce temps-là on ne dansait pas comme à présent, c'était le règne de la gavotte, des entrechats et des jetés battus. La province, toujours plus reculée, en était restée au menuet; cependant la contredanse moderne avait percé dans quelques salons. Les émigrés rapportèrent la valse, puis *le grand-père*, le *rond de Ronchin* et l'*allemande* suffisaient aux joies de nos aïeux.

Mademoiselle de Boistracy portait une robe de crêpe blanc lamée d'argent, — c'était la mode; — des manches courtes, des gants jusqu'aux coudes, la taille sous les bras; la jupe en fourreau, très-étroite, était posée sur un dessous de taffetas blanc. On ne se serait pas permis le satin avant la Toussaint.

Ses cheveux étaient ornés de roses montées avec de l'argent. On lui mit au cou et aux oreilles des perles fines venant de sa mère, et au côté un bouquet semblable à la coiffure. Le tout arrivait de Paris, de chez Leroi, le tailleur de l'impératrice et de la cour. Si l'on avait connu mieux, on l'eût choisi.

Au moment de paraître au salon, Diane, se regardant dans la glace, disait à Simplette :

— Il me semble que je suis déguisée et qu'on va venir m'ôter mes habits.

Elle tremblait, elle avait peur; cependant son miroir la rassurait, sa beauté éclatante et magnifique rappelait les tableaux de Mignard. C'était une des grandes dames du temps de Louis XIV, si fières, si majestueuses, si séduisantes en même temps.

Elle eût été plus à son avantage encore avec une robe à queue et un manteau de cour.

Simplette tournait autour de son amie et lui répétait mille fois :

— Que tu es belle! que tu es belle! tu as l'air d'une reine.

La comtesse en était ravie et M. de Sainte-Hermine assurait qu'aucune des dames de Versailles n'eût pu l'emporter sur elle, dans le bon temps.

Les fêtes commencent de bonne heure à la campagne : à sept heures les salons étaient pleins. Diane s'efforçait d'imiter sa cousine et de recevoir avec affabilité, mais cette nécessité d'être toute à tous lui gâtait le plaisir qu'elle aurait pu goûter. De temps en temps elle courait vers le coin où Simplette et Pauline s'étaient établies, afin de détendre un peu ses nerfs et de reprendre courage.

— Il me semble, leur disait-elle, que je m'amuserais bien, si j'étais chez une autre.

Les danses commencèrent; c'était une chose imposante alors qu'une contredanse. Tout le monde se rangeait autour du salon; huit personnes, tout au plus seize, occupaient le milieu et se donnaient en spectacle. A Paris, Trenitz et madame Hamelin s'annonçaient sur les cartes d'invitation, tout aussi bien qu'un air de Garat ou un concerto de Lafont; à la

Roche on n'avait pas de célébrité de ce genre, mais M. de Chateaumer et le baron remportèrent tous les suffrages, l'un par sa grâce et sa distinction, l'autre par sa souplesse et sa légèreté.

Simplette ouvrait des yeux immenses. Bien des cavaliers vinrent la chercher, surtout lorsque les danses se mêlèrent davantage. Elle refusa même M. de Chateaumer, qui mit cependant beaucoup d'insistance dans ses prières, et qui parut véritablement contrarié de ne pouvoir la décider à le suivre.

La soirée, tiède et embaumée, était lourde et obscure; le ciel, couvert de nuages, annonçait de la pluie pour le lendemain peut-être; mais ce jour était privilégié pour exaucer les vœux de cette jeunesse.

La gaieté était au comble, on se sentait heureux de se revoir après tant de tribulations et de misères, et chez soi, dans sa province, avec des espérances d'avenir. Diane s'animait peu à peu, elle se mettait à son aise; elle fut presque aimable pour le baron, dont la galanterie inépuisable promettait aux dames une belle surprise à l'heure de minuit.

— Vous verrez, leur disait-il, que les gentilshommes normands ne le cèdent point à ceux du Poitou, et qu'ils justifient la vieille réputation de leurs pères.

Vers onze heures il quitta le bal et s'en alla jusqu'à la grille, en dehors de laquelle stationnait une voiture noire, une sorte de chariot.

— Tout est-il prêt? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, l'on peut commencer.

— Vous n'avez oublié aucune de mes instructions?

— Aucune, monsieur, soyez tranquille; donnez le signal.

M. de Montrichard rentra dans les salons, et s'approcha de la comtesse :

— Voulez-vous bien, madame, conduire ces dames sur la terrasse, pour assister au feu d'artifice qui va se tirer pour elles et pour vous.

IX

Ce fut une surprise charmante pour tout le monde, et l'on se précipita vivement dehors. La comtesse entraînait Diane, que suivaient Simplette et Pauline. Les ouvriers avaient tout disposé sans que l'on s'en aperçût pendant que la danse occupait la société et que les domestiques étaient à l'office, plongés dans les préparatifs du souper et la distribution des rafraîchissements. Christophe seul avait été prévenu; il était difficile de lui rien cacher.

Le feu fut magnifique, la nuit semblait faite exprès et pas une pièce ne rata. On prodigua les applaudis-

sements à l'ordonnateur de la fête, dont l'aimable attention s'étendait jusqu'aux moindres détails. Il s'occupait de toutes les femmes, de Diane en particulier, et répétait après chaque fusée :

— Mesdames, faites attention à vos robes, prenez garde aux baguettes, rien n'est plus traître pour mettre le feu.

— Ah! c'est vrai, répliqua la douairière de Givré, il est même imprudent de se placer aussi près, il peut arriver un accident.

— Quant à cela, madame, on y veille, il n'y a pas de danger.

Lorsque le bouquet eut lancé ses dernières lueurs on rentra et l'on passa dans la salle du souper, avant de se remettre à la danse, afin de recommencer avec plus de courage.

La salle à manger offrait un coup d'œil gai et friand. Ce n'était pas le luxe parisien, mais une bonne cuisine bourgeoise : de grosses pièces, d'excellent gibier, du poisson superbe, une grande abondance sinon une grande recherche; des vins vieux et exquis dormaient depuis des années dans la cave du manoir. La bonne humeur en redoubla naturellement, et lorsqu'on quitta la table les esprits avaient atteint le diapason de la franche gaieté gauloise, dont nous avons perdu le secret.

L'orchestre joua les danses les plus *en train*, les musiciens, bien lestés, s'amusaient eux-mêmes du plaisir des autres, et jamais bal ne fut plus charmant, plus convenable et cependant plus *bon enfant* que celui-là. Les danseurs et les danseuses étaient ravis

et jusqu'aux mamans, — les *tapisseries* — s'animaient; elles auraient sauté, pour le peu qu'on les en priât.

Tout à coup un cri sinistre, épouvantable, retentit au milieu de cette joie :

— Au feu! au feu! le château brûle!

Ce fut une panique terrible; la foule se précipita vers les issues pour fuir; les fenêtres et les portes de la terrasse furent spontanément ouvertes; les mères entraînaient leurs enfants, les maris leurs femmes, chacun pensait à soi et aux siens : l'épouvante était dans tous les esprits.

Parvenus sur la terrasse les convives aperçurent en effet de la fumée et un long jet de flammes sortant d'une tourelle où Diane avait son cabinet d'armes; une poire à poudre éclata, ce qui fit pousser des cris de frayeur aux plus courageuses.

— Nous ne sommes pas en sûreté ici, le bâtiment est miné!

Elles reprirent leur course jusqu'au bout de la cour quelques-unes même entrèrent dans le bois. Les hommes étaient allés porter du secours, M. de Chateaumer à leur tête. On avait aperçu le baron au premier moment; il était venu donner l'alarme, et tout de suite il avait disparu, sans doute pour s'occuper du sauvetage.

— Mais, s'écria madame de Saint-Marcel, où est ma cousine? où est Simplette?

— Je les croyais près de vous, répondit vivement Pauline, accourant de l'autre côté.

— Et moi près de vous! répliqua la comtesse.

— Mon Dieu! mon Dieu! étaient-elles donc dans leur appartement?

Et, sans calculer davantage, mademoiselle Brisson s'élança vers le château en criant :

— Mademoiselle Diane et Simplette! cherchez-les!

Ce cri fut entendu des travailleurs; M. de Chateaumer parut, les cheveux en désordre et en manches de chemise; il avait jeté bas son habit, pour être plus libre de ses mouvements.

— Comment! Que dites-vous? Elles ne sont pas sur la terrasse?

— Non, c'est dans le cabinet de Diane qu'est l'incendie; y étaient-elles? je ne sais.

Sans en entendre davantage, le marquis se précipita au milieu des flammes, où l'on avait jeté de loin quelques sceaux d'eau. On manquait de pompes et on n'osait approcher. L'intrépide jeune homme n'hésita pas. Pauline levait les bras au ciel et priait pour lui.

En cet instant d'angoisses, des cris terribles et répétés retentissaient du côté de la Roche-Brûlée qui surplombe la rivière. C'étaient des gémissements de désespoir et d'agonie, M. de Saint-Marcel rentrait au château, cherchant sa cousine, il les entendit de la cour et courut de ce côté, en répétant :

— A moi! à moi!

Il fut bientôt suivi d'hommes empressés de se rendre utiles; quelques-uns devancèrent le comte. Au moment où ils arrivaient à la grille, ils virent passer, comme une apparition, un homme à cheval, portant

un paquet blanc sur ses bras, et un peu en arrière, une femme qui semblait voler et qui murmurait, à moitié asphyxiée :

— Arrêtez-le! arrêtez-le!

Puis elle tomba inanimée, forcée comme une biche à l'hallali.

La troupe se divisa aussitôt : les uns continuèrent à poursuivre l'homme et le cheval, les autres relevèrent la pauvre créature, dans laquelle on reconnut Simplette, sans connaissance, sans vie peut-être. On se hâta de la transporter au château.

Ceux qui espéraient rejoindre le ravisseur de Diane, car il ne devait plus rester de doutes à cet égard, perdirent peu à peu du terrain et le virent disparaître. Ils entendaient encore faiblement le galop de la monture et les appels désolés de l'enfant; bientôt ils n'entendirent plus rien, ils s'arrêtèrent découragés.

— Hélas! dit l'un d'eux, tout est fini.

— Qui ce peut-il être?

— Nous ne le saurons que trop tôt, quelque rustre, qui veut se faire payer son dévouement.

— Ou bien quelque coureur de dot, profitant de la circonstance.

— Non, non, non, répliqua un autre en secouant la tête, ce n'est pas cela, ils l'eussent rapportée, justement pour arriver à leur but. Il y a là préméditation.

— Miséricorde! reprit le petit-fils de madame de Givré, ah! messieurs, tout est perdu. C'est Josserot! n'avait-il pas annoncé qu'il s'y reprendrait.

Cette opinion fut bientôt celle de tous.

— Il faudrait à tout prix le rejoindre.

— Il a trop d'avance, c'est impossible.

— Qui sait, messieurs? le baron et son fameux coureur, en viendraient à bout. Cherchons-le.

Ils étaient alors près de la maison et y rentrèrent précipitamment en proclamant la fatale nouvelle : Diane enlevée par Josserot. Toutes les voix appelèrent M. de Montrichard, qu'on n'apercevait plus. Tiburce était sorti du cabinet les cheveux brûlés, les vêtements roussis, mais très-sûr qu'il ne s'y trouvait personne. Il avait mis un peu d'ordre dans les secours; on commençait à se rendre maître de l'incendie et déjà les flammes étaient étouffées : excepté le cabinet dans la tourelle, où les meubles, les boiseries, les rideaux étaient consumés, il n'y avait de dégât nulle part. L'épaisseur des murailles avait empêché le feu de se propager. Deux portes séparaient la petite pièce des grands salons; la première seule avait brûlé, la seconde s'entamait à peine quand on était venu à l'aide. Comme la tourelle était une poivrière attachée au bâtiment principal, l'incendie n'avait eu de conséquences ni en dessous ni en dessus, sauf la toiture un peu endommagée et que l'on éteignit facilement.

Au total beaucoup de bruit pour peu de chose.

Simplette avait été transportée au salon, et les dames, un peu rassurées, s'empressaient autour d'elle. La brave enfant n'avait pas perdu connaissance, mais elle suffoquait et ne pouvait reprendre assez de respiration pour s'expliquer; elle en mourait d'envie.

Enfin elle s'assit sur son séant en promenant autour d'elle un regard terrifié.

— Diane, Diane! balbutia-t-elle, il l'a envelée, ce baron de malheur, cherchez-le!

— Quoi! le baron!

— Elle le rebutait et il a profité de l'occasion, expliqua l'amie de Maillé.

Sa mine ajoutait :

— Il a bien fait, j'en suis charmée.

— Mesdames, je vous en conjure, recommença Simplette, qui reprenait tout à fait ses esprits, appelez M. de Chateaumer, lui seul peut la délivrer et avoir raison de cet homme.

— Pourquoi lui plutôt qu'un autre? demanda aigrement une envieuse.

Hélas! parce que la pauvre fille l'aimait sans le savoir, et que l'homme qu'on aime est toujours le plus fort, le plus vaillant, le plus capable d'actions généreuses. On croit cela surtout lorsqu'on a seize ans et qu'on ne connaît rien de la vie que ses illusions.

L'incendie était fini, ou à peu près; les ouvriers artificiers avaient montré un zèle digne de louanges; le comte les récompensa largement. Ils s'en allèrent lorsque l'on n'eut plus besoin d'eux, complétement repus et se confondant en remercîments. Leur voiture était chargée depuis longtemps; ils se mirent en route pour Poitiers, d'où ils arrivaient; ils allaient, sur leur chemin, répandre la triste nouvelle et appeler tous les gendarmes du pays.

La consternation régnait au château : Pauline

pleurait, la comtesse s'arrachait les cheveux; sa pupille lui était confiée, elle en répondait à sa famille et à la société; si elle ne la retrouvait point, on l'accuserait de négligence, et plus encore peut-être, puisqu'en cas de mort de l'héritière, à elle revenaient la Roche-Brûlée et tous les domaines, en admettant toutefois que le comte n'existât plus.

Christophe était monté à cheval avec des invités et des domestiques; ils parcouraient le pays dans tous les sens, du côté surtout où le ravisseur avait disparu.

Quant au nom de ce ravisseur, il ne pouvait plus rester de doutes, Simplette avait raconté leur odyssée. Au moment où le baron criait : au feu! elle et son amie étaient dans la chambre de Diane.

M. de Montrichard parut; les yeux lui sortaient de la tête.

— Mademoiselle! mademoiselle! le château brûle, suivez-moi, au nom du ciel!

— Monsieur, répliqua Diane fièrement, je n'ai pas besoin de vous. Je sais quel est mon devoir.

— Mademoiselle, il va être trop tard, il n'y a pas de temps à perdre.

— Encore une fois, monsieur, retirez-vous.

— Vous me repoussez!

Lorsqu'elle s'y attendait le moins, il se baissa très-vite, l'emporta dans ses bras; il connaissait les êtres; au lieu de prendre le chemin de tout le monde, il s'élança par une issue dérobée ouvrant sur le parc et conduisant droit à la roche que le lecteur connait déjà.

Simplette les suivit en courant comme lui; elle ne voyait encore rien de blâmable dans le dévouement du baron; elle le croyait plutôt atteint d'une sorte de vertige que donne le danger et le désir d'y arracher une personne aimée. Elle en ignorait la portée; en courant, elle se retourna et, apercevant la flamme qui s'élançait par la fenètre, sa terreur redoubla l'ardeur de sa course.

Ils atteignirent le chemin. A quelques pas devant eux stationnait le cabriolet du baron, gardé par son domestique. Il y déposa mademoiselle de Boistracy, qui s'efforçait de lui échapper et qui appelait à l'aide. Simplette arrêta le ravisseur.

— Diane est en sûreté maintenant, monsieur; elle ne veut pas aller plus loin, laissez-nous.

— Je ne veux pas vous suivre, répondit Diane, essayant de descendre et le repoussant de toutes ses forces.

— Luchon, ici! dit Montrichard, tiens bien mademoiselle, qu'il faut sauver en dépit de sa volonté.

Le domestique entra de l'autre côté, dans la voiture; Diane se débattait entre les deux. Simplette n'avait jamais vu ce domestique. Le baron tira d'une poche de la capote un mouchoir et des cordes; Diane fut bâillonnée et liée en un tour de main. Pendant ce temps la *Molinara* ne restait pas inactive; elle criait, elle mordait, elle égratignait. Montrichard ne se retournait même pas.

En cherchant à défendre son amie, Simplette eut une inspiration soudaine; elle portait, comme toutes les paysannes, un petit couteau dans sa poche. Elle

descendit et coupa prestement les traits du cheval. Ce fut l'affaire d'un éclair. Maintenant on ne pourrait plus partir, croyait-elle, et l'on aurait le temps de venir à leur aide. Sa première pensée fut de courir au château; mais l'idée de laisser Diane seule avec ces misérables l'arrêta.

— Débarrasse-moi de cette braillarde, dit le baron en s'asseyant et en prenant les rênes, une fois que mademoiselle de Boistracy fut placée; fais-en ce que tu voudras, j'ai ce qu'il me faut.

Il fit un appel de la langue, le cheval partit, mais le cabriolet resta immobile. Simplette ne criait que plus haut.

— Sang et mort! blasphéma le baron, la scélérate a coupé les traits. On va venir à ses cris. Luchon, tu as derrière le cabriolet la selle de mon cheval, comme je te l'ai recommandé?

— Oui.

— C'est bien. Prends-moi cette créature et fais la taire, n'importe comment. Tout peut se réparer; je m'en charge.

Simplette, à cet ordre, commença une course furieuse, tout autour du lieu de la scène et sans cesser d'appeler au secours. Le valet ne pouvait l'atteindre; elle avait des ailes. Pendant ce temps, et avec une prestesse qui révélait une grande habitude, le cheval fut dépouillé de son harnais, sellé et bridé; Diane fut saisie, mise en travers sur la selle, et cheval et cavalier partirent avec la rapidité de l'éclair.

Simplette s'élança à leur suite, sans s'inquiéter de

Luchon, qui se mit à courir à toutes jambes vers le château, dans un but de prudence probablement, ou peut-être dans la crainte de perdre sa part du butin, s'il y en avait, à la faveur de l'incendie.

On sait le reste.

La compagnie se dispersa bientôt; chacun avait hâte de rentrer chez soi après de telles émotions. Les hommes rentraient un à un, désolés et n'ayant rencontré aucun indice. M. de Chateaumer avait volé au domicile du baron. Sa surprise fut extrême en apprenant que depuis la veille il avait quitté son hôtel, ainsi que son domestique, emmenant sa voiture et ses caisses, après avoir généreusement payé.

Cette nouvelle donna lieu à mille conjectures parfaitement désagréables pour le héros de l'aventure. On allait partir cependant, quand une grande clameur s'éleva du côté du bois; elle grossissait en approchant, c'étaient comme des cris de joie et de triomphe, poussés par plusieurs personnes.

Un groupe assez nombreux se dirigeait vers le château.

— Victoire! criait-on, nous ramenons mademoiselle et celui qui l'emportait. Il nous a fait bien du mal en se défendant, il nous aurait tué plusieurs amis, si ses balles avaient porté; heureusement il a été maladroit et nous l'avons blessé, au contraire.

— Où est mademoiselle de Boistracy?

— Avec nous; on la soutient et elle marche, quant à l'autre, on le porte, il est hors d'état de faire un pas.

Tiburce et les gentilshommes rejoignirent avec

empressement Diane et ses sauveurs. En les revoyant, elle leur tendit les mains et ne put retenir des larmes de joie. Elle eut bientôt raconté le miracle de sa délivrance, très-facile à expliquer, du reste.

Deux mois avant le bal, Blaisot s'était marié avec la fille d'un fermier de Diane, il avait pris la ferme, très-éloiguée du château et était allé s'y établir. Il y vivait fort heureux en famille et très-occupé de ses cultures, qui ne lui laissaient pas un moment de répit. Le jour de la fête, sa femme était venue à la Roche, avec un de ses métayers et sa famille. Blaisot restait chez lui à faire le vin; c'était un garçon positif, pour qui les affaires passaient avant les plaisirs.

Dès que l'incendie se déclara, la Blaisot eut d'abord l'idée de décamper; elle n'y pouvait mais, et il valait mieux que son homme fût prévenu. Elle attela vite la carriole, prévint les femmes qui l'accompagnaient, et tout cela partit au grand trot d'une bonne jument percheronne, vive d'allures et solide. Elles virent passer comme un trait, à côté d'elles, le baron et Diane. En arrivant à la ferme on raconta tout à Blaisot, qui, en garçon avisé, déclara qu'on allait courir au secours des maîtres, que ceux qui se sauvaient étaient des lâches, et que le particulier emporté si vite devait être quelque chose comme ça.

La troupe se mit en chemin au pas accéléré. Afin d'abréger le trajet, ils coupèrent à travers bois. Le chien de Blaisot, un de ces chiens de ferme dont l'in-

telligence est proverbiale, éclairait la marche; il s'arrêta subitement et aboya comme un furieux. Un des hommes portait une lanterne, il s'approcha et découvrit un beau cheval couché par terre, la jambe cassée, incapable de se lever.

— Tiens, dit-il, m'est avis que c'est le cheval que la maîtresse Blaisot a rencontré. Il a semé son cavalier quelque part. Pauvre bête ! il n'en promènera plus d'autres.

— Nous n'avons pas le temps de nous amuser, le château brûle, interrompit Blaisot; allons! allons! nous reverrons cela plus tard.

Le chien marchait toujours à la tête; il fit une centaine de pas et s'arrêta de nouveau, en aboyant plus furieusement encore.

— Voilà le maître, je parie, dit Blaisot; il est peut-être blessé; cette fois, arrêtons-nous.

Les paysans rejoignirent le mâtin, qui faisait rage en tournant en cercle. Ils se trouvèrent en présence d'un homme un genou en terre, tenant deux pistolets à la main; derrière lui était une femme en blanc, étendue, liée, se tordant en des convulsions impuissantes et poussant des gémissements sourds.

— Si vous approchez, vous êtes morts! dit l'homme. Passez votre chemin et ne vous inquiétez pas de moi.

— Non, non, non! il n'en sera pas ainsi. Avançons, vous autres, et qu'il ne nous échappe pas.

Le petit jour était venu, on y voyait à quelques pas autour de soi. Blaisot cria au chien :

— Ravageot, pille!

Celui-ci se jeta sur son ennemi, qui en ce moment même allait tirer. L'attaque de Ravageot dérangea sa main et le coup partit en l'air. L'autre pistolet fut jeté bien loin et partit aussi en tombant. Ravageot n'y allait pas de dents mortes.

Tous les hommes coururent sus au ravisseur. Il se défendit comme un lion. Un des agresseurs, ne pouvant parvenir à s'emparer de son bras, tira son couteau, le frappa au côté droit, et lui fit une profonde blessure d'où le sang sortit à flots. Alors le baron tomba et les paysans s'en rendirent maîtres.

Blaisot le regardait attentivement.

— Qui avons-nous là? dit-il. Ah! mon Dieu! — Il recula malgré lui. — Je le reconnais. Attachez-le bien, mes enfants; sans nous en douter, nous avons fait une fameuse capture : c'est Josserot, ou que je perde mon nom.

Diane s'était approchée, soutenue par son libérateur; elle poussa un cri affreux.

— Le gueux! ajouta Blaisot, il a tenu sa parole; il s'y est repris une seconde fois; mais il ne recommencera plus, grâce à Dieu.

La troupe se remit en marche. On a vu comment elle arriva au château, comment Diane avait retrouvé ses amis, et comment les invités, après des félicitations très-sincères et très-vives adressées à la jeune châtelaine, s'étaient mis en devoir de rentrer chez eux.

X

Près de deux ans se sont écoulés, les désastres de l'incendie ont été réparés avec avantage; nous retrouvons Diane et Simplette dans ce même cabinet, devenu un boudoir. Les armes n'en ont pas été bannies, mais elles n'y sont plus que comme accessoires. Des fleurs, des tableaux, de riches tentures, des livres, des ouvrages de femmes, un piano, ont remplacé les attributs de la chasse et les meubles grossiers d'autrefois.

Diane travaille à une tapisserie sur métier, Simplette lui fait la lecture. Elles sont bien changées toutes deux.

Mademoiselle de Boistracy est vêtue d'une robe de soie d'un gris foncé, très-simple, d'un style assez sévère. Ses cheveux sont relevés, sans ornements; elle a maigri, elle a perdu ses belles couleurs et sa gaieté. Cependant elle n'est pas malade, et lorsqu'on l'interroge, elle assure qu'elle ne s'est jamais mieux portée. Une mélancolie douce se répand sur son visage, son caractère, s'est beaucoup modifié, elle s'est donnée sincèrement à une piété devenue éclairée

par les leçons de mademoiselle Brisson. Elle s'emporte encore, mais elle revient vite et ses gens assurent qu'il y a plaisir à servir une maîtresse si juste et si bonne.

Elle est maintenant tout à fait une châtelaine de haute compagnie, et l'observateur le plus difficile ne trouverait rien à reprendre à ses manières.

Simplette n'a point modifié son extérieur, elle est toujours la *Molinara*, toujours jolie, séduisante et naïve, mais elle a subi l'influence de la transformation de Diane; elle a pour elle la même tendresse, mêlée à présent d'une déférence et d'un respect qu'elle ne connaissait pas jadis. Il y a entre elle et l'héritière de la Roche-Brûlée, une distance qu'elle ne songe plus à franchir. Pour m'exprimer en un mot qui fera tout comprendre, Diane continue à la tutoyer; elle, ne la tutoie plus; elle l'appelle parfois mademoiselle en lui parlant, elle se sert de ce terme lorsqu'elle s'adresse aux autres, et jamais son amie n'a paru le remarquer. Simplette a d'elle-même senti cette nuance et l'a observée. Diane l'a sentie comme elle, et a accepté le changement comme une chose due, qu'elle n'eût pas voulu réclamer.

Elles étaient plongées — ou plutôt Simplette était plongée — dans une lecture intéressante, car sa compagne écoutait bien peu; ses yeux quittaient fréquemment son ouvrage et se portaient sur l'horizon, borné par les tours restaurées, aujourd'hui superbes des Brugnières. Elle s'arrêtait alors, appuyait sa tête sur sa main et réfléchissait profondément. Puis elle recommençait à travailler en étouffant un soupir, jus-

qu'à ce qu'une nouvelle distraction laissât encore son bouquet interrompu.

— Il y a du monde à dîner, n'est-ce pas, Simplette? dit-elle tout à coup, ce qui rappela la lectrice des déserts de la Russie, où elle s'égarait avec l'Élisabeth de madame Cottin.

— Oui, je crois... j'en suis sûre, madame la comtesse me l'a annoncé.

— Quels sont les convives?

— Je ne me le rappelle pas au juste, répliqua Simplette, en baissant le nez dans son livre.

— Est-ce que la douairière de Givré et ses enfants en sont?

— Oui.

— Les habitants de Maillé?

— Non, pas tous.

— M. de Chateaumer?

— Je ne sais.

Toutes les deux avaient, en prononçant ces mots, une inflexion différente, mais étudiée. Toutes les deux affectaient l'indifférence. Diane la prenait du haut de sa dignité, Simplette ne semblait pas croire qu'il lui fût possible de penser au marquis : c'était pour elle un être en dehors de sa sphère, dont il ne lui était pas permis de s'occuper. La nièce du meunier avait repris sa place.

Quelquefois des instincts de révolte s'élevaient en elle, et le désir de quitter le château lui rongeait le cœur. Sa tendresse pour Diane et un autre motif encore, qu'elle ne s'avouait pas, la retenaient. Elle cachait ses impressions, croyait-elle; son secret, ren-

fermé au fond de son âme éclatait par son regard, dont elle ne comprenait ni l'expansion, ni la portée. Diane, la comtesse, mademoiselle Brisson le connaissaient. Si le comte ne l'avait pas deviné, c'est qu'il ne s'en occupait guère. Quant à Christophe, sa vie agitée, occupée sans cesse des intérêts de sa maîtresse, gravitait dans le cercle de son dévouement. Tranquille désormais sur le sort, sur l'éducation de celle qu'il aimait d'un amour de père et de serviteur, il s'adonnait tout entier à ses affaires.

Après des recherches prodigieuses, il avait découvert les traces du comte, il les avait suivies d'Allemagne en Russie, puis dans l'extrême Orient, où tout faisait supposer qu'il avait trouvé la mort. On attendait la confirmation de ces craintes, dont Diane se préoccupait beaucoup.

Ce jour-là la conversation et la lecture, brisées l'une par l'autre, languissaient entre les deux jeunes filles. Mademoiselle de Boistracy n'avait obtenu à ses questions que des réponses insignifiantes; Simplette était retournée avec Élisabeth; la jeune châtelaine l'interrompit de nouveau.

— C'est assez pour aujourd'hui, je crois, dit-elle, je vais maintenant rejoindre mademoiselle Pauline; fais ce que tu voudras.

— Puisque vous me laissez libre, j'irai me promener dans les bois. La journée est superbe; j'aime ce temps froid, ces premiers bourgeons qui se montrent à peine et ce soleil de printemps qui réveille le cœur. Si M. Aza veut me suivre, je serai charmée de sa compagnie.

— M. Aza sera enchanté sans doute. La pauvre bête ne chasse plus; il aimait tant à courir!

Diane se détourna, ses regrets se lisaient sur son visage et sa fierté se refusait à les laisser voir.

— Emmène-le, continua-t-elle, ce sera en effet un compagnon et un gardien.

— Le pays est sûr, maintenant que M. Josserot et les siens ont été envoyés à Toulon. C'est égal, mademoiselle, je ne puis penser à ce procès et à cet homme sans un frémissement. Je ne puis croire que vous et moi, que tous tant que nous sommes nous avons parlé devant la justice. J'en ai le frisson. Je vois toujours le regard de ce brigand fixé sur moi et disant au tribunal :

« Quant à celle-là, messieurs, c'est une fière luronne, elle a de fameuses dispositions. Elle a coupé les traits de mon cheval avec une adresse! Je n'aurais pas mieux fait. »

— Et lorsqu'il a expliqué comment il jouait si bien au baron, comment il connaissait la noblesse de Normandie et la famille de Montrichard, était-il hardi! Ce bon président du parlement de Rouen en avait fait un savant et un monsieur; il ne se doutait guère à quoi lui servirait la science. C'est triste, Simplette, de penser qu'une pareille éducation a eu un tel résultat! Tu vois qu'elle ne conduit pas toujours au bien comme on nous l'a enseigné.

— C'est qu'elle est tombée sur de mauvais instincts; elle lui a ouvert l'esprit et l'a rendu un coquin de premier ordre; il n'eût été sans elle qu'un subalterne, voilà tout. Il avait arrangé son plan, il l'a dit;

mon idée de couper les traits, en le privant de son cabriolet, a tout renversé. Ses gens l'attendaient d'un côté, il est allé d'un autre. Il ne pouvait risquer de prendre la grande route, si fréquentée ce soir-là, en vous emportant sur son cheval; il eût été arrêté tout de suite, en dépit de ses précautions. Le cabriolet où vous étiez cachée et inerte passait sans qu'on le remarquât.

— Le détour qu'il a fait par les bois, pour rejoindre le lieu où ses complices se trouvaient, la chute de son cheval, tout cela l'a perdu. Je vivrais cent ans, Simplette, que je n'oublierais jamais cette nuit-là, cette course insensée, tout ce qui l'a précédée et suivie. Je ne sais comment je n'en suis pas morte. Je t'en parle souvent, et cette pensée m'occupe plus souvent encore. Je dois à Dieu une vive reconnaissance, pour m'avoir par deux fois sauvée de ce scélérat.

— D'autant mieux que l'on sait ce que vous auriez souffert entre ses mains. Nous avons vu la jeune Angoumoise et la demoiselle des environs de Niort, enlevées comme vous; nous savons à quelles conditions il les a rendues et ce qu'elles ont enduré, pauvres créatures! Cela fait frémir. Enfin nous en sommes délivrées, n'en parlons plus. Je vous laisse à mademoiselle Pauline. A ce soir.

Simplette appela le chien, qui la suivait en gambadant. Elle sortit du château gaie, joyeuse, et prit le chemin du moulin de son oncle, qu'elle allait visiter chaque jour. Dès qu'elle fut hors de vue, elle changea complètement d'aspect. On eût dit un mas-

que qui tombait. Au lieu de courir, elle marchait à pas lents, les yeux et la tète baissés, sans répondre aux agaceries d'Aza, qui demandait à courir.

Mille idées se croisaient dans son esprit. Elle respirait à pleins poumons, elle si oppressée lorsqu'elle ne pouvait donner carrière à ses impressions. Elle souffrait avec l'héroïsme du martyr et n'avait pas le courage de s'en aller. Diane, croyait-elle, n'avait plus la même affection, elle la verrait partir sans regrets, elle rougissait d'une amitié placée si au-dessous d'elle; Mlle de Boistracy se souvenait à peine d'autrefois, tandis que Simplette n'avait rien oublié.

L'enfant aperçut au bord du sentier une de ces fleurs jaunes, qui annoncent le printemps et qui réjouissent quand on les voit paraitre. Elle avait été cueillie et puis abandonnée, jetée dédaigneusement dans l'herbe, où elle se flétrissait, où elle allait mourir. Simplette la ramassa et la regarda avec mélancolie.

— Pauvre fleur! murmura-t-elle, ma destinée et la tienne se ressemblent. Moi aussi l'on m'a enlevée à ma sphère natale, moi aussi on m'a cueillie pour faire de moi un jouet, pour respirer le parfum de mon âme à peine éclose; et puis l'on s'est lassé de moi, comme de toi, on nous répudie toutes deux. Tu n'as plus de vie, tu penches la tète, pauvre fleur, moi je relève la mienne et je lutte; mais, comme toi, je succomberai et je viendrai mourir brisée, là où fut mon berceau.

Elle fit quelque pas encore et s'arrêta de nouveau;

du point où elle était placée, elle suivait le cours de la rivière et distinguait parfaitement les deux châteaux, le moulin, au-dessous d'elle.

— Là et là, poursuivit Simplette, en montrant successivement les Brugnières et la Roche-Brûlée, là et là est mon cœur. Que porterai-je donc là où il faudra bientôt que je retourne, et où j'aurais toujours dû rester?

Ses yeux, pleins de larmes, se dirigeaient vers la maison de son oncle, qu'un brillant rayon de soleil éclairait. L'eau bouillonnait autour du moulin dont le tic-tac retentissait gaiement.

— J'étais heureuse dans ce cher asile. Et pourtant!... pourtant... je ne saurais pas ce que je sais... je n'aimerais pas ce que j'aime... je ne souffrirais pas ce que je souffre, et c'est mon bonheur.

A cet âge les émotions sont le bonheur, même lorsqu'elles blessent. Les douleurs qui viennent du sentiment sont précieuses au cœur qui les éprouve.

— Si je ne souffrais plus, pensait Simplette, c'est que je n'aimerais plus.

Cette nature d'élite, si poétique et si délicate, avait reçu la lumière, elle l'avait absorbée comme la terre altérée absorbe la rosée du matin. Elle s'était développée avec une rapidité qui tenait du prodige, elle avait tout compris, tout deviné; transformée, si vite qu'elle semblait plutôt rentrer dans une voie connue qu'en découvrir une nouvelle. Ses instincts distingués dominaient jusqu'aux moindres détails.

M. de Saint-Marcel, bon juge en ces matières, disait quelquefois :

— Simplette était née pour être duchesse, et Diane pour être déesse.

Tout en rêvant, la *Molinara* prit le chemin le plus long et fit un grand tour dans le bois. Elle s'en aperçut lorsqu'elle avait déjà dépassé la moitié de la distance. Elle rejoignit bientôt le bord de la Gartempe, qu'elle suivit à travers les roseaux et les branches des saules.

Un léger clapotement de l'eau lui fit lever les yeux. Le bateau des Brugnières était à quelques pas, M. de Chateaumer le montait seul; il l'avait aperçue et ramait vers elle.

— Bonjour, mademoiselle Simplette, lui dit-il, d'un ton qui s'efforçait d'être naturel, où allez-vous ainsi?

— Je vais me promener, monsieur le marquis.

Les titres de l'ancienne noblesse étaient supprimés, mais dans ce coin du Poitou, dans ce cercle tout composé de purs, on se les donnait avec affectation, justement parce que le régime actuel les avait proscrits.

— Montez dans le canot, je vous conduirai aussi loin que vous voudrez du côté des bois; vous pourrez revenir en longeant les rochers, ce sera un plaisir par ce beau temps et le pauvre Aza chassera dans la réserve. Il en est si privé!

Simplette avait vingt fois accepté cette partie depuis le fameux passage qui commença les relations de Tiburce avec elle et son amie, personne n'en jasait, elle n'y avait point vu de mal. Ce jour-là son cœur battit, elle devint rouge; quelque chose en elle

lui répétait qu'il ne le fallait pas. Le marquis insista vivement.

— Je vais au moulin, balbutia-t-elle.

— Je vous y conduirai tout de suite : vous embrasserez vos parents et nous partirons, il est de bonne heure.

— Ah! se dit Simplette, apaisée par l'idée que son oncle et sa tante sauraient qu'elle avait accepté; si c'est comme cela, j'y consens.

Le bateau s'approcha, elle y fut bientôt assise, et en quelques coups de rame ils eurent atteint la maison de Potelle. Ils ne s'étaient rien dit, ils ne s'étaient même pas regardés; cependant lorsque Simplette sauta de la barque sur le rivage, ses mains tremblaient, elle se sentait une joie qui l'étouffait, et dès qu'elle aperçut sa tante elle se jeta à son cou avec une effusion de tendresse dont la bonne femme fut toute surprise.

— Eh! mon Dieu, qu'as-tu donc, Simplette? lui demanda-t-elle.

— Rien, ma bonne tante; je suis heureuse de te voir.

— Où allez-vous? pêcher? vous n'avez pas d'engins. Veux-tu ceux de ton oncle?

— M. le marquis me conduit jusqu'au chemin du bois, là-bas, dans la réserve, pour faire chasser Aza. Il s'ennuie bien, la pauvre bête, depuis qu'il est devenu grand seigneur.

— Et toi, Simplette, tu ne t'ennuies pas encore là-haut? Tu es savante, il te faut de grandes gens pour t'admirer; le moulin est indigne de toi.

— Soyez tranquille, ma tante, j'y reviendrai au moulin, plus tôt que vous ne croyez, et pour toujours.

Elle étouffa un gros soupir.

— Bien vrai ? Que Dieu t'entende ! Le temps nous dure à Potelle et à moi ; le moulin nous semble muet et désert depuis que nous n'entendons plus tes chansons. Tu ne chantes guère à présent, du reste, et tu as perdu ta gaieté, m'est avis.

— Non, non, ma tante, répliqua vivement la jeune fille, au contraire, je chante plus que jamais ; tenez.

Elle commença l'air de la *Molinara,* que Tiburce lui avait appris.

— Oui, oui, répliqua la bonne femme en secouant la tête, oui ; tu chantes *en musique,* mais tu ne chantes plus avec ton cœur.

— Où est mon oncle ? interrompit Simplette, que je l'embrasse aussi.

— Il est en tournée et ne reviendra que ce soir.

— Alors, tante chérie, je te dis adieu, ou plutôt au revoir. La course est longue. A demain, et à bientôt pour toujours, répéta-t-elle.

— Que Dieu t'entende !

M. de Chateaumer était déjà retourné au bateau. Simplette l'y rejoignit en courant, elle reprit sa place, et le même silence régna lontemps entre le marquis et elle. S'ils eussent levé les yeux, ils eussent aperçu, à la fenêtre du cabinet des armes, à demi caché derrière les vitres, un visage pâle et morne dont le regard les suivit jusqu'à ce que l'embarcation eût disparu derrière les saulaies ; mais ils étaient

trop occupés d'eux-mêmes pour voir au-delà de leurs pensées.

En passant devant les Brugnières, Tiburce cessa un instant de ramer.

— Aimez-vous ce château, Simplette? dit-il.

— Oh! oui, monsieur, je l'aime; il est si beau!

— Y manque-t-il quelque chose, à votre gré?

— Rien, rien, monsieur, — qu'une belle châtelaine.

Le marquis se tut; Simplette était blanche comme un linceul; elle avait fait un suprême effort pour prononcer ces mots.

— Croyez-vous, Simplette, reprit le jeune homme longtemps après, qu'on puisse se marier sans amour?

— Oh! non, je ne le crois pas, monsieur le marquis.

— Croyez-vous qu'une jeune fille... serait heureuse de... tout devoir... à un homme qui lui donnerait son nom? En serait-elle assez reconnaissante... pour... pour l'aimer?

— Je crois que si elle l'aimait... elle n'aurait pas besoin de la reconnaissance pour le lui prouver.

Tiburce se remit à ramer; il s'était laissé aller au fil de l'eau. Il s'arrêta de nouveau un peu après.

— Simplette, reprit-il, voulez-vous que je vous raconte ma vie en quelques mots. Vous ne la connaissez pas?

— Si je le veux! oui, oui, je le veux.

— C'est bien simple et bien court; mais mon histoire explique mes idées et mon caractère. J'ai émigré enfant, avec mon pére; si j'avais été homme, je

serais sans doute mort près du roi, en le défendant. Nous allâmes à Dusseldorf. Mon père, jeune encore, était beau, spirituel et brave; il fut remarqué par une princesse de Lippenberg, sœur d'un des princes régnants d'Allemagne, veuve d'un des plus grands personnages de l'empire germanique, riche à millions, Elle l'épousa et me prit avec elle. N'ayant pas d'enfants, elle m'aima avec la tendresse de la meilleure des mères. Mon père fut tué à l'armée de Condé; elle reporta sur moi toutes ses affections et me proclama son héritier.

Tiburce s'interrompit de nouveau.

— Mais avec sa fortune elle m'a laissé ses principes et ses idées; elle m'a appris que les biens de ce monde doivent servir surtout à nous donner le bonheur; elle m'a répété cent fois qu'elle pouvait se choisir un époux parmi les plus grands seigneurs de l'Europe, et qu'elle avait pris mon père, tout pauvre et déshérité qu'il fût. Son premier mariage, conclu par sa famille, n'avait été qu'une affaire de convenance, un marché d'argent et de position; elle avait eu beaucoup à en souffrir. Devenue libre, elle se jura de réparer ce malheur : elle se tint parole; la fatalité avait détruit son rêve, elle voulut me le transmettre.

« Mon enfant, me répétait-elle sans cesse, fais ton bonheur toi-même; ne t'arrête à aucune considération de naissance ni de richesse. Choisis ta femme, choisis celle qui te paraîtra la plus digne, celle que tu aimeras, dont tu seras aimé. Tu pourras présenter au monde une marquise de Chateaumer, sans

qu'il ait le droit de te faire un reproche. Tu pourras lui imposer ta volonté; il subit les volontés dorées et fortement soutenues. N'oublie pas ma recommandation, garantis-toi de la soif de l'or, ce sera la maladie du siècle qui commence. Sois franc, sois noble, sois généreux, et que tes millions ne l'emportent jamais dans la balance sur ton cœur et sur tes affections. »

La princesse mourut, mais j'ai retenu ses paroles. Au milieu des plaisirs, de la gaieté de mon âge, j'en ai fait la loi de ma conduite. Voilà pourquoi M. de Saint-Marcel me répète si souvent que je ne ressemble pas aux jeunes gens d'aujourd'hui. Vous me comprenez maintenant, Simplette.

L'enfant fit un signe de tête et ne parla pas. Un frisson parcourait tout son être; elle respirait à peine, ses larmes montaient de son cœur à ses paupières. Elle ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait; c'était une souffrance et un bonheur si grands qu'ils l'étouffaient en se combattant. Elle tenait Aza sur ses genoux et l'embrassait pour cacher son trouble. Pourquoi le marquis lui avait-il raconté cette histoire? Était-ce une espérance inattendue qu'il lui donnait ainsi? Était-ce simplement la confidence d'un ami? Elle n'osait pas s'interroger, encore moins se répondre.

Tiburce la regardait et ramait en silence, comme Simplette embrassait Aza; ils ne dissimulaient ni l'un ni l'autre; Tiburce ne le voulait pas, et Simplette ne le pouvait point. Ils étaient alors très-près du sentier que la jeune fille devait prendre. La con-

versation ne recommença pas; le marquis poussa la barque vers le rivage.

— Allez, Simplette, je ne veux pas vous retenir. Pensez à la princesse, je vous en prie. Si elle vous avait connue, elle vous aurait aimée, j'en suis sûr; aimez-donc son souvenir.

— Oh! oui, je l'aime! murmura Simplette. Si c'est un songe, mon Dieu, faites que je ne me réveille pas!

Elle débarqua en bas d'une roche aiguë, sur laquelle quelque dévot avait posé une croix. L'enfant se retourna avant de monter la rampe; Tiburce s'était déjà un peu éloigné; cependant elle l'entendit lui dire, en lui faisant un signe d'adieu :

— Simplette, regardez bien cet endroit où nous nous séparons aujourd'hui. Si mes vœux s'accomplissent, il y aura là une belle chapelle.

Elle disparut derrière les arbres, mais elle s'arrêta bientôt, et, à travers les branches, son cœur et ses yeux suivirent la barque, tant qu'il lui fut possible de l'apercevoir.

XI

La promenade de Simplette dura longtemps. Il y avait dans son cœur un mélange d'enchantement et de trouble qui se peignait sur son visage en rentrant au château. Christophe la rencontra et lui dit en riant :

— Tu as l'air tout chose, Simplette, pourquoi cela ?

— Je ne sais pas, monsieur Christophe.

Et elle passa. Elle traversa le salon pour ramener Aza à sa maîtresse. Madame de Saint-Marcel et le comte y étaient en conférence avec un notaire de Poitiers et mademoiselle Brisson. La *Molinara* salua et ne s'arrêta point; la comtesse l'appela vivement.

— Où allez-vous? demanda-t-elle.

— Chez mademoiselle Diane, madame la comtesse.

— Elle est enfermée depuis plus de trois heures et n'ouvre à personne; vous ne serez pas plus heureuse. Nous avons besoin de vous, asseyez-vous un instant.

Simplette s'assit.

— Ma chère petite, il faut nous répondre franchement et sans détour : vous à qui ma cousine ne cache rien, vous devez savoir sa pensée et son intention. Songe-t-elle à se marier? a-t-elle fait un choix? L'entendez-vous parler de quelqu'un? Le marquis de Chateaumer lui plaît-il?

Simplette, à ce nom, retomba du ciel sur la terre. Elle se senti défaillir; si elle eût été debout, elle serait tombée. Madame de Saint-Marcel dut répéter ses questions.

— Mais, madame, répondit la jeune fille, si bas qu'on l'entendait à peine, il est donc question de la marier?

— Sans doute! Il est toujours question de marier une héritière.

— Ah! oui, une héritière! répéta-t-elle en écho. Chaque syllabe de ce mot lui entrait dans le cœur comme un poignard.

— Vous le voyez, monsieur Geoffroy, votre proposition ne peut être discutée entre nous sans avoir consulté mademoiselle de Boistracy. Mon frère est son tuteur, c'est vrai, mais elle est bien la maîtresse de ses actions, je vous l'atteste, et personne ne lui fera faire ce qu'elle ne veut pas. La famille de M. de Chateaumer est tout à fait d'accord avec nous. Notre vœu le plus cher est pour ce mariage. Seulement nous ne pouvons rien décider sans la partie intéressée. Diane finira par quitter sa solitude; vous la verrez alors, vous lui parlerez vous-même, et peut-être n'aurez-vous pas fait un voyage inutile.

— Si Simplette et moi nous essayions, encore,

madame, peut-être mademoiselle nous ouvrirait-elle à présent, dit mademoiselle Brisson.

— Allez donc. Dans tous les cas M. Geoffroy couchera au château, c'est le pis qui puisse arriver.

Pauline emmena la jeune fille, que le vieux notaire regardait beaucoup.

— C'est la nièce du meunier de la Roche, le père Potelle, dit le comte. Diane s'en est entichée depuis leur enfance. Le fait est qu'elle est accomplie cette petite.

— Ah! c'est là Simplette Montaubré, reprit le notaire. Elle est jolie.

— Vous la connaissez?

— J'ai connu son père alors qu'ils étaient à Tison, un peu avant sa mort. Il avait des affaires à mon étude et j'ai à lui certains papiers.

Pauline rentra en annonçant que mademoiselle de Boistracy la suivait. Elle parut, en effet, sa pâleur, le changement de son visage, frappèrent tout le monde. Simplette ne l'accompagnait pas.

— Mon Dieu! ma cousine, s'écria la comtesse en courant au-devant d'elle, vous ne direz pas que vous n'êtes point malade cette fois-ci. Depuis trois ou quatre mois vous dépérissez, mais je ne vous ai jamais vue si défaite.

— Je suis très-bien, madame, un peu fatiguée seulement. Vous m'avez fait demander, je me rends à vos ordres!

— Voici M. Geoffroy, notaire à Poitiers, Diane, il est porteur d'une demande en mariage pour vous.

Diane sourit tristement.

— Une demande en mariage, madame, c'est là une grande affaire.

— Les parents de M. de Chateaumer, le cousin à qui son père et sa belle-mère l'ont confié, désirent qu'il choisisse une femme, et c'est à vous qu'ils ont pensé tout d'abord.

La physionomie de Diane resta impassible.

— A moi, madame, il me semble...

— M. Geoffroy n'avait mission d'en parler qu'à nous, il est vrai; mais, en dépit de la décision qui vous a mise entre nos mains, lorsque la mort de votre infortuné père est à peu près certaine, à votre âge, avec votre caractère, nous n'avons pas voulu prendre sur nous la responsabilité d'une réponse quelconque; nous avons cru devoir vous instruire, poursuivit M. de Saint-Marcel.

— Je vous en remercie, mon cousin, permettez-moi d'ajouter que vous avez bien agi. M. de Châteaumer connaît cette démarche, sans doute?

— Assurément, mademoiselle. Je n'ai cependant pas eu l'honneur de le voir.

— Ceci change tout, monsieur. Le marquis est majeur, libre de ses actions, son parent, quelque autorisé qu'il ait été autrefois par feu son père, ne peut porter pour lui la parole en pareille circonstance. Peut-être M. de Châteaumer ignore-t-il ce projet. Avant d'être éclairée sur ce fait, je n'ai rien à vous répondre. Trouvez bon, monsieur, je vous prie, que nous en restions-là.

Diane se leva, salua sa cousine, le comte, le notaire et rentra chez elle.

Après son départ tous se regardèrent stupéfaits.

— C'est là cette sauvage sur laquelle on a répandu tant de légendes dans la province, madame? Il n'est pas de grande dame avec un plus grand air.

— Oui, monsieur, elle a été sauvage, elle a résisté plus d'un an à nos prières, à nos supplications; un jour enfin elle s'est décidée, on ne sait comment ni pourquoi. Depuis ce moment, les progrès ont été si rapides, le changement a été si complet, qu'elle est devenue ce que vous venez de la voir.

— Elle est très-belle, mais elle est aussi imposante et majestueuse. Après une pareille réception, permettez-moi de me retirer. Je transmettrai cet ultimatum à mon client, il agira suivant son bon plaisir.

— Il est impossible que M. de Chateaumer ne soit pas instruit.

— Qui sait, madame? En pareil cas les familles vont souvent plus vite que les intéressés. Je ne croyais avoir affaire qu'à vous; nous ignorions la position particulière où vous êtes, et je ne devais risquer la demande positive que devant une certitude.

— Nous attendrons votre retour, car vous reviendrez.

— J'en suis convaincu, maintenant que j'ai vu mademoiselle de Boistracy. Notre jeune marquis, la rencontrant chaque jour n'a pas pu rester insensible à ces perfections-là. Depuis plus de deux ans il n'a pas quitté les Bruguières, y resterait-il si longtemps,

lui, qui peut visiter toutes les capitales du monde, si un secret attrait ne l'y retenait pas ?

— C'est juste, c'est juste, et l'affaire est en bon chemin.

Après avoir accompagné le notaire jusqu'à sa voiture, mademoiselle Brisson rentra dans la bibliothèque qui suivait le salon et qui touchait de l'autre côté à l'appartement de Diane. Elle allait y chercher un livre ; le comte et la comtesse étaient chez eux ; la nuit venue, Pauline alluma une bougie, elle s'approcha des rayons vitrés, et recula de surprise et de terreur à l'aspect d'un corps étendu par terre et qui paraissait inanimé. Le premier moment passé, elle revint sur ses pas et reconnut Simplette évanouie, à demi-morte.

— Ah ! mon Dieu la pauvre enfant ! j'aurais dû le prévoir.

Mademoiselle Brisson ne perdait jamais la tête, elle se pendit à la sonnette, les domestiques parurent, on transporta la *Molinara* sur son lit, la comtesse et Diane furent prévenues, des soins éclairés entourèrent la malade, et comme l'institutrice lui trouva une grosse fièvre, un domestique fut dépêché à Maillé avec ordre de ramener un médecin. Madame de Saint-Marcel ne pouvant comprendre que Simplette, si bien portante, une heure auparavant, fut tombée dans un pareil état. Diane interrompit brusquement ses conjectures.

— La pauvre fille a voulu promener Aza dans les bois, elle s'est fatiguée et voilà tout.

Ceci pouvait être vrai Pauline ne réclama pas.

Lorsque Simplette ouvrit les yeux, elle chercha autour d'elle ses vêtements, les aperçut et sortit de son lit pour s'habiller.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce cela? dit la comtesse, où donc allez-vous, mon cœur?

— Au moulin, au moulin, répondit-elle; je vais au moulin; je suis la *Molinara*, je dois être au moulin et non ailleurs.

— Simplette interrompit Diane, d'une voix sévère, tu vas te recoucher et rester ici, je le veux, entends-tu? c'est moi qui le veux.

L'enfant la repoussa du geste.

— Simplette, je t'en prie.

La jeune fille la regarda, des larmes tombèrent sur son visage, elle lui tendit les bras en sanglotant et la serra sur son cœur de toutes ses forces.

Diane ne pleurait pas, elle embrassa tendrement sa compagne, et se retournant vers sa cousine :

— Vous le voyez, madame, c'était de la fatigue; le docteur va réparer cela et il n'y paraîtra plus.

Le docteur vint en effet, mais il jugea la chose plus grave; la fièvre prit une telle intensité qu'il dut passer la nuit au château.

Diane ne quitta pas son amie; Pauline et elle s'établirent à son chevet, pendant les neuf jours de danger imminent, elles restèrent à leur poste, et quand le médecin annonça que la malade était sauvée, il ajouta :

— Grâces à vous, mesdemoiselles.

Le soir même où mademoiselle de Boistracy, rassurée, allait pouvoir se reposer enfin, arriva un cour-

rier envoyé par l'agent chargé de chercher le comte. Il envoyait les preuves du malheur prévu : le comte avait succombé dans un voyage de Chine aux Indes; les autorités anglaises constataient sa mort; désormais sa fille était sans nul doute orpheline.

Diane reçut cette nouvelle sans une douleur bien vive; elle ne fit pas même la grimace de pleurer. Elle n'avait jamais connu son père et ne pouvait conserver pour sa mémoire que du respect. Elle prit aussitôt le deuil néanmoins et le fit prendre à sa maison. La maladie de Simplette avait exilé les plaisirs; par cette circonstance ils se trouvèrent plus éloignés encore. On ne reçut que des amis intimes. M. de Chateaumer ne s'était pas présenté; ses gens venaient trois fois par jour prendre des nouvelles, et quand le péril eut cessé les messages devinrent plus rares. Quant au maître, il ne parut pas, par un motif de discrétion probablement.

Christophe qui le rencontra souvent, dit aux dames qu'il était d'un changement inouï, qu'il ne tenait pas en place, que son humeur était encore plus altérée que son visage et qu'il avait hésité à le reconnaître.

Huit jours après la nouvelle qu'elle avait reçue, mademoiselle de Boistracy pria son tuteur de prévenir M. Geoffroy; elle voulait causer avec lui de sa position et se faire instruire d'une foule de détails qu'elle ignorait. Le notaire se hâta d'accourir, il regarda cette entrevue comme un avant coureur du mariage.

Diane le reçut dans son appartement seule à seul

et causa longuement avec lui; elle fit ensuite prier son tuteur de passer chez elle.

— Monsieur, lui dit-elle, avec le calme d'une ferme volonté, je viens d'obtenir de monsieur le notaire les renseignements que je désirais. Je suis dans ma vingtième année, orpheline, nous n'en avons que trop la certitude, je désire être émancipée, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Aucun, ma cousine, répondit le comte.

— Vous entendez, monsieur; veuillez faire faire immédiatement les démarches et les actes nécessaires. Lorsque ce sera un fait accompli, je serai plus libre, m'avez-vous dit. D'ici là je supplie qu'on ne me parle d'aucun mariage. Ensuite nous verrons.

Tout fut convenu et accepté de la sorte. M. Geoffroy hâta le plus possible les formalités, puis il revint triomphant à la Roche.

— Tout est prêt, mademoiselle! s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'héritière.

— Bien, monsieur, répondit-elle froidement, en prenant les papiers qu'on lui présentait.

Simplette renaissait à la vie : la tendresse de Diane ne s'était pas démentie un instant, elle avait été pour son amie d'une douceur et d'une mansuétude sans pareille.

Ni la comtesse ni Pauline ne comprenaient la conduite et la réserve des deux jeunes filles. Toutes les deux tristes, affligées même, elle n'éprouvaient pas le besoin de se confier leurs peines, et cependant elles semblaient se chérir plus que jamais. Chacune

d'elle avait certainement un projet secret que rien ne pouvait faire pressentir.

M. Geoffroy prenait un intérêt très-vif à la *Molinara*. Pour cacher sa déconvenue, il s'informa d'elle avec plus d'empressement encore qu'à l'ordinaire.

— Je l'aime beaucoup, cette petite, ajouta-t-il, beaucoup vraiment. J'ai fréquenté son père, un homme distingué, une mauvaise tête et un bon cœur. Quand on la mariera...

— Elle va mieux, monsieur, béaucoup mieux. Il me reste à vous demander une seule chose, maintenant. Veuillez faire prier M. de Chateaumer, de se rendre à la Roche le plus tôt possible, je désire causer avec lui.

— Par-devant notaire! reprit le bonhomme en se frottant les mains, voilà qui est d'un favorable augure pour ma négociation. Je n'y manquerai pas, mademoiselle, et vous le verrez accourir à vos pieds.

— Je vous remercie, monsieur, et maintenant madame la comtesse vous attend sans doute au salon; je ne vous retiens plus.

On ne congédie pas les gens avec plus de désinvolture et moins d'embarras. Quel abîme entre mademoiselle de Boistracy et la chasseresse!

L'allégresse fut grande au salon; on regarda le mariage comme conclu, sauf Pauline qui hochait la tête.

— Nous verrons! murmura-t-elle.

Le message fut transmis sur-le-champ aux Bru-

gnières. On engagea le notaire à rester jusqu'après l'entrevue.

— Qui sait? dit la comtesse, on aura peut-être besoin de vous.

Il était encore de fort bonne heure; le marquis pouvait venir, et tout le monde l'attendait avec anxiété.

Simplette, seule, n'était prévenue de rien, elle ne quittait pas encore sa chambre, où elle aimait à rester seule des heures infinies à rêver, à pleurer. Ses amies y veillaient, mais elles ne pouvaient lui ravir ses nuits qu'elle passait souvent tout entières sans dormir. Aussi elle se rétablissait lentement et son visage conservait une pâleur de cire.

La comtesse, en sentinelle, signala bientôt la barque et Tiburce, qui se hâtait lentement.

— Miséricorde! qu'il est changé! s'écria-t-elle; il n'a pas l'air empressé néanmoins.

— C'est qu'il a peur d'un refus, répliqua le comte; je connais cela.

Quelques instants après M. de Chateaumer se faisait annoncer. On le reçut avec une sorte de solennité qui n'était pas habituelle; en apercevant le notaire il tressaillit. Pauline alla prévenir son élève, et revint avertir le marquis qu'on était prêt à le recevoir.

Il trouva mademoiselle de Boistracy dans la bibliothèque, assise près de la fenêtre. Elle se leva en l'apercevant, et lui faisant un signe de bienvenue, elle lui montra de la main un siége placé auprès d'elle.

Tous les deux craignaient de rompre le silence : enfin Diane parla la première.

— J'ai voulu causer avec vous comme avec un ami, monsieur de Chateaumer; j'espère que vous êtes le mien.

— A la vie et à la mort, mademoiselle.

— J'y compte, je l'avoue; voilà pourquoi je n'ai pas craint de m'adresser à votre intérêt, dans la circonstance la plus grave de ma vie.

— Je vous appartiens, mademoiselle, et sans restriction.

— J'ai pris une résolution grave, monsieur; j'ai une confidence à vous faire, un service à vous demander.

— Je vous écoute, mademoiselle.

— J'ai bientôt vingt ans, monsieur Tiburce; j'ai beaucoup réfléchi, j'ai entrevu le monde, et j'éprouve pour lui une répulsion invincible. Je ne puis plus reprendre mon existence vagabonde d'autrefois; il est temps de décider mon avenir. Malheureusement je suis seule au monde, et cette tâche difficile ne regarde que moi.

— Vous avez des parents, de bons amis, mademoiselle, vous avez tout le pays qui vous adore, qui vous bénit pour le bien que vous lui faites. Avec votre beauté, votre esprit, vos qualités de tous genres, vous trouverez cent hommes trop heureux d'obtenir votre main, et qui vous donneront le bonheur en échange.

— Je ne serai jamais heureuse, monsieur, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit; c'est de vous d'abord.

Accepteriez-vous une femme qui vous aime, qui réunit toutes les qualités désirables, qui vous apporterait en dot huit ou neuf cents mille francs...

— Mademoiselle...

— Attendez avant de prononcer... mais dont la naissance ne répondrait pas à tant d'avantages?

Le marquis pâlit et hésita.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, confidence pour confidence : j'ai un amour au cœur. Celle que j'aime est une paysanne, mais elle n'a aucun bien, et je suis décidé à l'épouser.

Diane pâlit encore, si c'était possible. Elle fixa sur le jeune homme un regard assuré et lui tendit franchement la main.

— C'est bien, monsieur de Chateanmer, prenez que je n'ai rien dit; épousez celle que vous avez choisie. Je renonce à mon projet; seulement associez-moi au vôtre. Je vous dirai comme vous tout à l'heure : comptez sur moi. Quel est le nom de votre fiancée?

— Ne l'avez-vous pas deviné, mademoiselle, vous dont elle est l'amie; peut-il y en avoir deux?

— Ma chère Simplette? interrompit Diane d'un ton presque gai. Que Dieu vous bénisse tous les deux.

— Oh! merci, merci, mademoiselle.

Il lui baisa ardemment la main; s'il eût pu voir en même temps son visage, quelle résignation sublime, quelle douleur de martyre il exprimait, il eût compris peut-être qu'il n'avait pas deviné.

— Je suis bien jeune encore, cher Tiburce; mais

— Mon Dieu! s'écria Simplette. Sa joie était si grande qu'elle ne put la supporter : elle ferma les yeux.

— Simplette! murmura Tiburce en lui prenant les mains.

Toutes les félicités de l'avenir, tous les chagrins du passé se résumèrent en ce seul moment.

— Nous avons ici un notaire, on est réuni au salon, venez annoncer votre mariage; que tout soit conclu, arrangé; ne le voulez-vous pas?

— Si, je le veux! s'écria l'amoureux jeune homme.

— Prends mon bras, Simplette; donne la main à ton prétendu, et ne pleure plus, chérie, ton roman est fini.

La Molinara quitta son siége, légère et ravie, elle qui ne pouvait faire un mouvement. Diane la soutint pour la forme; son visage était comme illuminé par l'émotion et le dévouement. Quand ils entrèrent au salon tout le monde se leva.

— Madame la comtesse Amélie, monsieur le comte, monsieur le notaire, mademoiselle Brisson, je vous amène le marquis et la marquise de Chateaumer.

— Et qui cela, bon Dieu?

— Mademoiselle Simplice Montaubré, que voici. J'espère que vous en serez aussi heureux que moi.

— Simplette! murmurèrent M. et Mme de Saint-Marcel.

— Sublime enfant! pensa l'institutrice.

— Pauvre folle! se dit le notaire.

— Monsieur Geoffroy, vous voudrez bien dresser le contrat, n'est-ce pas? Nous allons avoir le consentement de l'oncle et de la tante; nous désirons que les choses se fassent le plus vite possible; ils ont assez souffert.

Le notaire s'inclina avec respect. Elle avait une façon de prier qui ressemblait tellement à des ordres qu'on n'y pouvait résister.

Que dirai je maintenant?

Les difficultés furent aplanies, toutes les portes s'ouvrirent, avec l'invincible clef : l'argent.

Diane eut de fréquents entretiens avec le notaire pour les arrangements du contrat.

Elle la dote. Que lui donne-t elle ? se demandait-on dans le pays, où l'on ne revenait pas d'un tel mariage, et où on le blâmait beaucoup — par envie.

— Et vous, mademoiselle, que vous réservez-vous donc, si vous donnez un tel mari à Simplette?

— J'en garde un bien meilleur pour moi, vous verrez, répliquait-elle en riant.

Diane fit elle-même, en son nom, les invitations pour le mariage; elle se posa tout à fait en mère. Personne, hors M. Geoffroy, qui se taisait, ne connaissait ses dispositions. Il annonçait une autre surprise : le père de Simplette, au moment de sa mort, lui avait remis une enveloppe, avec l'injonction de l'ouvrir seulement au moment de son mariage.

Le jour du contrat arriva. Dès le matin, mademoiselle de Boistracy s'était fait conduire à Maillé pour différents arrangements qu'elle ne précisa pas.

Avant de partir, elle embrassa Simplette plus tendrement encore qu'à l'ordinaire ; elle fut affectueuse avec tout le monde, particulièrement avec Pauline.

A l'heure désignée elle n'était pas revenue encore; on commençait à être inquiet, lorsque M. Geoffroy se présenta de l'air le plus solennel et annonça à la comtesse que sa cousine était partie pour Poitiers.

— On ne doit pas l'attendre, ajouta-t-il, vous ne la verrez plus. Nous allons procéder à la lecture du contrat, qu'elle a signé d'avance. Je suis porteur de ses pouvoirs.

— Mais c'est impossible ! Où est-elle?

— Voici une lettre qui vous instruira. Du reste, M. le comte, avec qui elle a eu cette nuit un long entretien, en sait aussi long que moi.

— Cela est vrai, mon frère ?

— Oui, ma sœur. Tout le monde est au salon, nous n'avons plus qu'à nous y rendre.

Les amis et connaissances avaient été invités au contrat et n'avaient eu garde d'y manquer. Ils se promettaient un plaisir infini, et n'eurent pas à se plaindre de leur matinée.

Lorsqu'on eut pris place, M. Geoffroy, devenu le principal personnage du roman, prit la parole. Il ouvrit d'abord une lettre de mademoiselle de Boistracy, ainsi conçue :

« Avec la permission de mon tuteur, après de « mûres réflexions et dans l'exercice plein et entier

« de ma volonté, j'entre aujourd'hui au couvent des « Carmélites. »

Un sanglot de Simplette interrompit la lecture, son fiancé s'efforça de la calmer par de douces paroles. M. Geoffroy continua :

« — Je dis adieu à mes cousins, M. le comte de « Saint-Marcel et la comtesse Amélie, sa sœur; je « les prie de ne pas m'oublier et d'habiter le château « de la Roche-Brûlée tant qu'il leur sera agréable « d'y rester. Je dis adieu à toutes les personnes qui « assisteront au contrat de mon amie Simplette. Le « reste de ma vie se passera à prier Dieu pour ceux « que j'ai connus et aimés. Qu'on ne me plaigne « pas, il n'est pas une destinée plus enviable que la « mienne. — Adieu, soyez heureux, c'est mon vœu « le plus cher.

« Diane de Boistracy. »

Les exclamations, les hélas! les étonnements ne manquèrent point. Le notaire réclama de nouvaau le silence et commença la lecture d'un acte par lequel mademoiselle de Boistracy donnait à mademoiselle Simplice Montaubré toute sa fortune.

Sauf cent mille francs qu'elle apportait en dot aux Carmélites;

Cent autres mille francs qu'elle offrait à madame la comtesse Amélie de Saint-Marcel;

Puis cinquante mille francs à mademoiselle Pau line Brisson;

Cinquante mille francs à Christophe.

Cet acte était accompagné de lettres adressées à chacun des légataires et qui ne furent ouvertes que par eux.

Simplette sanglotait ; elle repoussait ces dons, elle voulait même renoncer à son mariage et s'enfermer aux Carmélites avec Diane. Il fallut l'amour, les supplications de Tiburce pour la ramener à son bonheur et pour la décider à l'accepter.

Avant de signer le contrat, qui contenait la donation de mademoiselle de Boistracy, M. Geoffroy remit à Simplette le dépôt laissé entre ses mains par son père.

L'enveloppe contenait son extrait de naissance, où le poète prenait la particule nobiliaire et la transmettait à sa fille; une note très-courte y était jointe. Il expliquait que pour avoir composé une satire contre M. de Maurepas, on l'avait poursuivi à outrance. Il était venu se cacher en Poitou et, jusqu'à la révolution il avait dissimulé sa qualité, par crainte de la Bastille ; après ce fut par crainte de l'échafaud ; mais il n'avait pas voulu en priver son enfant, il l'avait déclarée au curé lors de son baptême et les témoins illettrés, ne s'en étaient pas aperçus.

La famille de Montaubré était une des plus anciennes de la province, M. de Chateaumer pouvait sans déroger lui donner son nom.

Le père et la mère Potelle, qui tenaient les premières places à cette séance du contrat, n'en revenaient pas d'aise. Ils avaient leur fierté à eux. Leur nièce était noble et riche, elle ne devrait à son mari que de l'affection et non de la reconnaissance. Le ma-

riage se fit en grande pompe; Simplette resta comme son nom, malgré ses grandeurs.

Six mois après elle assistait avec tout le pays, à la prise d'habit de Diane aux Carmélites. Elle, son mari et Christophe fendaient le cœur. La novice était rayonnante : nul ne sut jamais, excepté son confesseur, quel sacrifice elle avait accompli et quelle douleur était la sienne. Pauline seule la devina, et son admiration pour elle était sans bornes. Lorsque ses amis vinrent l'embrasser pour la dernière fois, avant la cérémonie, — car après avoir franchi la grille, personne, excepté ses sœurs en religion, ne devait plus voir son visage, — elle leur dit :

— Ne me pleurez pas, et quand vous serez tentés de me regretter, consolez-vous avec ces paroles du Christ :

« Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

FIN DE LA MOLINARA

MARCELINE

I

Il faisait nuit déjà depuis une heure, mais une de ces belles nuits étoilées qui font du ciel méridional un véritable écrin. Les feux que jetaient les planètes suffisaient à se conduire dans un chemin couvert, et permettaient de distinguer assez bien les objets que l'ombre des arbres ne couvrait pas.

Deux personnes marchaient de front sur les espèces de falaises qui bordent la Gironde après le bec d'Ambès, aux environs de Blaye. C'est un beau fleuve que la Gironde, le confluent des deux rivières la Dordogne et la Garonne, qui se réunissent, forme une des plus belles choses que puisse offrir

au voyageur notre pays de France, si riche en points de vue.

Ces deux personnes étaient un homme et une femme.

Ils semblaient avoir passé l'été de la vie. Bien que parfaitement propre, leur costume annonçait sinon la pauvreté absolue, du moins une grande gêne. Le mari portait sur son dos l'attirail nécessaire à un vitrier de campagne, la femme avait au bras un lourd panier rempli de légumes et de provisions; les pattes et le cou d'une volaille passaient par le couvercle entrebâillé : c'était, pour ces pauvres gens, l'espérance d'un festin de Lucullus.

— Vrai, mon ami, dit la femme, les Mathurin sont de bonnes gens, ils nous ont donné là de quoi vivre pendant trois jours. Cette vieille poule, mise au pot, avec un peu de viande, te fera un excellent bouillon, et ces haricots avec les choux et un peu de lard, feront un plat dont on se lèchera les doigts.

— C'est vrai, femme, il faut en louer Dieu, il bénit nos travaux et nos efforts. Nous ne sommes pas riches, mais nous vivons et nous avons même quelques jaunets pour l'avenir, en cas de maladie. Ton intelligence et ton économie nous créent des trésors, dont riraient bien les gros bonnets de la ville, pourtant ils nous suffisent.

— Et si le Seigneur nous prête vie, André, nous ferons nos petites affaires plus tard, nous aurons une belle boutique, nous aurons... Jésus Dieu! qu'est-ce que j'entends? On dirait des cris d'enfant, si un en-

fant pouvait se trouver à cette heure sur ce chemin désert.

— Ce sera quelque chouette cachée dans cette maison en ruines là-bas; tu sais combien il est facile de s'y tromper... Mais non, ce n'est pas un oiseau de nuit, c'est bien un enfant, il s'avance vers nous..., cela n'est pas possible, il y a quelque sortilége là-dessous.

On prétend dans le pays que ces plaines sont hantées, mais que pouvons-nous craindre? nous sommes des gens honnêtes et craignant Dieu. Il ne nous arrivera pas de mal.

— Il me semble voir remuer quelque chose là-bas, auprès de ce buisson; allons y voir, ma femme, recommandons-nous à la bonne Vierge, et faisons le signe de la croix, nous serons forts ensuite.

Le brave couple se rassura par une prière ; André passa d'abord et s'arrêta à quelques pas du buisson; une petite fille était là qui poussait des cris de détresse, en appelant sa mère et en tendant les bras vers une image qu'elle croyait voir sans doute et qui la fuyait.

Elle pouvait avoir deux ou trois ans; autant qu'il était possible de la distinguer à cette clarté indécise, elle semblait jolie et ses vêtements révélaient une condition élevée, riche du moins. Il ne se mêlait aucune colère à son effroi, elle tremblait de crainte, elle n'osait faire un pas dans l'obscurité et son isolement lui arrachait des sanglots déchirants.

— Mama! mama! répétait-elle.

A l'aspect du vitrier arrêté devant elle, sa peur

changea de nature, elle glaça ses cris dans sa gorge; la pauvre petite resta stupéfaite, elle n'osa pas se faire entendre ni bouger.

— Viens, femme, dit André, c'est un enfant si beau et si bien mis qu'il ressemble à un ange; il se laissera toucher par toi, j'en suis sûr. Que peut-il bien faire tout seul sur cette route?

— C'est un ange, peut-être, en effet, que Dieu nous envoie. Je vais bien voir.

Josette, la femme du vitrier, s'approcha doucement.

— Mon beau petit chérubin, dit-elle, laissez-moi vous toucher, ne vous sauvez pas.

— Ah! bobonne! s'écria la petite fille.

Et d'un mouvement plein de grâce elle se jeta dans ses bras. L'excellente créature l'embrassa vivement.

— Oui, bobonne! de tout mon cœur, mon bel amour; mais il ne se peut pas qu'il n'y ait personne auprès d'elle, à pareille heure! Un enfant de cet âge, avec des dentelles, des rubans, un beau collier, ne peut pas être abandonné ainsi. Asseyons-nous là, on viendra tout à l'heure la chercher.

L'enfant, soudain calmée, se jouait déjà avec les cheveux de Josette, elle cherchait aussi ses poches, qu'elle ne trouvait pas; ce devait être une habitude prise avec la personne qu'elle appelait Bobonne, qui probablement lui apportait des friandises et lui laissait une grande liberté.

— Si j'allais voir aux environs, reprit André, il y a des maisons là-bas, on saura peut-être...

— Ces maisons sont trop misérables pour être habitées par les parents de cette chère petite; n'importe, vas-y, il y a sans doute quelque château parlà. Elle se sera échappée et on la cherche, les paysans nous indiqueront. Je te suis avec la petite, c'est plus prudent.

L'enfant se laissa emporter, elle paraissait d'une grande douceur. Elle fit bientôt comprendre dans son petit langage qu'elle avait faim. Josette tira de son panier une poignée de cerises et la lui donna, ce qui fut pour elle une vive joie.

Ils arrivèrent promptement aux cinq ou six chaumières qui formaient un hameau. Tout était éteint, sauf une petite lumière, à peine visible à travers un carreau défectueux, qui rappelait un fond de bouteille manquée.

Ils frappèrent à la porte de cette cahutte, une vieille femme vint ouvrir.

Josette mit son éloquence dans des excuses, puis elle montra la petite fille et demanda si on la connaissait.

— Nous l'avons trouvée, ajouta-t-elle, toute lasse, là-bas, sur la falaise, près d'un buisson.

L'enfant vit à la lumière, si douteuse qu'elle fut, le visage de celle qu'elle prenait pour sa bonne et se mit à pousser des cris affreux et à se débattre pour s'arracher de ses bras.

— Ce beau petit brin de fille-là ! dit la vieille, nous ne la connaissons point. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Comme elle pleure, la mignonne!

— Ce n'est donc pas l'enfant de quelque richard,

il doit y en avoir dans le canton; c'est peuplé de châteaux.

— Je connais de vue les familles des grandes gens qui sont auprès et au loin dans ce pays. Il n'y a pas de petite fille si jeune. Elle ne parle donc pas?

Josette essayait par tous les moyens d'apaiser le chagrin de la pauvre petite, elle y parvint à grande peine et finit par l'endormir.

— Que faire, André? dit-elle, quand le calme fut revenu.

— Conduire cette enfant avec nous à Blaye, la coucher, et demain matin prévenir le commissaire de police, il avisera.

— Oh! je ne la rends qu'à sa mère! s'écria Josette, et encore faudra-t-il être bien sûre de mon fait.

— Nous verrons, partons toujours.

Lorsque le vitrier et sa femme arrivèrent à Blaye, l'enfant s'était endormie. Fatiguée de pleurer, de demander sa mère, ses yeux s'étaient fermés, et elle reposait tranquillement dans les bras de Josette.

Celle-ci la posa bien doucement sur le lit et essaya de la déshabiller, pour la mettre plus à son aise.

— Le beau linge, André, dit-elle; regarde ces chemises et ces bas; c'est du fil le plus fin. Cette petite appartient à des princes, j'en suis sûre. Où les trouver, seulement.

— Dès qu'il fera jour, j'irai chez le commissaire lui déclarer notre trouvaille. D'ici là, tâche de dor-

mir à côté de ce petit ange, et prends garde de l'étouffer. Moi, je ne me coucherai pas, il est trop tard. Si tu m'en crois, ne bavardes pas avec les voisines, ne laisse entrer personne ici jusqu'à ce qu'on ait éclairci l'affaire de cet enfant, on ferait des histoires et nous n'en verrions pas la fin.

Le brave homme s'en alla chez le commissaire aussitôt que le bureau fut ouvert. Il raconta simplement sa trouvaille, avec les détails les plus précis, au grand ébahissement du magistrat, qui demanda aussitôt à voir la petite fille.

— Elle dort près de ma femme, monsieur le commissaire.

— Dès qu'elle s'éveillera, amenez-la, je vais me consulter avec les autorités de la ville pour savoir quel parti prendre. Il faut absolument découvrir la famille, nous allons tout mettre en œuvre pour cela.

J'en demande pardon aux habitants de Blaye, mais il est difficile, je crois, de trouver en France une petite ville plus laide et plus dénuée de ressources que celle-là. Le pays, aux environs, est superbe; la Gironde est magnifique, la forteresse ne manque pas de caractère; mais la ville elle-même a dû servir de modèle à Picard lorsqu'il fit cette comédie toujours vraie, la *Petite Ville*. Sa *Flore Guibert* et *Nina Vernon*, jouent au naturel les rôles de filles à marier et de mères empressées.

Ce n'est pas que j'en veuille à Blaye, n'allez pas le croire, au contraire. J'ai passé deux mois aux environs, l'année dernière, et je n'ai eu qu'à me louer

de ceux de ses habitants avec qui je me suis trouvé en rapport.

J'y ai connu des gens fort aimables et très-bien élevés, mais je voudrais leur petite cité mieux bâtie, plus animée, plus gaie, je voudrais voir la société se réunir davantage, je voudrais enfin donner le feu sacré à ces intelligences, à ces âmes qui vivent dans l'isolement et la retraite, sans but, sans plaisirs.

Sa citadelle a servi de prison, en 1832, à madame la duchesse de Berry, après la tentative de la Vendée. Pauvre captive! combien de fois ses regards mouillés de larmes ont dû suivre les eaux du fleuve qui coulent vers la mer. Qui pourrait dire ce qu'elle a souffert dans ces murs, cette mère, cette princesse, qui venait d'assister à la chute d'un trône où son fils devait monter et qui perdait sa dernière espérance!

Une autre illustration de Blaye c'est le duc de Saint-Simon, l'auteur des mémoires. Il en fut gouverneur après son père, favori de Louis XIII, et vint fréquemment dans ce vieux château. Il en parle souvent et tient beaucoup à la conservation de cette bague au doigt, le revenu était bon.

En face du port est une île où se trouve un autre fort qu'on appelle le Pâté, le fait est qu'il ressemble beaucoup par sa forme à la croûte d'un pâté de Strasbourg ou de Pithiviers, seulement cette croûte est dûre et les dents ennemies ne la croqueraient pas facilement.

André et Josette Fromenteau habitaient une petite maison au bord du fleuve, leur demeure était

aussi modeste que leur fortune et quand la petite fille ouvrit les yeux en s'éveillant, lorsqu'elle se vit dans ce lieu si simple, ayant à ses côtés une femme inconnue, devant elle des murailles sans tentures, elle se leva sur son séant et se mit à pousser des cris perçants qu'on eut entendu de l'autre côté de l'eau. C'était là une bonne façon de garder le silence recommandé par André.

Josette ne savait comment apaiser cette donleur, heureusement le vitrier rentra promptement ses poches pleines de fruits, il apportait aussi des jouets, que l'enfant accueillit avec dédain et sur lesquels se passa sa colère. Elle repoussa également les fruits, appelant sa mère et sa bonne, d'un accent désolé. Les pauvres époux commençaient à perdre courage. Il fallait habiller la petite rebelle absolument et la conduire au commissaire. Après plus d'une heure de patience elle se calma et l'on en vint à bout.

La vue de cette abandonnée si jolie, si bien mise, frappa les magistrats d'étonnement et leur inspira une vive sympathie. On essaya de recueillir quelques mots de sa conversation enfantine et d'en tirer des inductions, il fut impossible d'y rien comprendre. On la conduisit chez le commandant de place, chez le sous-préfet. En se retrouvant dans des appartements bien meublés, elle parut plus satisfaite et se mit à chercher partout, sa mère, très-probablement.

Il fut décidé qu'on mettrait la police de Bordeaux en mouvement, qu'on ferait des annonces et des insertions partout, afin de prévenir les intéressés que

l'enfant avait été trouvée, et qu'on la tenait à leur disposition.

— J'ai peu d'espoir, disait le commissaire, ceux qui ont égaré une charmante créature telle que celle-ci, l'auraient réclamée s'ils ne l'avaient perdue exprès. On n'oublie pas sa fille sur la route, dans un endroit désert, la nuit; peut-être espéraient-ils qu'il lui arriverait malheur, qui sait?

— Ou peut-être a-t-elle été ravie par quelque jaloux, par quelque méchant, à la pauvre mère, qui la pleure et qui ne saura jamais ce qu'elle est devenue.

Quoi qu'il en fût, on laissa provisoirement le petit ange à ceux qui l'avaient amené. Leur moralité et leurs excellents principes étaient aussi connus que leur bonté. Une quête faite chez les principaux habitants au profit de l'orpheline, leur permit de lui donner tous les soins et toutes les aisances que comportait leur position.

Ni les recherches, ni les avertissements ne produisirent aucun résultat; après quelques mois écoulés, il fallut renoncer à l'espérance de voir jamais réclamer la pauvre fille. Son sort n'était que trop certain, on avait voulu se défaire d'elle à tout prix.

Josette et André s'étaient attachés passionnément à elle, et avaient bien de la peine à faire des vœux pour qu'elle retrouvât ses parents. De son côté leur pensionnaire avait fini par prendre son parti de ses grandeurs enfuies, elle s'était accoutumée à son nouveau séjour, si bien qu'elle ne voulait plus quitter

ses amis, et que tous ses sourires, toutes ses grâces étaient pour eux.

Après les délais écoulés, il fut nécessaire de prendre un parti définitif. Sur la demande des époux Fromenteau, il leur fut permis de garder chez eux l'orpheline, sous la condition expresse de la remettre à ses parents, s'ils se présentaient et qu'ils pussent fournir la preuve positive de leur identité.

II

Plusieurs années se passèrent, rien ne changea dans la maison hospitalière où l'enfant avait trouvé une protection si douce. Elle fut appelée Raymonde, et on lui imposa pour nom de famille celui de l'endroit où on l'avait trouvée; elle devint donc Raymonde Boutin : c'était au pré Boutin qu'elle avait rencontré l'excellent vitrier et sa femme.

Elle les traitait de père et de mère : ils en avaient les sentiments. Rien ne peut rendre l'idée de leur sollicitude et de leur tendresse. Ils employaient jusqu'à leur nécessaire à son bien-être. Raymonde avait

un trousseau digne de la fille d'un *bourgeois*, et leur préoccupation unique était de lui donner une éducation distinguée.

— Raymonde est assurément la fille de quelque prince; une raison que j'ignore l'empêche de la réclamer, mais plus tard il reviendra : il faut qu'elle soit digne de lui, et elle le sera, disait Josette.

— Hélas! ma femme, comment y parviendrons-nous? Nous sommes si pauvres!

— Mon ami, nous nous priverons, nous mangerons du pain sec, mais Raymonde entrera en pension. J'ai parlé à madame Louise, elle la prendra à moitié prix. L'enfant est très-*espritée;* elle a beaucoup de bonne volonté, elle apprendra, tu verras.

— Je ne demande pas mieux, mais j'ai peur. J'ai à remettre bien des vitres dans les campagnes pour gagner une grosse somme; je cours du matin au soir, et cela ne rapporte guère.

— Dieu y pourvoira, mon bon André; il voit nos cœurs et il sait quelles sont nos intentions; espérons en lui.

Raymonde était la plus charmante petite fille qu'il fût possible de voir. Jolie comme un chérubin, faite au tour, elle avait une marche de sylphide; son esprit vif et prompt était plein de saillies et de gaieté. Jamais elle n'avait un moment d'humeur ou d'impatience. Active, travailleuse, elle aidait de tout son pouvoir sa mère adoptive; son cœur, aussi noble que généreux, se faisait un bonheur de la reconnaissance. Elle eut donné sa vie pour Josette et pour André, et son unique étude était de rendre la

leur aussi douce, aussi calme qu'elle était laborieuse.

C'était plaisir de la voir le dimanche à l'église entre son père et sa mère. Propre et soigneuse, elle conservait ses habits en leur donnant facilement un air de fête. Elle priait Dieu avec une ferveur telle qu'on l'aurait prise pour un ange, dont elle avait la beauté. Toutes les dames de la ville l'aimaient, elles la comblaient de petits présents, on la faisait venir pour jouer avec les enfants des premières familles, son élégance native l'eût fait distinguer partout, elle avait l'air de la reine.

Le jour de son entrée en pension fut décidé; lorsqu'il fallut lui annoncer qu'elle quittait ce petit logis, elle se désola et fondit en larmes.

— Non, mère, non, je t'en prie, ne me renvoie pas, répétait-elle.

— Te renvoyer! mon enfant chérie, j'aimerais mieux me jeter la tête en bas dans la Gironde. Il faut que tu apprennes ce que nous ne pouvons pas te montrer, il faut que tu sois digne de la destinée que Dieu te réserve sans doute, que tes parents...

— Mes parents! je n'en ai pas d'autres que vous, je n'en veux pas d'autres. Ils ne m'aimaient pas ceux que j'avais avant, puisqu'ils m'ont laissée à ce pré Boutin, où sans vous je serais morte.

— Ils y ont peut-être été forcés. Une mère ne peut pas volontairement abandonner sa fille, je ne le croirai jamais. Tu n'es pas ma fille et je ne t'abandonnerais pas.

— Oh! si, je suis ta fille, j'en suis sûre, et d'ail-

leurs je veux l'être. Ne me sépare pas de toi, ne me condamne pas à apprendre tant de choses. Pourvu que j'en sache autant que toi, cela suffira.

— Non pas, Raymonde, je veux que tu sois une belle demoiselle, et plus tard tu gagneras de l'argent pour nous, ce sera ton tour.

— Ah! comment cela, mère? demanda l'enfant en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Les personnes qui savent tout ce qu'elles veulent, petite, se font payer leur science.

— Bien cher?

— Dam oui! je le crois, du moins.

— Et combien faudrait-il avoir par an, pour nous trois?

— Une grosse somme, va! pour que tu achètes des robes et des rubans, pour que tu sois le dimanche aussi bien mise que les jeunes demoiselles d'à côté.

— Pour que papa ait chaque jour son tabac, son café et son petit verre, pour que tu puisses prendre le matin ton café à la crême, pour que vous ayez chacun un bon fauteuil au coin du feu en hiver, qu'il y ait beaucoup de bois dans la cave, que vous puissiez boire du vin à tous vos repas, enfin, que vous soyez très-heureux, très-contents, que vous mangiez de bonne soupe et de la volaille, combien cela vaut-il?

— Beaucoup d'argent, bien sûr. Tu en demandes trop aussi.

— Je veux tout, je ne serai pas contente à moins. Dis combien faut-il?

— Et pour toi aussi, et pour ta dot, pour que tu te maries un jour, les maris sont chers.

— Je ne me marierai pas, mère, c'est inutile d'y penser.

— Nous verrons cela quand tu auras dix-huit ans.

— Eh bien, mère, vite, vite, dis donc ce qu'il faut.

— Au moins... deux mille francs pour tout.

— C'est gros, mais on les aura.

— Comment, ma pauvre fille?

— Puisque tu dis qu'en apprenant je gagnerai.

— Oui, mais pas tant.

— Tu verras. J'en apprendrai bien plus que les autres et j'en gagnerai plus que les autres aussi. Je travaillerai tant!

— Alors tu veux bien aller en pension?

— Oui, puisque je pourrai comme çà empêcher que vous travailliez, cela me donne du courage. J'y mets pourtant mes conditions.

— Lesquelles?

— D'abord, je vous verrai tous les jours.

— Si on le permet, oui.

— Il faudra qu'on le permette. Ensuite, vous ne vous donnerez plus tant de peine, puisque je n'y serai plus.

— Sans doute.

— Et puis, vous ne me direz pas que j'ai d'autres parents que vous.

— Oh! jamais, jamais, chère fille, ils ne sauraient

t'aimer comme nous t'aimons, et si nous sommes pauvres, nous te ferons heureuse au moins.

III

Raymonde fut donc conduite à la première pension de la ville; sa jolie figure, la douceur de son caractère, la gentillesse de ses manières, prévinrent tout de suite les maîtresses et ses compagnes en sa faveur. Deux ou trois arogantes prirent des airs de dédain, lorsqu'elles apprirent que la jolie petite fille n'avait point de parents et que des vitriers l'élevaient par charité. Elles la firent pleurer beaucoup, elle, accoutumée à la bienveillance de tous; mais elle eut bientôt tout le monde de son côté, quand elle leur eut répondu :

— Si je suis malheureuse, mesdemoiselles, il est mal à vous de me le reprocher, car ce n'est pas par ma faute. Attendez d'ailleurs, ce que l'on fait pour moi, je saurai bien le rendre. Mon père et ma mère adoptifs soignent mon enfance, je le leur revaudrai

plus tard, je me charge de leur vieillesse. Je travaillerai et je gagnerai pour eux et pour moi.

Elle tint parole, et quoique externe, ce qui est ordinairement un désavantage, elle obtint les premiers prix de ses classes. Les dames étaient enchantées de cette chère petite, de son progrès, de sa bonté, de son excellent cœur, des exemples qu'elle donnait, il n'y avait jamais un mot à lui dire. On juge si les bons Fromenteau étaient fiers de leur enfant, s'ils la prônaient, s'ils l'adoraient.

Elle était devenue la première élève de la maison; on la montrait aux étrangers avec orgueil, c'était comme un *spécimen* glorieux pour les études. Après trois ans, ses progrès étaient si sensibles qu'il ne lui restait presque plus rien à apprendre; on la donna pour moniteur aux petites filles, elle commença à enseigner.

Un jour, Raymonde fit demander à la première maîtresse si elle pouvait la recevoir quelques instants.

Cette entrevue solennelle étonna madame Louise, elle s'empressa de l'accorder et se montra ravie d'être utile ou agréable à sa favorite.

— Que voulez-vous, chère Raymonde? lui dit-elle. Pourquoi n'êtes-vous pas venue toute de suite et directement chez moi?

— C'est que je désirais vous parler seule et causer sérieusement avec vous.

— Vraiment, ma petite? Et qu'y a-t-il?

— Vous m'avez dit l'autre jour une parole que je n'ai point oubliée, madame.

— Je ne vous ai rien dit que ce que je pensais, mon enfant, si je vous ai exprimé ma satisfaction pour votre conduite.

— Vous avez eu en effet la bonté de m'assurer que vous étiez contente de moi, et vous avez ajouté, en me confiant la petite classe, que ce serait un apprentissage, et que, malgré ma jeunesse, d'ici à très-peu d'années je pourrais passer sous-maîtresse chez vous.

— C'est vrai, mon enfant, et je serais heureuse de vous faire un avenir.

— Combien pourrais-je gagner ici, madame?

La maîtresse fut étonnée de la question, elle ne s'y attendait guère, de la part d'une personne comme Raymonde et à l'âge qu'elle avait.

— Mais, pour commencer, vous auriez cinq ou six cents francs, puis on augmenterait à mesure.

— Jusqu'à quelle somme?

— Le maximum est de mille francs, et c'est beaucoup pour une femme, lorsqu'elle n'a à songer qu'à la toilette et à ses fantaisies dans une ville comme Blaye surtout.

— Ce n'est pas assez, répliqua simplement Raymonde.

— Comment ce n'est pas assez? Vous êtes donc bien intéressée ou bien ambitieuse?

— Oui, madame.

Elle fit une petite révérence et la conversation en resta là.

Raymonde avait pour amie la fille de la première couturière de Bordeaux, que des raisons de famille

et de convenance avaient amenée dans cette pension de second ordre. La jeune fille resta préoccupée pendant plusieurs jours, après cette conversation. En se promenant avec sa compagne elles vinrent à parler de la situation de sa mère.

— C'est un bon état que celui-là, je t'assure, quand on a un peu d'argent pour commencer.

— Véritablement?

— Je n'en prendrai pas d'autre et la maison de ma mère me reviendra, c'est convenu.

— A Blaye, y a-t-il une couturière?

— Il y en a une fort bonne et qui gagne beaucoup, elle habille les dames de la ville et celles des châteaux environnants, elle travaille bien, et, comme elle est meilleur marché que maman et les autres de Bordeaux, elle s'est formé une clientèle.

Raymonde ne répondit rien, mais la première fois qu'elle sortit, elle dit à Josette :

— Je voudrais aller chez la couturière.

— Pourquoi? Tu fais toi-même tes robes à merveille.

— C'est justement cela. Laisse-moi risquerc ett evisite toute seule, j'ai à lui parler.

L'enfant était un oracle, on ne se fut pas permis de discuter un de ses désirs. On la laissa agir à sa fantaisie. Elle trouva la *tailleuse* en train de créer une robe de bal.

— Madame, lui demanda-t-elle, avez-vous besoin d'une ouvrière?

— Si elle est habile, oui, mon enfant.

— C'est elle qui m'habille, madame, voyez.

— Il n'y a rien à reprendre, c'est admirablement coupé et cousu.

— Et bien, madame, c'est moi, et si je vous conviens combien me donnez-vous? Je saurais chiffonner une garniture comme celle-ci?

— Vous seriez première alors, vous n'auriez d'abord que quarante sous par jour.

— Et après?

— Le double, en vous gardant ici.

— Ah! mon Dieu, ce n'est pas assez. Comment donc faire?

Raymonde devint triste, à dater de ce moment. Elle passait sa vie à rêver, à réfléchir. Ses parents adoptifs s'en inquiétaient.

— Qu'as-tu? lui disait Josette.

— Maman, je ne veux être ni sous-maîtresse, ni couturière; cela me tourmente, parce que je ne vois guère ce que je pourrais faire de mieux.

— Tu resteras avec nous, ton papa gagne assez pour que nous puissions vivre tous les trois. Il y a bien songé, va! il a une foule de petites industries qui lui rapportent à présent. Nous serons très-heureux.

— Ce n'était pas la peine de tant dépenser pour mon éducation, si je ne dois rien faire. Je ne veux pas de cela.

La nature avait doué Raymonde d'une de ces voix exceptionnelles qui rapportent des millions quand on les exploite avec adresse. La pauvre petite chantait d'instinct, il n'y avait pas à Blaye un professeur ca-

pable de la guider. Elle avait appris de la musique et du piano tout ce que ses maîtres savaient eux-mêmes, elle étudiait seule, elle restait des heures entières à son instrument, cherchant, sentant ses imperfections et se disant qu'elle pourrait mieux faire.

Sa voix avait un charme de mélodie d'une suavité rare, elle y joignait une grande souplesse et une expression touchante, qualités qui se rencontrent si rarement ensemble. Les élèves se réunissaient souvent pour l'écouter, sans qu'elle s'en doutât, elle ne s'en fut pas effarouchée; elle, si timide en toute autre occasion, ne l'était nullement pour se faire entendre. Mme Louise disait souvent, en parlant d'elle :

— Quel dommage! si cette jeune fille était à Paris, et qu'elle eût de bons maîtres, elle deviendrait une artiste de premier ordre. C'est un diamant enfoui sous le boisseau.

Il se trouve aux environs de Blaye un délicieux château dans une ravissante position. Il domine la Gironde; entouré d'un charmant parc, il a été construit d'après les dessins de ses propriétaires, dans le style de la Renaissance. Un vieux manoir, plus ancien encore y est annexé. Ce château est l'hôtel de Rambouillet de la province. Le maître et la maîtresse de la maison tiendraient l'un et l'autre une place distinguée dans la littérature, s'ils pouvaient s'en occuper sérieusement. Ils ont fait leurs preuve en ce genre. Leur haute position et leur grande fortune leur créent des obligations incompa-

tibles avec le travail assidu qu'exigent les lettres. Ils font dans le pays un bien immense, leur porte est toujours ouverte aux malheureux pour les secourir, aux gens intelligents pour les accueillir et les faire valoir.

Le marquis et la marquise de X... avaient en ce temps là et ont encore un salon où, tout ce qui tient aux arts, se réunit avec bonheur. A Paris, dans leur hôtel, ils font un appel aux beaux esprits, qui ne manquent pas de s'y rendre; à la campagne, leur beau castel est le centre de la société des environs, ils ont maison ouverte. Cet intérieur est adorable. Le mari et la femme ont passé l'été de la vie, ils s'aiment comme aux premiers jours de leur union. Jamais un nuage ne s'élève entre eux; ce que l'un veut, l'autre le souhaite. Ils ont les mêmes goûts, les mêmes facultés, les mêmes aptitudes. C'est une chose touchante que de voir jusque dans les raffinements de leur habitation, cette pensée constante de ne jamais se séparer, d'être ensemble toujours.

Auprès d'eux, une jeune femme, belle, bonne, intelligente, un jeune mari, placé de manière à mettre en relief ses qualités brillantes et arriver à tout; un bonheur nouveau à côté de celui consacré par les années; tout ce que l'imagination peut rêver se trouve réuni sous ce toit béni du ciel; un enfant venait de naître, il y avait donc les souvenirs du passé, les joies présentes, les espérances de l'avenir.

Raymonde avait souvent rencontré la voiture de ces dames dans leurs promenades, mais elles ne leur avait jamais été présentée, lorsque, pour une fête, on

désira organiser un concert. Une artiste connue passait à Bordeaux, on s'arrangea pour la recevoir, mais elle ne pouvait donner que deux jours, à cause de ses engagements avec son impresario, on tâcha de répéter sans elle.

Elle désigna les morceaux qu'elle choisissait, deux étaient avec accompagnement de chant, deux autres étaient des airs d'opéras à la mode.

On recruta les cœurs partout; la pension de madame Louise ne fut pas épargnée, Raymonde fut choisie pour les diriger. Elle les conduisit avec une habileté et une sûreté remarquables. Sa belle voix les dominait malgré elle. La première fois que la marquise l'entendit, elle en fut frappée.

— Ah! dit-elle, qui est-ce qui chante ainsi?

On lui raconta l'histoire de Raymonde, elle en fut attendrie et promit de s'en occuper.

La cantatrice attendue avait accepté plus qu'elle ne pouvait tenir. Son directeur s'opposa à ce qu'elle prît la moindre vacance, elle prévint, avec mille regrets, qu'on ne comptât pas sur elle. Comment faire? les invitations étaient lancées, tout le pays s'attendait à cette fête, qui devait être superbe, son principal attrait allait lui manquer. Il ne restait plus assez de temps pour demander une autre personne à Paris, la marquise était désolée.

Tout à coup une idée lui arriva.

— Cette petite fille, si charmante, qui a une si belle voix nous tirera de là, se dit-elle.

La marquise se fit conduire à la pension et raconta sa déconvenue.

— Mais, ajouta-t-elle, nous pouvons encore parer à ce malheur, si mademoiselle Raymonde le veut.

— Moi, madame!

— Vous-même, mon enfant. Vous avez un de ces instruments rares qui valent mieux que la science; si vous vous en donnez la peine, vous apprendrez facilement ce que mademoiselle X... devait chanter.

— Mais, madame, je suis une ignorante, une écolière.

— Je vous ai entendue, je sais ce que vous pouvez faire, et je me charge de vous guider. Venez au château, nous répondons de tout.

Au château! à ce beau château où n'allaient que les grandes dames; chez les seigneurs du pays. Raymonde devint rouge et dit avec embarras :

— Mais, madame... je n'oserai jamais.

— Osez; je vous emmènerai avec moi tout à l'heure; nous ferons une répétition tout de suite. Vous dînerez avec nous, vous resterez même, si cela vous convient; autrement, on vous reconduira ce soir et vous reviendrez demain.

— Madame la marquise... c'est que...

Elle jeta un regard désolé sur sa robe bien propre, mais bien simple, son petit chapeau de paille avec un ruban sans nœuds; enfin ce que sa position si humble permettait de lui donner.

Rien de gracieux, d'aimable et de sincèrement humain comme une véritable grande dame, quand elle a du cœur et de l'esprit. La marquise comprit cette détresse et se mit à rire.

— Votre toilette vous inquiète, dit-elle; ne vous en

tourmentez pas. Quand vous aurez vu comment nous sommes, vous vous mettrez à votre aise. La robe que j'ai là me coûte douze francs, n'est-ce pas assez bon pour la campagne? Venez et soyez sans crainte.

— Voudrez-vous bien alors me renvoyer ce soir, madame? Je ne saurais me coucher sans voir mes parents, et eux-mêmes seraient bien malheureux si je ne leur donnais pas mon baiser du soir.

Madame Louise, heureuse et fière d'un tel honneur pour sa pension, fit à Raymonde des recommandations pressantes. Elle ne connaissait pas elle-même la valeur de cette douce enfant; elle n'était pas capable d'apprécier sa distinction innée et exquise. Elle la suivit des yeux, bien envieuse de la place qu'elle occupait dans cette voiture, aussi inaccessible à ses désirs que les carrosses du roi pour les parvenus avant la révolution.

Raymonde ouvrit de grands yeux; elle en ouvrit de plus grands encore en pénétrant dans le manoir. Le vestibule, l'escalier, le vestibule du premier étage, les salons, la salle à manger, la bibliothèque, tout est d'un goût pur, d'un choix éclairé comme style et comme harmonie. De curieux et intéressants portraits de famille, des portraits historiques même, donnent un vif intérêt à la galerie. Des tapisseries de haute lisse, des armures, des curiosités de toutes sortes achèvent cet ensemble, un des plus curieux qu'il y ait en France, dans les châteaux modelés sur ceux d'une époque reculée. Et quelle vue! quelle verdure! quel ciel!

Le bas est consacré à la famille; un porche d'un

charmant modèle conduit au degré du jardin. On peut rester de longues heures sous ces voûtes de pierre, en face de la vieille tour couverte de lierre, qui depuis saint Louis a vu passer tant de générations! Le calme, le repos, l'harmonie, le bien-être moral et physique sont là dans leur empire; on y doit être heureux, parce qu'on y voit des heureux et que ces heureux-là ne sont occupés qu'à en faire d'autres par leurs bienfaits.

Raymonde était ravie; il semblait que ce monde-là fût le sien et qu'elle y fût née. Elle s'y trouva tout de suite à son aise, et comme elle regardait attentivement les portraits, madame de X... lui en demanda la raison.

— Mon Dieu, madame, je ne saurais bien positivement vous le dire. Il me semble que j'ai vu déjà quelque part des tableaux semblables à ceux-ci.

— C'est possible. Voici un portrait original de la reine Anne d'Autriche, et un autre du cardinal de Richelieu. Vous avez pu en trouver ailleurs; mais où cela?

— Voilà, madame, ce que je ne saurais vous dire. J'étais si jeune! Tout est confus dans ma mémoire; il me semble pourtant que c'était loin, très-loin d'ici, et que la voiture roulait depuis bien des jours, lorsqu'on m'a laissée dans ce champ là-haut.

— Savez-vous que c'est infâme, d'abandonner ainsi un enfant? Sans ce bon Fromenteau et sa femme, vous seriez morte là de faim et de peur.

— Et vous n'avez aucune idée de ce que peuvent être vos parents? demanda la jeune comtesse.

— Je n'ai d'autres parents qu'André et Josette, madame.

Elle prononça ces mots du ton d'une personne qui ne voulait pas s'étendre davantage sur un chapitre désagréable, et toute sa physionomie exprima une tristesse douloureuse. La marquise essaya de la faire mettre au piano pour dissiper ces diables noirs.

Aussitôt qu'elle chantait, Raymonde oubliait l'univers; elle se transfigurait. Ce n'était plus la même jeune fille. Son âme passait dans sa voix et dans son regard. Les sons qui sortaient de ses lèvres étaient célestes; ils prenaient le cœur et les nerfs comme ceux d'un harmonica. Elle essaya les airs choisis par la cantatrice, et, après les avoir répétés deux fois, elle les chanta d'une façon remarquable.

— C'est merveilleux, disaient les auditeurs; la célébrité que nous regrettions a plus d'acquit que mademoiselle; elle file mieux un son; mais, avec une semblable expression et une pareille voix, il n'y a qu'à se faire entendre, on n'a pas besoin de savoir. Vous avez, ma chère enfant, une fortune dans votre gosier.

— Une fortune! madame.

— Et une grande fortune, encore.

— Comment! avec ma voix? cela se paye cher!

— Cela se paye plus de cent mille francs par an. On peut gagner des millions.

— Cent mille francs! des millions pour chanter! Madame que faut-il faire?

— Il faut aller à Paris, au Conservatoire; travailler

et débuter à l'Opéra quand on est sûr de soi, ce n'est pas plus difficile que cela.

— Mais cela coûte beaucop d'argent, n'est-ce pas?

— Cela peut en coûter fort peu, lorsqu'on sait borner ses désirs et ne s'occuper que de son art; cela est dangereux aussi pour les femmes sans religion, sans principes sûrs. Il est cependant possible de se conserver honnête et honorable, il y en a maintenant beaucoup d'exemples; vous êtes, je crois, d'une nature exceptionnelle, et, j'en suis sûre, vous sauriez allier les deux plus grandes choses de ce monde : Dieu et l'art.

— Je l'espère, madame, j'en ai la confiance et la volonté. Oh! si je pouvais aller à Paris!

— Il est possible de vous en faciliter le chemin; ce serait d'ailleurs un grand service à rendre à la société parisienne : une créature douée comme vous l'êtes, doit être mise en lumière, elle ne peut rester inconnue. Nous en recauserons.

En rentrant le soir, Raymonde raconta sa journée à ses parents adoptifs, elle était pleine d'enthousiasme, son succès l'électrisait.

— Nous irons à Paris, papa, maman, s'écriait-elle; je gagnerai des millions, pour vous que j'aime tant, pour vous à qui je dois tant. Vous ne travaillerez plus et vous serez servis. Vous aurez toutes les belles et *bonnes affaires* que vous désirerez. J'ai voulu me faire sous-maîtresse, puis couturière, pour que vous soyez riche; on ne gagne pas assez, c'est cantatrice que je veux être, et je le serai, je vous en réponds.

Le marquis et la marquise, en connaissant davan-

tage Raymonde, furent de plus en plus frappés de la valeur réelle d'une pareille enfant. Elle parvint à rendre merveilleusement les airs et les chants désignés. Le jour de la fête elle excita un véritable enthousiasme et son triomphe fut complet. Les connaisseurs, et il y en avait, tombèrent d'accord sur la nécessité de cultiver un pareil talent, appelé aux plus hautes destinées.

Elle obtint non-seulement un succès de musicienne, mais encore un succès de femme; elle fut charmante. Madame de X... craignait pour sa toilette, elle tenta de lui en offrir une; mais avec une fierté pleine de politesse, l'enfant fit entendre qu'elle ne manquait de rien.

Elle s'arrangea une robe de tarlatane blanche, sans aucun ornement qu'une ceinture de ruban blanc; sa jolie taille et son délicieux visage la paraient assez; elle découvrit des gants blancs du premier choix; elle avait l'instinct de toutes les élégances. Elle cueillit sur la fenêtre de Josette trois ravissants boutons de rose de nuances variées, elle les arrangea avec des feuilles de géranium veloutées et posa ce bouquet dans ses cheveux, un autre pareil à son corsage; ce fut tout; avec cela elle était plus belle que les plus parées.

Madame de X..., en allant la féliciter le lendemain chez Mme Louise, lui offrit, avec une délicatesse pleine de tact, son assistance et celle du marquis pour l'aider dans ses projets d'avenir.

— Nous vous adresserons à l'homme le plus influent dans les théâtres; il sera enchanté de vous et

vous bien contente de lui, je n'en doute pas. Quand il vous aura entendue il emploiera son crédit, et il est grand, à vous pousser fortement. Dans deux ou trois ans d'ici vous tiendrez la première place à l'Opéra.

— Que Dieu vous entende, madame, c'est à vous que je le devrai; vous aurez après lui ma plus vive reconnaissance.

Le soir il y eut conseil dans la petite maison. Raymonde développa ses projets, ses espérances. Seulement la difficulté était grande : comment vivre à Paris jusqu'au moment où elle parviendrait à gagner suffisamment pour leurs besoins? Comment y aller d'abord? Ensuite, avec quoi payer les leçons? Il faut tant d'argent dans ce pays-là!

André sourit en regardant sa femme et sa fille.

— Le pauvre vieux n'est pas pris au dépourvu, mes enfants, il a son petit secret, le jour est venu de vous le faire connaître. Je le réservais pour une occasion majeure, et celle-ci ne saurait l'être davantage, puisqu'il s'agit de l'avenir de Raymonde, de sa fortune. J'ai vendu jadis une petite vigne, ma femme le sait; elle a cru que nous en avions dépensé le prix, je l'ai placé, au contraire, et très-bien. Je n'ai jamais touché aux intérêts, qui étaient gros, de sorte que la somme est plus que doublée. Nous avons là quatre mille francs que je peux réclamer avant un mois.

— Ah! mon homme, quel cachotterie!

— Quatre mille francs!

— Tout autant, et ce n'est pas tout.

— Oh! pour cela, c'est trop fort! Je ne suis donc rien dans la maison, que j'ignore cela?

— Tu es l'excellente Josette, au cœur trop vif, qui donne tout, qui se sacrifierait pour les autres et ne garderait rien. Je pense à la vieillesse, ma femme, elle n'est pas loin de nous.

— Eh bien! qu'as-tu donc encore?

— J'ai deux piles de six cents francs chacune, au fond de mon armoire, dans un vieux bas.

— Voilà pourquoi tu n'en donnes jamais la clef et tu ne souffres pas qu'on y touche, avare!

— Nous sommes millionnaires alors, reprit Raymonde, nous aurons ce qu'il nous faut. Je travaillerai tant que le terme sera avancé.

— On a encore cinq cents francs à peu près à me payer sur le pavé de Blaye, et à Paris je ne passerai pas mon temps à ne rien faire. Pendant que vous chanterez, j'irai dans un atelier. Je suis apte, tu le sais, Josette, à une foule de jolis ouvrages, j'en apprendrai d'autres, et avec ce que nous avons, nous serons à notre aise. Quand partons-nous?

— Il faut être à Paris le 15 septembre, au plus tard, dit madame la marquise, afin d'avoir le temps de faire les visites, de s'établir avant le commencement des cours.

— Nous nous en irons donc dans un mois, je serai prêt.

— C'est une chose convenue.

— D'ici là, mon enfant, on voudra t'avoir au château.

— J'irai si j'y suis utile, pas autrement.

— Pourquoi cela, mignonne ! Ils sont si bons pour toi.

— J'ai mes raisons.

— Nous les feras-tu connaître ?

— Je ne le devrais pas, vous êtes capables de me gronder.

— Enfin, dis toujours.

— Il y en a plusieurs.

— La première est...

— La première est que je ne suis ni de condition ni de fortune à être reçue comme amie, et que je ne veux pas y aller à un autre titre. Comme artiste et comme obligée, plus tard.

— Et puis il y a ta toilette, il faudrait changer de robe au moins quelquefois.

— Madame la marquise me reçoit comme je suis et n'en est pas moins aimable pour mon éternelle jupe de laine et mon chapeau fané.

— Alors... je ne vois pas...

— C'est, fit-elle en les embrassant, que vous n'y allez pas, mes biens-aimés, et qu'où vous n'êtes pas, je ne dois pas être.

Ces excellentes gens pleurèrent de joie en pensant que Raymonde avait un si bon petit cœur.

— Pourtant, dit Josette, quand tu seras riche, les grandes gens voudront t'avoir, comment feras-tu ?

— Je t'achèterai des belles robes, des diamants, et tu viendras avec moi.

— L'habit ne fait pas le moine, fillette. J'aurai beau avoir des belles robes, je ne saurai ni les porter, ni marcher, ni parler à ce monde; on se moquerait de moi, je te ferais honte.

— Honte ! maman, je serais une grande misérable, si c'était ainsi. Tu seras la première partout où je serai, ou bien l'on ne m'aura pas.

— Bien, bien Raymonde. Quand je pense que tu es peut-être la fille d'une princesse !

— Papa !... c'est interdit ces histoires-là. Occupe-toi du départ, de ce que nous devons faire d'ici-là, et laisse-moi tranquille pour le reste.

— Cette enfant-là est un ange, dit André à sa femme, en se mettant au lit, le bon Dieu doit la bénir.

IV

Raymonde n'en dormit pas de joie : elle voyait jour à se faire un avenir, à devenir riche, elle donnerait à ses parents adoptifs l'aisance qu'elle avait rêvée, et s'acquitterait ainsi de la dette de son cœur.

A son réveil elle eut une douce surprise : un monsieur de Paris, un homme puissant, amateur des arts et ami du marquis, s'était trouvé parmi ses au-

diteurs. Il allait partir le jour même, et il se faisait fort d'obtenir pour la jeune fille une audition et une entrée au Conservatoire. Sa protection et celle des maîtres du château lui étaient assurées. Elle n'avait donc qu'à se préparer et à faire ses malles. Pour la rentrée, elle serait admise et rangée parmi les élèves favorites d'un grand maestro. Elle pourrait ensuite, à son choix, débuter sur un grand théâtre ou suivre la carrière des cafés-concerts et de l'enseignement.

— Où gagnerais-je le plus? demanda-t-elle avec empressement.

— Au théâtre, je suppose. Je ne puis vous le dire précisément.

— On verra cela plus tard, l'essentiel pour le moment est de commencer.

— C'est étrange, dit le puissant Mécène en racontant sa visite, comment une fille si jeune est-elle si intéressée? Elle ne pense nullement au succès, à la gloire, mais à l'argent.

— Cette remarque a déjà été faite, répliqua la marquise; on me l'a communiquée plusieurs fois. Il est rare et pénible de voir cette âpreté de gain chez une artiste et à cet âge.

Malgré sa résolution, Raymonde fut obligée de se faire entendre encore au château, sous peine d'indisposer ceux de qui son sort dépendait. Quand elle retrouvait ses parents adoptifs, elle les mangeait de caresses, pour les dédommager de son absence, et leur répétait :

— Bientôt, bientôt, nous ne nous quitterons plus!

— Hélas ! reprenait André, bientôt je serai seul.

— Pas pour longtemps, bon père, va; ensuite tu verras, nous serons riches, je t'en réponds.

André secouait la tête; parmi les artisans de province, on ne croit pas à l'argent gagué par des roulades, ou des vers alexandrins.

— Dieu veuille, pour toi, mon enfant, que tout cela se réalise, mais nous n'en serons pas plus avancés, nous.

— Père ! s'écria Raymonde, avec un regard de reproche et de douleur que Rachel lui eût envié.

Ce seul mot et ce regard en disaient plus que de longues phrases. André et Josette comprirent qu'il ne leur était pas permis de douter d'un tel cœur.

— Ecoutez, leur dit-elle, bien des fois déjà je vous ai priés de ne pas me parler ainsi; vous me l'aviez promis et vous recommencez toujours. Que ce soit la dernière, je vous le demande à genoux. Que serais-je sans vos boutés? Mon père et ma mère m'ont abandonnée, je vous dois tout et jamais je ne l'oublierai. Je ne veux aimer que vous; vous êtes ma famille, mes amis, vous êtes mon affection unique; n'importe ce que je devienne plus tard, c'est à vous que j'en aurai l'obligation. C'est donc bien convenu, il n'en sera plus question, je l'exige.

Les pauvres Fromenteau ne pouvaient suffire à tant d'émotions, ils pleuraient d'attendrissement.

— Je ne sais ce qu'elle a, cette petite, mais quand elle nous parle comme ça elle nous met sans dessus dessous.

Ce qu'elle avait, cette petite? Elle avait ce que

Dieu donne et qui ne s'apprend pas, elle avait le génie de l'âme, le feu sacré qu'avaient avant elle la Pasta, la Malibran, la Grisi, la Falcon; c'était une grande artiste qui s'ignorait encore et qui devait se révéler au monde surpris et charmé.

Quelques semaines se passèrent dans l'attente, et puis un beau jour — ce fut un beau jour en effet — l'ordre du départ arriva. Raymonde fit un saut de joie. Elle hâta les préparatifs, fit promptement ses adieux, et s'embarqua avec Josette en répétant à André qu'il ne tarderait pas à les rejoindre.

— Ne pleure pas, père, je ne pleure pas, moi, je sais où je vais, et bientôt tu nous suivras. J'ai tant prié la sainte Vierge, qu'elle m'a envoyé la confiance, le courage et l'espoir.

Josette ne se lassait pas d'admirer sa fille; elle la croyait et l'écoutait comme un oracle. Jusqu'à Bordeaux, sur le bateau à vapeur, elle écouta le babillage de la fauvette qui cherchait à lui faire oublier son chagrin et à lui persuader qu'elles seraient promptement heureuses.

Raymonde voulut aller au théâtre, elle en mourait d'envie, car elle ne s'en faisait aucune idée. En y entrant, son cœur battait si vite qu'elle croyait étouffer. Cette charmante salle lui parut une féerie, elle ne se lassait pas de regarder, d'admirer, de s'étonner. Lorsque l'opéra commença, lorsque la toile se leva sur une belle décoration, elle ne put retenir un cri et devint tout yeux et tout oreilles. La première chanteuse parut, ce fut bien autre chose; elle s'identifia avec elle, s'incarna dans son rôle et se sentit

comme transportée. Elle avait l'instinct de la passion, de l'enthousiasme; sa physionomie exprimait tout ce qu'elle sentait, ce qu'elle eût tant désiré exprimer comme cette femme, qui lui semblait froide et guindée.

— Je dirais cela autrement, pensait-elle.

Elle sortit du théâtre enivrée, ravie, mais silencieuse. Elle n'avait pas prononcé dix mots pendant la représentation. En se déshabillant, Josette, étonnée de cette réserve, lui demanda à quoi elle songeait.

— Je serai cantatrice, bonne mère, c'est décidé, j'irai sur la scène, mais pas comme cette dame de ce soir. On assure qu'elle a beaucoup de talent ; je ne m'y connais pas encore, pourtant ce n'est pas ainsi que je le conçois. Elle chantait froidement une musique qui ressusciterait les morts; c'était parfait sans doute, et cela ne touchait pas. J'aurais voulu avoir envie de pleurer et je ne pouvais. Ce n'est pas cela.

Josette n'en savait pas si long et elle trouvait sa fille bien difficile à contenter. Le voyage se passa sans incident. Raymonde demeurait rêveuse, elle se rappelait ce qu'elle avait entendu et se faisait déjà un thème pour ses compositions futures. Tout travaillait en elle : son cœur et son cerveau, elle trouvait en son âme une puissance qu'elle ne soupçonnait pas et qui la dominait déjà néanmoins.

Le lendemain elle courut chez le comte de X... qui la reçut à merveille et lui donna rendez-vous dans la matinée suivante, pour la conduire chez le grand maître de qui dépendait son sort.

Elle y arriva pleine de confiancc et sans conserver le moindre doute sur la réussite; une étoile marchait devant elle, qui devait la guider au port; elle n'en doutait pas.

Son charmant visage, l'expression ardcnte et naïve de sa physionomie, la grâce et la distinction de sa taille prévinrent favorablement son juge.

— Il y a quelque chose dans cet enfant, murmura-t-il.

Quand il l'eut entendue, ce fut un autre enthousiasme; sa voix pure, pénétrante, d'un timbre admirable et d'une vibration qui pénétrait jusqu'à la dernière fibre, fut pour le musicien toute une révélation.

— Ma fille, lui dit-il, ne vous fatiguez pas, vous êtes trop jeune; travaillez deux ans encore, sobrement mais avec zèle et conscicnce. Je vous ferai un rôle, et dans deux ans vous débuterez à l'Opéra, et vous serez la prima dona la plus fêtée de l'univers.

Raymonde se sentit tellemcnt émue, qu'elle fut au moment de perdre connaissance. Le compositeur la rassura, lui donna les meilleurs conseils, qu'elle s'engagea à suivre.

— Ne vous prodiguez pas surtout : qu'on ne vous entende ni ne vous connaisse, la rumeur se fera bien autour de vous sans que vous vous en mêliez; vos professeurs et vos camarades d'études parleront. Et puis pas de distractions, pas de folies, n'écoutez pas les fleurettes; vous êtes belle, on vous en contera beaucoup : que l'art soit votre seul amour, ou vous êtes perdue. Ce serait bien dommage, mon Dieu ! je ne m'en consolerais pas.

L'enfant leva ses beaux yeux sur le maestro d'un air étonné :

— Ah! monsieur, soyez tranquille, je ne songe point à me marier. Je ne m'occuperai que de mon chant, et vous serez content de moi.

Les braves Fromenteau n'hésitèrent pas à risquer leurs économies pour fonder l'avenir de leur enfant adoptif. Un petit appartement bien propre, mais très-modeste, fut loué en haut du faubourg Poissonnière. La vue était splendide et l'air excellent; on planait sur Paris, on découvrait la campagne. En dix minutes on arrivait au Conservatoire, et le répétiteur donné par le grand maître ne demeurait pas loin de là.

La vie des deux femmes fut bien vite réglée invariablement, et le moraliste le plus sévère n'aurait rien trouvé à y reprendre. Raymonde ne s'occupait que de son travail; Josette faisait le ménage. Elles ne sortaient que pour les leçons ou un peu de promenade, essentielle à la santé. Leur mise très-propre, mais plus que simple, empêchait qu'on ne les remarquât dans ce quartier, peu élégant alors.

Une fois par semaine à peu près, bien obscurément cachées aux dernières places, elles allaient entendre de grands chanteurs à un théâtre lyrique. C'était encore une étude pour l'écolière; elle profitait de tout.

Un jour elle était à l'Opéra, à une grande représentation de gala, où devaient paraître les premiers artistes. Tout yeux, tout oreilles pendant le spectacle; lorsque la toile était baissée, elle laissait errer

son regard dans la salle et contemplait avec curiosité, mais sans envie, ces magnifiques toilettes, ces femmes resplendissantes de beauté et de pierreries. Parmi elles se trouvaient plusieurs artistes qu'elles avaient vues sur la scène.

— Quand tu auras réussi, tu seras comme cela, dit Josette.

— Non, maman, non, ce n'est pas mon désir. Si je parviens au premier rang, je ne veux être remarquée que par mon talent, par ma voix; je ne rêve pas d'autres succès que ceux-là.

— Toi! tu seras remarquée partout; pourquoi donc ne le serais-tu pas? N'as-tu pas les mêmes droits que ces belles dames? plus encore, qui sait! Tu es peut-être la fille d'une princesse.

— Maman!

— Et sans doute! moi je le crois.

— Nous avions promis de n'en plus parler, maman. Tiens, vois là-bas cette personne qui entre dans sa loge; on se retourne, c'est comme une rumeur. Dieu! qu'elle est belle!

— Pas plus belle que toi, ma chérie, et bien plus vieille; elle a au moins trente ans.

— Ce doit être une grande dame; ceux qui rencontrent ses yeux lui font des saluts profonds. On ne peut pas bien distinguer ses traits d'ici, c'est dommage. A-t-elle des diamants! Il me semble pourtant que son air est triste. Le monsieur qui l'accompagne est couvert de décorations. C'est sans doute son père. Oh! ce sont des personnages considérables, on leur sourit de la loge de la cour.

— Je ne sais pourquoi elle m'intéresse, cette femme, je parie qu'elle ne doit pas être heureuse.

— Si riche et si belle !

— Ce n'est pas une raison, maman, sois-en sûre. J'ai lu dans les livres une foule d'histoires où cela était bien clairement prouvé. Quand je serai prima dona, j'aurai peut-être beaucoup de chagrins aussi.

La toile se leva pour un acte d'un haut intérêt, Raymonde oublia la dame qui l'avait préoccupée, et quand elle se souvint d'elle, la loge était vide.

— Je n'aime plus cette étrangère, dit-elle; comment peut-on s'en aller lorsqu'on est si bien placé pour entendre une pareille musique?

Pour Raymonde, le souverain bonheur était là.

Cependant le temps pressait, l'enfant travaillait avec plus d'ardeur que jamais, et ses progrès étaient merveilleux. Au bout de dix-huit mois d'études, elle avait acquis une telle puissance de voix, une telle suavité, une telle expression, qu'elle semblait n'avoir plus rien à apprendre. Le maestro disait à ses intimes :

— C'est une merveille, son début sera un événement.

Un matin qu'il l'avait fait chanter chez lui, il en fut si enthousiasmé qu'il s'écria :

— Je me mets dès demain à l'ouvrage, et vous débuterez l'hiver prochain, mademoiselle Fromenteau.

— Ce n'est pas mademoiselle Fromenteau, monsieur dit Josette.

— Ce n'est pas mademoiselle Fromenteau? Elle n'est donc pas votre fille?

— Oh! non, monsieur!

Et tout de suite la bonne femme se mit à raconter l'histoire de son enfant chéri, et cela avec un tel renfort d'éloges, de tendresse, d'actions de grâces, que la pauvre petite fondit en larmes en s'écriant :

— Maman, maman, je n'ai pas d'autre famille que toi et papa!

— Tout ceci est très-touchant, dit le maître, c'est une bonne fortune qu'un pareil roman dans la vie d'un artiste. Nous vous proclamons fille d'un monarque et d'une déesse. Mais ne pleurez pas surtout et ne rougissez pas vos yeux.

— Monsieur, je veux être fille de Josette et d'André Fromenteau, voilà tout.

— Sous quel nom débuterez-vous alors?

— Sous celui de Raymonde, cela ne suffit-il pas?

— Cela suffira, on n'en demande pas davantage, d'autant plus que vous n'avez rien de plus à offrir.

Cette confidence germa dans le cerveau du grand homme. Il raconta le fait à un poète, son collaborateur.

— Eh bien, répliqua celui-ci, il faut lui faire jouer son histoire, en y ajoutant un dénoûment. Nous trouverons dans l'histoire quelque fait, quelque personnage à qui donner la maternité d'une charmante jeune fille.

Le scenario fut bientôt adopté, et le compositeur, enchanté de son sujet, enchanté surtout de l'interprète, trouva des inspirations admirables. Il disposa

le rôle de la jeune fille de manière à faire valoir ses magnifiques qualités, à leur donner tout leur développement. Raymonde attendait avec une fièvre ardente, elle se préparait par des études incessantes. Josette craignit qu'elle ne tombât malade, et supplia les professeurs d'arrêter le zèle de leur élève, sans pouvoir y réussir.

Lorsque l'opéra fut terminé, l'auteur voulut entendre au piano différentes parties du rôle; il en fut transporté, jamais il n'avait été mieux compris. Il embrassa la jeune cantatrice sur les deux joues en s'écriant :

— Merci ! merci ! vous êtes sublime, admirable ! Nous irons aux nues tous les deux.

Raymonde, heureuse et naïve comme un enfant, ne cacha pas sa joie; la bonne Fromenteau pleurait d'attendrissement; c'était un tableau à peindre et qu'on eût pu intituler : *les Prémices d'un début*.

L'avenir devait réaliser tous ces présages.

V

Raymonde était certainement dans la phase la plus importante de sa vie. Elle en sentait toute la gravité :

de ce début dépendait son avenir. Son excellent esprit ne se laissa pas exalter par les éloges et par l'enthousiasme de ceux qui l'entouraient; elle se montra plus difficile pour elle-même que son maître, en travaillant avec un zèle et une conscience bien rares en pareil cas. Jamais satisfaite, elle visait à la perfection, et elle en approcha bientôt aussi près que les premiers virtuoses.

On commençait à parler d'elle : la curiosité s'éveillait, on cherchait à la voir, on se la montrait, et l'on intriguait pour entrer aux répétitions. La beauté, la grâce, la modestie de la débutante ne faisaient pas moins de bruit que sa voix. Elle restait, au milieu de tout cela, d'une simplicité exquise et ne semblait pas se douter qu'on s'occupât d'elle.

Les bureaux de location étaient assiégés : une œuvre nouvelle du divin maestro et une cantatrice sans rivale dans le passé, assurait-on, il y avait de quoi faire courir tout Paris. L'enfant prenait des leçons des premiers professeurs pour son jeu; elle les étonnait comme elle avait étonné ses maîtres de chant. La nature avait tout fait pour elle. Son rôle, très-dramatique et très-naïf en même temps, offrait beaucoup d'occasions diverses à un talent aussi multiple que le sien. Elle en rendait les nuances avec une finesse et une expression dont les auteurs étaient transportés. Les journaux retentirent de leurs éloges; ce qui fut une défaveur pour la débutante en lui rendant la tâche plus difficile que jamais.

Elle le comprenait parfaitement, et ne cessait de répéter à ceux qui la vantaient :

— Taisez-vous, je vous en conjure. Vous exagérez, et le public sera désappointé, il me rendra responsable.

Le librettiste avait inventé une fable d'enfant perdu par un duc d'Aquitaine, une histoire cent fois ressassée, à laquelle celle de Raymonde ressemblait beaucoup. On ne manqua pas de la répandre, ce qui donna infiniment plus d'intérêt au roman. Les costumes furent très-bien choisis, très-adaptés à son genre de beauté; le dernier, celui avec lequel elle rentrait dans le palais de son père, était magnifique. La jeune fille y mit le plus grand soin, elle en comprit l'importance et se laissa guider par des gens d'un goût sûr et irréprochable.

Personne n'entra à la répétition générale, les billets furent impitoyablement refusés. Le ministre seulement put occuper sa loge. Il se montra ravi et vint sur le théâtre complimenter la prima dona.

— Mademoiselle, lui dit-il, croyez-en mon expérience : vous allez être acclamée ; dans trois jours on ne parlera que de vous. Ne vous grisez pas de vos succès, restez ce que vous êtes, et vous parviendrez à une hauteur que nulle n'a pu atteindre, car vous êtes plus heureusement douée que qui que ce soit, je vous l'atteste.

— Je vous remercie, monsieur le ministre, répondit-elle; je me souviendrai de cet avis. Conservez-moi vos bontés, je tâcherai de m'en rendre de plus en plus digne.

Enfin le grand jour se leva. Raymonde, calme, reposée, confiante, arriva au théâtre de bonne heure,

afin de ne pas être pressée et de prendre son temps pour sa toilette. Le directeur, les auteurs, ses camarades vinrent la voir dans sa loge et s'étonnèrent de sa tranquillité.

— Je n'ai pas peur, disait-elle; ce n'est pas que j'aie l'orgueil de me croire infaillible; mais cette épreuve est si décisive pour moi, ma volonté de réussir est si ferme, que Dieu me soutiendra, j'en ai l'espérance, j'oserais dire la certitude. Si je succombe, c'est qu'il ne me voudra pas dans cette voie; je me soumettrai et j'en chercherai une autre.

Sa jeune âme n'était point compréhensible pour le monde où elle allait entrer. Ce mélange de piété fervente, de mysticisme même, avec l'exaltation de l'art, avec les instincts passionnés d'une artiste de premier ordre, ne se rencontre pas habituellement. Ses rivales en plaisantaient; les plus méchantes la traitaient d'hypocrite, et les prophéties malveillantes ne manquèrent pas. Raymonde ne s'en douta point; elle ne s'en préoccupa pas par conséquent.

Un peu avant l'ouverture, la salle était presque pleine; on ne voulait rien perdre, et l'on savait qu'elle paraissait au lever du rideau. Elle se rendit sur le théâtre et regarda par les œillères, afin d'être moins éblouie lorsqu'elle se trouverait face à face avec la foule. Son cœur battait très-fort en ce moment, il lui fallait toute sa force pour se soutenir.

Ses yeux tombèrent sur la loge où elle avait vu cette jolie personne avec un vieux seigneur. Ils y étaient déjà, seuls comme à l'ordinaire. La dame était plus parée encore que de coutume et d'une

beauté resplendissante. Raymonde la montra à Josette, qui ne la quittait pas. André était dans la salle, il est inutile de le dire, on l'a deviné.

— Maman, vois cette dame si belle et si triste, tu la reconnais bien. On dit qu'il faut choisir dans la salle un auditeur pour qui l'on chante, eh bien, je choisis celui-là. Elle a l'air si malheureux malgré ses diamants et sa parure. Si je pouvais un peu la consoler!

On vint l'avertir que tout était prêt et qu'elle devait prendre sa place.

— Allons, maman, continua-t-elle d'un ton ferme, bien que tout son corps tremblât, mets-toi, là-bas, près de moi, tu sais; je t'apercevrai à travers les arbres, cela m'encouragera. Embrasse-moi sur le front, pour ne pas m'ôter mon rouge, et prie le bon Dieu.

Josette, encore plus tremblante que sa fille adoptive, s'établit près d'un portant. L'introduction était déjà commencée; elle ne durait que quelques mesures. La débutante prit sa pose, agenouillée devant une madone, au bord de la mer, près des Pyrénées, une décoration magnifique. La toile monta lentement; on vit cette belle créature dans une attitude pleine de grâce et de ferveur : les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Ce fut pour Raymonde une émotion telle, que si elle eût été obligée de chanter immédiatement, cela lui eût été impossible.

Elle commença une adorable mélodie, une prière, où elle mit toute son âme. Elle suppliait la Vierge

de lui faire retrouver sa mère, sa mère qu'elle eût tant aimée, qu'elle eût entourée de ses soins. Rien de touchant comme sa voix, comme l'expression de son visage; la salle entière fut transportée, les femmes avaient les yeux pleins de larmes; dès ce premier morceau, on lui jeta des bouquets, qui n'avaient certes pas été apportés pour elle. Jamais on n'avait vu pareil succès. L'enfant saluait avec une reconnaissance indicible; son naïf étonnement, sa joie se peignait sur son délicieux visage.

— C'est trop, c'est trop, murmurait-elle; je ne le mérite pas; attendez.

On ne l'entendait pas, on la devinait, et l'enthousiasme en redoublait. Avec de la modestie, elle était complète, il ne lui manquait rien.

L'enivrement ne fit qu'augmenter jusqu'à la fin; on la rappela après toutes ses sorties, dans les entr'actes; quand le rideau tomba, on la rappela encore; on l'ensevelit pour ainsi dire sous une pluie de fleurs.

Cela devint une vraie fascination.

Raymonde fut au moment de se trouver mal. Elle regagna sa loge, appuyée sur André et Josette, et entourée du personnel du théâtre, qui la complimentait. Le maestro, l'auteur des paroles, l'accompagnaient aussi. En entrant, elle se laissa tomber sur un canapé, elle n'en pouvait plus.

Ses admirateurs comprirent qu'elle avait besoin de repos et qu'il fallait la ménager. Ils se disposaient à sortir lorsqu'un garçon de théâtre perça la foule et

lui remit un bouquet magnifique. Autour de la tige s'enroulait un bracelet d'un grand prix, une carte y était attachée, et en bas du nom :

« Duchesse de Villamarca, »

On lisait :

« Une admiratrice, qui vous aime déjà, et qui est heureuse de vous le dire... »

— Je parie que c'est la belle dame, dit Josette; je l'ai bien vue pleurer.

Raymonde était si fatiguée qu'elle dormit. La nature ne perd jamais ses droits, à cette âge-là surtout. Les émotions, le bonheur, le succès, disparurent devant le besoin impérieux de se reposer. Elle se fût volontiers couchée au milieu des fleurs qu'elle avait reçues; il fallut l'autorité de ses bienfaiteurs pour les lui ôter. Le bouquet de l'inconnue fut disposé à part, dans un beau vase, le bracelet soigneusement serré, non sans avoir été admiré de nouveau.

A son réveil, l'enfant demanda ses roses et voulut en être entourée. Il en arriva une quantité d'autres, accompagnées de cartes de visites, de billets plus ou moins brûlants. Josette les confisqua d'abord, mais, sur les observations de son mari, elle les remit à sa pupille qui s'en amusa fort et les jeta au feu en s'en jouant.

— Ce sont là des folies, ma bonne mère, il en faut rire; mais le sérieux c'est mon engagement. Le maestro m'a donné un excellent conseil : par cette clause électique qu'il y a placée, nous allons pouvoir le discuter de nouveau.

Le caractère de Raymonde offrait une particularité singulière : il avait tous les entraînements, toutes les exaltations de l'artiste, toutes les délicatesses et la fierté de la grande dame, et tout le sérieux, tout le positif de la bourgeoise. Elle tenait les deux premières dispositions de la nature, son éducation lui avait donné la troisième. Le petit ménage des Fromenteau ne se soutenait qu'à force d'ordre et d'économie; ils entassaient sou par sou pour faire honneur à leurs affaires; ce qui n'était pas d'une nécessité absolue devenait pour eux du superflu. Raymonde prit ces habitudes en apprenant à exister, elle sût compter avant de savoir lire. Ce fut pour elle une chose si simple qu'elle ne crut pas pouvoir faire autrement.

Les caprices, les fantaisies, les désirs de ce qu'elle n'avait pas lui étaient inconnus; elle ne ressentait aucune privation, puisqu'elle ne concevait pas l'idée qu'elle pût avoir davantage. Sans regarder au dessus ni à côté d'elle, la jeune fille suivait son chemin droit et ne s'occupait que de ses affaires, c'est-à-dire que de ses parents adoptifs et de son avenir.

Sa pensée fixe était de leur rendre les soins dont ils l'avaient comblée, de leur faire une vieillesse heureuse et prospère; son succès lui fut précieux surtout parce qu'il réalisait le vœu de son cœur reconnaissant. Elle songeait à un bel engagement, non pas pour elle, mais pour eux.

— Maman, disait-elle, si j'ai de gros appointements, tu ne resteras pas dans cet appartement, où tu t'ennuies, où tu étouffes. Nous aurons une maison

de campagne tout près de Paris, avec une basse-cour et un jardin; cela t'occupera. Nous viendrons au théâtre pour répéter et pour jouer; nous serons près du chemin de fer. Une fois rentrés chez nous, nous serons tranquilles tous les trois. Papa fera des élèves en bêtes et des boutures, il aime cela, mais il ne travaillera plus, je ne le veux pas; c'est à moi de travailler à présent; chacun son tour.

— Chère enfant, s'écria Josette, en la serrant dans ses bras, la bénédiction de Dieu est entrée avec toi dans notre pauvre maison!

— Dieu vous avait refusé une fille, il vous l'a donnée plus tard, voilà tout.

— Maintenant, veux-tu te lever et sortir un peu? Si nous allions passer la journée aux champs, qu'en dis-tu? Cela te ferait du bien. Tu as eu hier une rude épreuve, la plus importante de ta vie, je crois; elle t'a fatiguée, chère fille; l'air et le soleil te sont nécessaires : tu as été élevée en liberté; on ne respire pas ici.

— C'est cela, c'est charmant! Oh! si j'avais là mon beau fleuve et mes vertes collines! Si je pouvais courir dans ce charmant parc du château, et chanter ensuite ma romance du troisième acte à madame la marquise! Elle l'aimerait, j'en suis sûre. Nous irons, n'est-ce pas?

— A ton premier congé. En attendant, habillons-nous et partons.

— Chère maman, à Bellevue?

— A Bellevue, soit.

— Je trouve cet endroit ravissant; nous y cher-

cherons une maison et, si cela n'est pas trop cher, nous nous y installerons tout de suite.

La simplicité de Raymonde était telle qu'elle ne songea même pas à jouir de son triomphe, à se montrer nulle part; à recueillir encore des compliments. Elle ne songea pas non plus à s'y soustraire. Son début était un événement grave pour elle; mais les besoins de son cœur, les habitudes de sa vie entière ne pouvaient en être dérangés. Ses affections se concentraient sur ceux à qui elle devait tout; c'était avec eux qu'elle voulait en jouir; le reste du monde lui importait peu.

Je ne sais si je fais bien comprendre cette nature tout à fait à part et si j'ai réussi à la peindre. Ce n'est pas une invention, c'est un portrait; ceux qui savent l'apprécier la reconnaîtront, je l'espère.

Avec son simple petit chapeau, sa robe de popeline, son col plat et ses manchettes de toile, elle était jolie comme le printemps, radieuse comme la rose qui s'ouvre au soleil. Le portier lui remit une lettre plus précieuse pour elle que tous les éloges; le compositeur lui avait écrit avant de se coucher; il avait voulu la *remercier* de nouveau de la réussite qu'il lui devait, disait-il. La *remercier,* elle! un si grand homme, si célèbre, remercier une petite fille de son espèce! Elle en sauta de joie.

— Maman, maman, le maestro me remercie!

Ce mot doubla son bonheur et illumina la journée. Le temps était superbe, bien que l'automne touchât à l'hiver; les feuilles étaient tombées, le paysage avait pris un autre aspect, il était beau néanmoins :

la Seine déroulait ses méandres au pied de la colline; les prairies qui la bordaient semblaient des tapis de verdure dans le lointain la grande ville apparaissait comme un vaste amphithéâtre; ses dômes, ses colonnes, ses tours, se détachaient parfaitement sur un ciel d'azur, au milieu d'un air tiède et encore embaumé des dernières violettes écloses au sein des bois.

Raymonde dansait et riait; elle rappelait à ses parents les émotions de la veille et jusqu'aux plus légères circonstances de la représentation. Elle chantait des phrases de son rôle et de ceux des autres; on eût dit une écolière en vacances le lendemain de la distribution des prix où elle avait été couronnée.

Ils étaient alors près de l'ancien château de Mesdames de France, tantes du roi Louis XVI et filles de Louis XV, château détruit complétement aujourd'hui, et que remplacent plusieurs petites habitations confortables et élégantes. La vue est admirable de ce point du pays.

— C'est là qu'il faudrait demeurer, disait Raymonde.

— Ma foi! répliqua André, qui vaguait çà et là, tu n'as qu'à parler, ma fille, voici un écriteau à la plus jolie maison de ce côté.

— Allons, allons, papa! qui sait?

Elle courut en avant et sonna à la grille, qui laissait entrevoir un grand jardin, presque un parc, très-bien dessiné, et qui l'été devait être un lieu ravissant, tapissé de roses et de jasmin.

Un domestique vint ouvrir.

Raymonde exprima le désir de visiter la propriété en location.

— Veuillez entrer, madame, je vais prévenir monsieur.

Il marcha vers un pavillon situé au fond, derrière une pelouse, et bientôt on vit paraître un homme, jeune et beau, précédé de deux chiens king's-Charles de la plus rare espèce, qui s'élancèrent en aboyant. Le maître du logis était en robe de chambre de soie brochée fort élégante; un certain désordre, qui n'excluait ni la stricte propreté ni la recherche, régnait dans sa mise; ses cheveux, très-beaux et très-noirs, s'en allaient de côté, en coup de vent, sa moustache fine surmontait deux lèvres rouges et laissait voir des dents étincelantes; tout était chez lui distingué et élégant sans effort.

— Maman, c'est un artiste, dit Raymonde, j'en suis sûre, tu verras.

VI

Raymonde ne se trompait pas, c'était un artiste, un peintre déjà célèbre, connu également par l'excentricité de son caractère et de sa vie. Il habitait

seul cette maison depuis plusieurs années; entièrement adonné à son art, il fuyait le monde et ne recevait personne.

A peine si deux ou trois amis franchissaient le seuil de la porte; quant aux femmes, excepté ses modèles, il n'en recevait jamais une seule. Un premier amour brisé, méconnu, l'avait laissé désenchanté, endolori, et, bien que son cœur fut excellent, ses passions vives et son imagination brûlante, il était parvenu à dompter ses regrets, ses aspirations, il n'existait que pour la peinture, il avait porté sur ses tableaux cette ardeur indomptable qui l'avait rendu déjà si malheureux en le dirigeant de l'autre côté. Aussi produisait-il des chefs-d'œuvre et passait-il pour une des gloires de l'école française.

Ces deux êtres dont la renommée s'occupait tant déjà ne se connaissaient pas néanmoins. Le nom de Raymonde, si nouveau dans la célébrité, n'était pas encore parvenu jusqu'à Ludwig de Ruffach. L'enfant, occupée de ses études, avait vu une fois au salon, et oublié bien vite, une splendide toile signée de ces initiales : *L. R.*; c'était tout.

Fils d'un gentilhomme d'Alsace, dernier descendant d'une maison déchue depuis la conquête, sans autre richesse qu'un léger patrimoine, Ludwig s'était créé par son talent une position indépendante et qui annonçait pour l'avenir une fortune assurée. Il dépensait peu relativement, mais il donnait à qui implorait son assistance. Jamais une misère ne le trouva insensible; son cœur et sa main étaient ouverts pour tous ceux qui souffraient.

20

Aussi était-il aimé et béni des petits et des grands : les invitations, les cartes, les honneurs, s'il les eût acceptés, pleuvaient à sa porte; il refusait, tout en bénissant son obscurité.

— Qu'ils fassent du bruit autour de mes œuvres, tant mieux ! mais qu'ils me laissent le repos autour de ma vie.

La présence de deux femmes était donc un événement, presque un cataclysme dans ce petit logis. Le domestique avait cru devoir en référer à son maître avant de les introduire, et celui-ci se présentait lui-même, en apprenant leur intention de visiter la propriété, pour la louer ou pour l'acquérir.

Ludwig fut ébloui de la beauté de Raymonde. Il resta interdit d'abord; la prima dona l'était au moins autant que lui, et Josette mille fois davantage.

La pauvre femme n'était pas accoutumée au monde, et les compliments n'étaient point de sa compétence.

— Monsieur... dit la jeune fille en rougissant, pardon.

— Mademoiselle... répondit-il, avec un nouveau salut, excusez.

— Monsieur, nous venons pour cela...

Elle montrait l'écriteau.

— Est-ce pour louer ou pour acheter, madame?

Josette regarda sa fille et André, André regarda Raymonde.

— C'est pour louer, monsieur; si nous nous y trouvons bien nous l'achèterons... peut-être.

— Ah! ah! se dit l'artiste, cette petite fille est la maîtresse au logis; je le crois bien, elle est si belle!

— Veuillez me suivre, mesdames, j'aurai l'honneur de vous montrer la maison en détail.

La famille se rendit à l'invitation et arriva bientôt au pavillon par une allée délicieuse : la vue s'étendait sur la vallée; des arbustes d'hiver formaient des massifs de verdure, égayés par quelques fleurs; un tapis de violettes embaumait l'air, on se serait cru au printemps.

M. de Ruffach conduisit ses hôtes dans toutes les pièces; il en fit valoir la commodité et la bonne distribution avec un certain orgueil; car la maison était son ouvrage, il avait été lui-même son architecte.

C'était un bijou que cette bonbonnière, du style Louis XV le plus élégant et le plus coquet; Latour ou Boucher ne devaient pas être autrement logés que leur jeune successeur; c'était complet, du haut en bas. Raymonde, avec son tact exquis et son sentiment inné des arts, le comprit si bien, qu'elle lui demanda si le mobilier serait cédé avec l'hôtel.

— Pour un autre, non; mais pour vous, mademoiselle, ce sera comme vous voudrez.

L'enfant leva sur lui ses grands yeux étonnés.

— Vous me connaissez donc, monsieur?

— Je n'ai pas cet honneur, mademoiselle; mais j'ai le bonheur d'être artiste; et je suis le très-humble esclave de la beauté.

Raymonde rougit jusqu'au blanc des yeux et prit un grand air. Ludwig se dit en lui-même :

— Je patauge, je suis stupide; mais si elle voulait la maison pour rien, je la lui donnerais, quand je devrais ne la revoir de ma vie.

Josette et André ne comprenaient dans ceci qu'une chose. Si Raymonde habitait un si joli petit nid, qui semblait fait pour elle, elle y serait heureuse.

— Cela sera trop cher, pensait André, un peu moins préparé que sa femme aux coups de baguette du succès.

Raymonde, aussi perplexe que ses parents, séduite comme eux, n'osait pas aller plus loin dans ses questions. Ce monsieur lui paraissait trop poli, trop attentif, elle se défiait. Il lui plaisait néanmoins, et elle n'eût pas voulu être désagréable pour lui.

— Monsieur... monsieur... reprit-elle, afin de ramener les choses de loin, pourquoi renoncez-vous à cette campagne, puisqu'elle vous plaît tant?

— Mademoiselle, je suis chargé d'un travail qui nécessite ma présence à Paris. Je dois peindre la coupole et les plafonds d'un magnifique édifice, et cela me retiendra plusieurs années. Ensuite, je voyagerai; ce petit coin me devient donc parfaitement inutile, et je me suis décidé à m'en défaire.

— Eh bien, monsieur... le prix...

— Mademoiselle, ce que vous voudrez; fixez vous-même.

— Moi, monsieur! mais je ne sais pas en vérité, je n'ai aucune idée... Vous comptiez bien pourtant en demander une certaine somme. Laquelle?

— Je ne m'en souviens plus.

— Papa, aide-nous donc, voyons ; tu dois savoir...

— Moi ! Excepté le château de M. le marquis, je n'ai jamais vu une si belle maison ; je ne puis savoir ce que cela vaut. Mais il y a un moyen, je crois. Puisque monsieur ne veut pas dire, et puisque nous n'y connaissons rien, prenons un homme du métier, qu'il prononce et nous nous y conformerons.

— C'est à merveille, monsieur, j'accepte.

— Et moi aussi.

— Vous avez un architecte ?

— Pour cela non. Qu'en ferions-nous ?

— Je vous présenterai le mien, s'il vous convient, à moins que...

— Comment donc ! nous acceptons, interrompit Fromenteau. Maintenant, monsieur, si vous vouliez bien nous dire à qui nous avons affaire...

— Ludwig de Ruffach, artiste peintre.

— Mademoiselle Raymonde, premier sujet à l'Opéra.

— Ah ! quel bonheur ! je la reverrai, pensa le jeune homme.

Raymonde fut ce jour-là moins gaie, moins enfant qu'à l'ordinaire.

— Qu'as-tu, ma fille chérie ? demanda Josette, tu penses à la soirée d'hier.

— Non, maman, je pense à la maison que nous venons de voir. Elle est ravissante, mais ne sera-t-elle pas bien chère ?

— Ce monsieur a l'air très-accommodant.

— Oui ; cependant, père, nous ne devons pas en abuser.

— Non, certes. L'arbitre décidera.

— L'arbitre dira la vérité, et la vérité est que cela vaut beaucoup d'argent. Le charmant mobilier! On doit être heureux dans cette délicieuse demeure.

Et elle soupira.

— Qui t'empêche de le savoir, ma fille? Tu as de beaux appointements, ils augmenteront chaque année; il n'y a donc pas de raison pour te priver, que je sache.

— Il y en a une.

— Laquelle?

— Je n'ai pas besoin de la dire.

— Et moi je la sais, interrompit Josette.

— Eh bien, dis-la, cette raison, répliqua André.

— Tu ne la connais pas, mère.

— Ah! je ne la connais pas. Écoute : l'autre soir, à la répétition, elle causait avec le maestro, près d'une coulisse; ils ne me voyaient pas, j'étais derrière. Ils parlaient de son engagement, de son avenir; voici ce qu'elle disait :

« Je ne débattrais pas les conditions si j'étais seule; mais j'ai une famille qui m'est plus chère que ma vie. »

— Pauvre enfant! interrompit Fromenteau tout attendri.

— Attends la fin :

« Je suis très-jeune; cependant je puis mourir; et mon premier désir est d'assurer à mes parents adoptifs une vieillesse heureuse, riche si c'est possible. C'est pour cela que je me suis mise au théâtre; c'est pour cela que je veux être payée cher, c'est pour

cela que je vivrai avec une économie rigoureuse, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme nécessaire à leur bien être. Après cela je serai tranquille. »

Ils s'embrassèrent tous les trois en pleurant ces bonnes larmes du cœur qui sont des joies. Ils se croyaient bien seuls dans ce petit chemin creux, bordé de haies, et néanmoins un œil indiscret les suivait du haut d'un belvédère depuis qu'ils avaient quitté la maison. Ludwig assista de loin à cette scène de famille.

— Qui diable peut être cette pensionnaire de l'Académie royale qui aime ses parents au point de les embrasser ainsi par les chemins. Elles ne sont pas ordinairement si tendres à l'endroit de la famille. Celle-ci est adorable, il est vrai; c'est une merveille en toutes choses. Il faut que je sache la vérité sur son compte, je vais aller à Paris. Dans tous les cas, ce ne peut être un premier sujet, car personne n'en a parlé. Elle est pourtant bien belle! Quelle portrait on ferait d'après ce visage-là!

Il n'était pas amoureux encore, mais il allait le devenir extrêmement, pour si peu qu'il revît seulement une fois la cantatrice, et cela devait arriver nécessairement pour les affaires qu'ils auraient à conclure ensemble. Lorsqu'il n'aperçut plus les trois personnages, il se hâta de s'habiller et courut au chemin de fer, qui le conduisit à Paris.

En arrivant sur le boulevard, il rencontra deux de ses amis qui causaient. Tout occupé de son sujet, il les interrompit et leur demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Raymonde?

— D'où sors-tu, Visigoth, avec une pareille question? Tu ne sais pas ce que c'est que mademoiselle Raymonde!

— Je sais que c'est une très-jolie femme, une femme adorable.

— Après?

— Je sais qu'elle est à l'Opéra, où elle doit faire très-peu parler d'elle, car je n'ai encore vu son nom nulle part.

— Tu n'as donc pas lu les journaux?

— Ma foi non!

— Ermite, va! qui ignore la gloire la plus nouvelle, la plus brillante, celle qui promet le plus d'éclat pour l'avenir.

— Vous m'impatientez! expliquez-vous au moins.

— Eh bien, mon cher, mademoiselle Raymonde a débuté hier à l'Opéra dans la pièce nouvelle; elle a eu un succès à tout casser. On ne parle que d'elle aujourd'hui, c'est l'héroïne du jour, et

Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille,
On se ferait rompre les os!

chanta-t-il à demi-voix.

— Est-il possible! s'écria le peintre, et c'est cette merveille que j'ai reçue ce matin en robe de chambre, sans conséquence, comme une simple mortelle, avec ses braves parents, qui ne sont pas précisément

le type de la distinction, j'en conviens. Où ont-ils pris une pareille fille?

— Ah bien, oui! ses parents! Nous avons un roman, mon ami, rien n'y manque; nous sommes l'enfant d'une princesse ou d'une reine peut-être.

Et il raconta avec de grands détails l'histoire de Raymonde, ornée de mille circonstances ajoutées par la voix publique, et augmentée de conjectures nombreuses.

L'étonnement de Ludwig allait toujours croissant, il atteignait la stupéfaction.

— Allons, dit-il, elle m'aura pris pour une buse. Il ne m'était pas permis d'ignorer un tel événement artistique; elle doit avoir de moi une singulière idée. Aussi pourquoi n'étais-je pas à cette représentation?

— Ceci est juste : un homme comme toi ne doit pas s'éloigner du monde et se tenir en dehors du mouvement; je te le répète sans cesse. Tu as une réputation méritée, c'est vrai; si on te voyait davantage tu passerais, et avec raison, pour le premier peintre de l'époque.

L'artiste réfléchissait et, sans accepter entièrement l'opinion de son ami, il ne pouvait méconnaître la vérité, prouvée par l'expérience, qu'en se tenant hors de la lumière du soleil ses rayons ne vous frappent pas; or le soleil pour tout artiste c'est la foule, ce sont ses applaudissements, son enthousiasme. S'il s'en écarte, l'obscurité l'envahit et on l'oublie.

— Que dois-je faire alors? quel est votre avis?

— Tu dois envoyer à la diva le plus beau bouquet

de tout Paris, avec la plus spirituelle lettre d'excuses. Sans cela tu ne reviendras pas de ce coup-là, mon cher. En louant ta maison, elle n'en pensera pas moins que tu es un singulier corps. Il faut te prévenir encore qu'elle mérite tous les égards, que c'est une personne parfaitement honorable et d'une conduite inattaquable. On la respecte à l'Opéra et au Conservatoire à l'égal au moins d'une madone. Règle-toi là-dessus.

— Diable, diable! ceci complique la question; j'aurai bien de la peine à en sortir, je crois. J'y vais penser ce soir, et demain je me mettrai en campagne.

— Tu commenceras, je pense, par louer une stalle?

— Dût-elle me coûter un tableau, je l'aurai, et la plus en vue encore, j'en retiendrai pour toutes les représentations; j'ai tant à réparer!

VII

Ludwig retourna chez lui, contre son intention première. Il avait besoin d'être seul. Ce ne fut pas sans se prémunir de la bienheureuse place tant dé-

sirée, néanmoins. Il eut le bonheur de tomber sur un ami, qui lui céda la sienne, obligé qu'il était de partir pour un voyage inattendu.

Rentré dans son paradis, il se mit à dessiner et, sans y tâcher, sans même se rendre un compte précis de son occupation, il reproduisit les traits de Raymonde avec une certitude qui l'étonna lui-même.

— Je ne croyais pas avoir si bien retenu ce visage là, dit-il; j'en ferai un tableau. Elle est véritablement admirable.

Le lendemain, dès l'aube, il se mit à courir son jardin, ses serres, le pays tout entier; il alla chez un horticulteur renommé pour la rareté de ses fleurs, et choisit ce qu'il avait de mieux, de plus cher, de plus rare; il obtint, à un prix fou, une plante unique qui devait occuper le milieu du bouquet. Ces grandes petites choses l'occupèrent toute la matinée. Il fit ensuite une toilette du meilleur goût, qui faisait ressortir sa bonne mine, et partit pour Paris, chargé de sa moisson odorante. La plus célèbre bouquetière du temps lui composa une merveille d'art, un bouquet sans pareil, tel qu'il l'avait rêvé; il y glissa sa carte, et le porta lui-même, en voiture, à l'adresse qu'il avait obtenue du portier de l'Opéra.

Après de mûres réflexions, il n'avait pas écrit. La lettre, quelle qu'elle fût, lui parut trop familière. La carte et son hommage embaumé étaient une justification suffisante. Il devait la revoir assurément pour la location projetée, il aurait occasion de la rencontrer souvent, il était donc sûr que l'occasion ne lui échapperait pas.

L'artiste tua le temps toute la journée, elle lui parut sempiternelle. Contre son habitude, il était au théâtre avant le lever du rideau. La stalle était excellente, choisie par un amateur, elle réunissait toutes les conditions désirées. Soit hasard, soit attraction magnétique, le premier regard de la diva tomba sur lui. Elle le reconnut et rougit involontairement. Ce regard lui alla jusqu'au cœur, il le sentit battre comme en ses jeunes années.

— Mon Dieu ! se dit-il avec un frémissement de joie et de crainte tout à la fois, est-ce que je l'aimerais? elle est si belle?

Raymonde commença à chanter : ce fut dans la salle un silence profond, Ludwig écoutait en extase. Sa nature rêveuse et enthousiaste devait pleinement s'identifier avec celle de la jeune artiste. Il s'isola de ce qui l'entourait et concentra son âme tout entière dans cette musique touchante et dans son interprète. Ses yeux se mouillèrent bientôt, il partagea l'émotion de l'orpheline, les péripéties du drame, et chaque note tombée de ses lèvres comme les perles de celles de la princesse Colibri, dans les contes de fées, retentissait en lui. C'était un enchantement, un charme, qu'au moyen âge on eût pris pour de la sorcellerie.

Il resta toute la soirée ainsi, transporté dans un autre monde, vivant d'une autre vie. Raymonde, attirée par un magnétisme invincible, avait chanté pour lui, pour lui seul. Ils furent pendant toute la représentation en communication directe, et quand le rideau retomba pour la dernière fois entre eux,

il leur sembla, à l'un et à l'autre, qu'un coup douloureux les frappait au cœur; c'était comme une illusion chérie qui s'envolait, comme un ami dont on se séparait violemment.

Raymonde fut rappelée, applaudie, couverte de fleurs; le peintre, debout dans sa stalle, ne fit pas un mouvement, ses mains ne se joignirent pas, ses impressions, concentrées dans leur violence même, ne s'exprimaient que par son regard. La triomphatrice le distingua entre tous, ce regard, elle le sentit sur son front comme une couronne de feu. Qu'on ne rie pas de cette métaphore : il n'est pas une femme qui n'ait *senti* un regard électrique peser sur elle, même lorsqu'elle ne le voyait pas.

Ludwig sortit du théâtre dans un état qu'il n'appréciait pas lui-même. Il prit une voiture et se fit reconduire à Bellevue; il lui fallait la solitude et le recueillement. Et puis, le lendemain *elle* ne jouait pas, il aurait probablement de ses nouvelles; il n'eût pas bougé pour un empire. Il se mit dès l'aube à arranger sa maison, à lui donner un aspect coquet, un air de fête. Tous les vases furent remplis de fleurs, toutes les jardinières garnies; le soleil entrait à pleins rayons dans l'atelier, dans le salon qui le précédait. Les oiseaux des volières chantaient joyeusement, et ceux qui voletaient sur les branches leur répondaient. Les insectes bourdonnaient, la campagne étalait toutes ses séductions.

— Elle serait heureuse ici, j'en suis sûr, se disait le jeune homme; il faut qu'elle y vienne. Elle y viendra.

Raymonde, de son côté, emportait un souvenir ineffaçable de cette soirée. Elle avait été comprise entièrement par Ludwig; ils s'étaient identifiés ensemble par la communion de l'art, et pour des êtres doués comme eux d'une façon exceptionnelle, c'était un lien indestructible. Elle dormit peu; elle repassait dans sa mémoire jusqu'au moindre incident de la représentation : c'était toujours lui qu'elle voyait, attendri, transporté comme il l'avait été pendant cinq heures. C'était lui, et puis la belle étrangère si triste, qui pleurait de vraies larmes en l'écoutant, sans s'inquiéter d'être vue ni de prêter à rire aux sceptiques.

— Cette femme-là est malheureuse, j'en suis plus certaine que jamais; elle doit être bonne et m'intéresse vivement. Je serais heureuse de la connaître, mais cela ne se peut pas : une si grande dame !

Cette image s'effaçait promptement devant celle de Ludwig, bien plus distincte, bien plus sympathique encore.

— Il ne m'a pas applaudie à la fin, se disait-elle; il n'en avait pas besoin, il me regardait ! je n'aurais pas voulu qu'il fît comme les autres.

Dès qu'elle fut levée, Raymonde rappela à son père qu'ils devaient aller à Bellevue avec l'arbitre choisi la veille.

— Il fait si beau, ajouta-t-elle. Cette maison doit être un vrai paradis par un temps semblable. Ah ! si nous pouvions l'avoir.

— Le propriétaire a l'air assez raisonnable.

L'enfant ne put s'empêcher de sourire. André n'avait rien vu, rien deviné, le bouquet même était resté lettre close pour lui.

— Nous ferons cette dépense, poursuivit-il, si l'on te donne du temps pour payer. Tes appointements sont considérables, ils augmenteront chaque année; nous pouvons vivre avec une faible portion, acheter ce *palais*, et garder encore des économies.

— Papa, j'en veux beaucoup d'économies; il faut que nous soyons riches d'ici à cinq ans.

— Et tu te marieras à quelque seigneur.

Elle devint rouge comme une cerise.

— Je ne suis pas ambitieuse, dit-elle très-sérieusement. Selon moi, une artiste ne doit épouser qu'un artiste. Celle qui accepte un titre et des trésors en échange de sa gloire manque à sa vocation. L'art doit passer avant tout dans sa vie, même avant l'amour.

Raymonde fut prête la première pour le petit voyage. Elle sautait de joie par tout l'appartement, comme une jeune fille en vacances.

Sa jolie toilette rose faisait encore ressortir la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux. Quand l'arbitre arriva, il fut ébloui.

— Ah! mademoiselle, dit-il, Ruffach est trop artiste pour ne pas mettre sa maison aux pieds d'une pareille beauté.

— J'espère bien qu'il ne se donnera pas ces airs-là, répliqua-t-elle. Nous allons traiter une affaire et rien de plus.

Ils se mirent en route tous les quatre après déjeuner; il fut convenu qu'on dînerait à Bellevue et que l'on ne reviendrait que le soir. Ludwig les vit approcher de chez lui; il les guettait du haut de son observatoire. Il se hâta de descendre à son atelier, et, pour se donner un air occupé et indifférent, il esquissa à larges traits une scène de bacchanales à la manière de Teniers, où la gaieté flamande rayonnait dans tout son lustre.

Il entendit sonner à la grille, et il eut le stoïcisme de rester à son chevalet. Son domestique annonça les futurs acquéreurs; il ordonna qu'on les fît monter et s'avança alors au-devant d'eux.

Raymonde marchait derrière l'architecte; ses bienfaiteurs la suivaient. La diva illumina tout l'appartement par son sourire aux yeux de l'amoureux artiste. Il essaya de lui faire un compliment et de réparer sa sottise de la première visite, elle l'interrompit par un signe de sa petite main.

— N'ajoutez rien, je sais cela. Parlons maison, je vous en prie.

— Vous voulez donc vendre ce joli nid? demanda l'arbitre.

— Mon cher, vous devez connaître cela, répliqua l'autre, qui se trouvait sur son terrain; je l'ai beaucoup aimé, maintenant je l'ai pris en grippe et je veux m'en défaire à tout prix. Je ne le quitterai jamais assez vite.

— Vous! la raison même! quelle mouche vous pique que vous songiez sérieusement à faire une folie?

— J'ai en tête certain voyage autour du monde; je veux rapporter des têtes et des paysages de contrées inconnues. Ma maison me gêne, je la cède. J'ai pour elle les égards dus à une vieille affection, je ne demande qu'à la bien placer.

— Vous ne pouvez alors rencontrer une meilleure occasion.

Ils s'écartèrent de quelques pas pendant que Raymonde et ses parents examinaient tout autour d'eux. La discussion ne fut pas longue. L'arbitre revint vers ses commettants porteur de paroles si conciliantes que la diva hésita à accepter la proposition.

— M. de Ruffach ne demande de sa maison et du parc, dans l'état où ils sont aujourd'hui, avec les meubles et les ustensiles, sauf tout ce qui tient à son art, il n'en demande, dis-je, que quarante mille francs.

— Est-ce assez cher, monsieur? fit Josette timidement.

— C'est très-bon marché, madame; mais un artiste comme monsieur, fatigué de voir toujours la même chose, se résigne facilement à perdre, pour satisfaire une fantaisie. Quant à vous, vous profitez de l'occasion, rien de plus. Si ce n'était pas vous ce serait votre voisin, ou bien personne; il la laisserait tomber, tant il en est las. Je connais ces tempéraments-là, ils sont capables de tout.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas quarante mille francs, reprit timidement Raymonde.

— Aussi, mademoiselle, vous me rendrez le service de me payer par à-compte, cinq mille francs par an, pendant huit années; mon existence assurée, même

si je ne travaille pas. Me voici plus heureux qu'un roi, je vous le jure. Je suis libre, indépendant, je ne laisse rien derrière moi, je puis faire l'école buissonnière à mon aise. Je m'en irai tranquille sur le sort de mon petit coin favori, je le laisse entre bonnes mains.

— Et il ne vous plaît plus !

— C'est égal, je le regretterai peut-être, qui sait? Au moins je n'aurai pas à rougir de lui, il ne se sera pas mésallié. Est-ce convenu?

— Mais...

— Concluons tout de suite, faites-moi ce plaisir.

— Je n'ai jamais vu d'homme si pressé de faire une mauvaise affaire.

— Mon cher, elle est excellente. Je n'ai besoin que de la journée de demain pour faire enlever mes *frustres;* après-demain mademoiselle pourra entrer en jouissance. J'adore les choses qui marchent vite, je pourrai partir alors.

Cette obstination à parler de son départ impatientait Raymonde.

— Vous semblez beaucoup aimer la musique, monsieur, vous n'en entendrez pas de bonne chez les sauvages.

— Qui sait? tout ceci n'est peut-être qu'une affaire de convention.

Ludwig affectait des airs dégagés très-éloignés de sa pensée, il n'avait jamais moins songé à s'éloigner, mais il croyait justifier ainsi les concessions inouïes qu'il faisait à son amour naissant.

— Que faire? répétait l'enfant.

— Accepter, mademoiselle.

— Mais ne trouvera-t-on pas étrange...

— Tout le monde connaît Ruffach pour un original. Ce qu'il fait en ce moment, il le fera demain, et pis encore pour le premier venu.

— C'est profiter de sa folie.

— Du tout, c'est la diriger seulement.

Raymonde pressentait la vérité, et il répugnait à sa délicatesse d'accepter un cadeau, quelque déguisé qu'il fût. Elle se décida à refuser, bien qu'il lui en coutât énormément.

— Non, recommença-t-elle sérieusement, non : je ne veux pas d'un pareil sacrifice. N'en parlons plus.

L'architecte la regardait avec surprise. Elle avait l'air sérieux et grave; sa vivacité avait disparu. Tout à coup elle releva la tête, et se tournant vers celui qui la pressait d'en finir.

— Monsieur, vous êtes ici en qualité d'arbitre, je viens donc faire un appel à votre devoir; et vous me répondrez, je n'en doute pas, selon votre conscience : combien vaut cette propriété? combien la vendriez-vous si elle vous appartenait?

— Vraiment, mademoiselle, je ne sais... je ne connais pas...

— Point de tergiversations, la vérité.

— Cette habitation et les meubles qu'elle renferme valent bien, pour un propriétaire, comme les autres... cent mille francs.

Il mentait de cinquante mille en moins.

Raymonde poussa un cri.

— Vous voyez donc bien, monsieur, que nous ne serions pas d'honnêtes gens si nous acceptions un pareil contrat.

Elle prononça ces mots avec une dignité native qui imposait le respect à ses auditeurs. Ludwig était atterré; l'arbitre ne se laissa pas abattre si facilement.

— Il y a, je crois, dit-il, un moyen de tout arranger.

— Si vous le trouvez, monsieur, interrompit la jeune fille, dites-le vite, j'en serai charmée; j'ai grande envie de la maison, mais je ne puis accepter des conditions qui me blessent et qui froissent aussi étrangement les intérêts de monsieur.

— Eh bien, mademoiselle, n'achetez pas, louez.

— Oh! oui, dit Josette, c'est cela.

— Louez trois ou quatre mille francs; c'est un prix honorable et raisonnable, en vous chargeant de l'entretien du jardin, ce qui sera un soulagement véritable pour M. de Ruffach, il n'aura plus à s'occuper de sa propriété.

— Et moi je m'en charge, s'écria André; j'adore le jardinage, je m'y entends très-bien; rien ne saurait me faire plus de plaisir.

Raymonde réfléchissait; elle semblait soucieuse; mais à ce vœu exprimé par son père, elle répondit vivement :

— J'accepte aussi, pourvu que M. de Ruffach y consente toutefois. Peut-être cela ne lui conviendrait-il pas; il tenait à vendre, à ce que je crois.

Il y avait dans sa façon de s'adresser à Ludwig une

sorte de timidité et de réserve qui n'échappa ni à l'architecte, ni au peintre lui-même. Le premier y vit une préférence, tandis que l'artiste, en véritable amoureux qu'il devenait sérieusement, n'y découvrait que de la froideur.

— Je tenais surtout à vous être agréable et à me débarrasser de ma maison, mademoiselle. Ces conditions me paraissent fort acceptables, et je suis prêt à signer le bail, quand il vous plaira.

— Il n'y a donc plus de difficultés, et je suis enchanté d'avoir arrangé les choses.

— Maintenant, continua André, nous allons déjeuner à un joli restaurant d'où on découvre toute la vallée presque aussi bien que de cette fenêtre; si M. de Ruffach voulait être des nôtres, nous cimenterions notre contrat avec un verre de vin vieux, ce qui ne ferait que le rendre plus solide.

Jamais le brave homme n'avait débité si belle ni si longue phrase, il croyait n'en pas venir à bout. Raymonde rougit et balbutia quelques mots assez embrouillés qui ressemblaient à une invitation. Ludwig hésita; il ne croyait pas au désir exprimé par la jeune fille, mais le sien était si grand qu'il n'y résista pas, il accepta.

VIII

Ils se rendirent tous à l'hôtel, où le repas était commandé, et chacun fit de son mieux pour l'égayer, sauf la diva, qui ne put ni rire ni manger. Elle ne comprenait pas ses impressions, c'était un état tout nouveau pour elle; il n'était pas sans charmes, sa rêverie, sa préoccupation, qui semblaient de la souffrance, lui faisaient battre le cœur d'une manière délicieuse. Josette lui demandait sans cesse :

— Qu'as-tu, mon enfant?

— Rien, ma mère, répondait-elle.

— Mademoiselle pense à ses succès, ajoutait l'architecte.

— Je ne pense à rien, monsieur; je me laisse vivre.

On se sépara fort tard, l'architecte et Ludwig reconduisirent leurs amphytrions jusqu'au chemin de fer, puis ils retournèrent ensemble à Bellevue.

— La belle cantatrice ne songe qu'à vous, dit le gros homme d'un air obséquieux.

— Allons donc! elle ne peut me souffrir, elle ne m'a invité que pour ne pas démentir M. Fromenteau, vous l'avez bien vu.

— Je vous dis qu'elle vous aime et que si vous voulez l'épouser il ne tiendra qu'à vous. Vous pourriez plus mal faire : c'est une merveille de vertu, de talent et de bonté. Elle est belle comme le jour, elle a cent mille livres de rentes dans son gosier. Vous êtes artistes tous les deux, jeunes tous les deux; vous avez déjà conquis la gloire, elle y marche à grands pas. Avec ce que vous rapporte et vous rapportera surtout l'art, vous pouvez avoir une excellente maison et vous créer une fortune. Tout sera réuni : agrément, poésie et positif, l'amour et la raison; mon cher ami, vous seriez un insensé de ne pas profiter d'une occasion semblable, vous ne la retrouverez jamais.

— Et que m'importe la raison! interrompit brusquement Ludwig, je voudrais qu'*elle* fût pauvre et obscure et *lui* tout donner.

— Oh! que voilà bien mes têtes de grands artistes! la passion, le roman, l'idéal! Jamais le positif, jamais le réel. C'est pourtant essentiel dans la vie.

Ils s'en allèrent devisant ainsi jusque chez Ruffach, — où ils passèrent le reste de la journée. A dater de ce moment, l'idée que l'architecte avait émise se fixa dans le cerveau et dans le cœur de l'artiste; elle devint le but de sa vie, bien qu'il lui fût très-difficile de croire à la préférence dont il était l'objet. Exempt de toute fatuité, il ne se supposait pas digne d'un tel bonheur.

Les jeunes gens se revirent plusieurs fois : la maison les rapprochait; il y avait toujours quelque explication à demander ou à faire. Ludwig traînait en

longueur son déménagement, Raymonde ne le pressait point, bien qu'elle fût fort mal logée. Elle avait cent raisons pour ne pas partir, elle alla même un jour jusqu'à dire :

— Nous allons passer notre temps sur la grande route !

Ce qui jetait une défaveur sur le projet de campagne, si bien qu'on le débattit de nouveau. Après mûre délibération, on en arriva à ceci : on aurait tout près de l'Opéra un pied-à-terre, afin d'y coucher en cas de presse ou de fatigue. André s'installerait tout à fait à Bellevue, et le petit coin de Paris ne se composerait que de deux eu trois pièces, afin de ne pas trop augmenter le loyer. Ceci fut jugé très-sage par les plus difficiles, ct la jeune ménagère extrêmement louée de son administration conservatrice.

— Quelle femme de ménage ! répétait l'architecte à M. de Ruffach; elle vaut quinze mille livres de rentes par son épargne, sans compter ce qu'elle gagne.

Enfin il fallut déguerpir : la famille alla s'installer pendant une semaine de repos accordée à la première chanteuse. Ludwig ne la quitta guère tant que durèrent les allées et venues de l'emménagement. Il ne manquait pas de prétextes, en oubliant à chaque voyage quelque chose, qu'il s'empressait de revenir chercher. Raymonde perdait un peu de sa réserve, bien qu'elle fût loin d'être à son aise avec lui comme avec les autres hommes de sa connaissance. Lui s'étudiait à cacher son amour; ses regards et sa physionomie le trahissaient, nul n'en

doutait autour d'eux, bien qu'il s'en défendît fortement et qu'il n'en eût jamais dit un mot à la jeune fille.

Josette en plaisantait quelquefois avec elle.

— Ce sera ton mari, répétait-elle à sa fille adoptive.

— Je ne me marierai jamais, répondait l'enfant avec un sérieux qui fermait la bouche à la bonne femme.

Cependant tous les hommages l'entouraient; les bouquets, les déclarations pleuvaient à sa porte; ils étaient inhumainement refusés. De grands seigneurs, des artistes, des banquiers, demandaient sa main; elle les évinçait tous; ainsi qu'une autre diva, aussi très-fêtée, elle ne voulait être, assurait-elle, que la fiancée de l'art.

IX

Un matin, par une journée délicieuse, une voiture de place s'arrêta à la grille de son jardin; une femme, richement mais simplement mise, en descendit. Son visage se cachait sous un voile épais; elle paraissait craindre d'être reconnue et sonna ti-

midement, M. Fromenteau l'introduisit avec forces révérences, après qu'elle eût demandé si mademoiselle Raymonde était chez elle.

La dame inconnue accepta sans mot dire le siége que lui offrit André. Il tourna autour d'elle, n'osant lui demander son nom, bien qu'il en eût grande envie. Enfin il crut avoir trouvé un biais :

— Je vais aller chercher ma fille, madame, si elle a l'honneur de vous connaître.

— Elle ne me connait pas, monsieur, et je désire lui parler à elle seule. Mon nom ne lui apprendrait rien.

— Mais, madame...

— Mais, monsieur, interrompit-elle avec une nuance de hauteur qu'elle réprima aussitôt, mademoiselle Raymonde est une artiste admirable, elle inspire bien des sympathies, la mienne est une des plus vives qui lui soient acquises. S'il faut absolument une désignation pour parvenir jusqu'à elle, veuillez lui dire que c'est la dame au bouquet blanc. Elle m'a remarquée, j'en suis sûre, car elle me regarde beaucoup, et ramasse les fleurs que je lui jette avant celles de tout le monde.

— Ah! madame, je sais, je sais... c'est très-différent.

Quelques minutes après, Raymonde parut, belle de sa jeunesse, de sa fraîcheur, de sa physionomie, vêtue d'un déshabillé rose et blanc très-modeste, mais de bon goût. En l'apercevant, la dame eût un instant de trouble ; il se dissipa promptement. Elle releva son voile et lui montra un visage d'une pâleur

mate et d'une beauté incontestable, bien qu'il n'eût plus le velouté de la grande jeunesse.

— Oh! madame, dit-elle naïvement, il y a longtemps que je vous attends et que vous ne venez pas!

L'étrangère la regardait fixement, avec avidité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Elle resta quelques secondes sans répondre.

— Je ne suis pas libre de mes volontés, répliqua-t-elle d'une voix un peu voilée et à laquelle un léger accent méridional prêtait un grand charme.

— Vous êtes si bonne pour moi, vous m'encouragez si bien que... qu'il me semble que vous m'aimez... pardonnez-moi de vous le dire.

— Il vous semble vrai, mademoiselle; depuis des années je n'ai éprouvé pour personne une sympathie semblable à celle que vous m'inspirez. Vous avez deviné que je vous aime, cela vous a-t-il engagé à me le rendre, au moins?

— Oui, oui, madame, je vous l'assure.

— Vous êtes si charmante, si adorée! Vous avez de nombreux amis, des parents, tandis que moi!...

— J'ai des amis, en effet, madame, très-peu, mais de très-bons. Je n'ai pas de parents.

— Vous n'avez pas de parents! Ce monsieur qui sort d'ici n'est donc pas monsieur votre père?

— Non, madame, c'est mon père adoptif seulement.

— Ah! fit l'étrangère, je ne croyais pas...

Il y eut un moment de silence. Raymonde le rompit.

— Excusez-moi, madame, si je suis indiscrète, j'ai grande envie de savoir votre nom, cela est bien naturel. J'aurais pu le demander au théâtre, où l'on a l'habitude de vous voir trois fois la semaine, et où vous êtes inscrite sur la feuille. J'ai trouvé plus convenable d'attendre votre bon plaisir.

L'étrangère se troubla légèrement, elle se remit très-vite.

— Je vous remercie de votre discrétion, mademoiselle; je suis heureuse de vous apprendre moi-même qui je suis; ce n'est point un mystère d'ailleurs. J'appartiens à la branche française de la maison de Pontis, dont la souche est en Espagne; mon mari est le duc d'Alfuente, ancien ambassadeur de Sa Majesté Catholique en Angleterre. Nous habitons Paris depuis qu'il a renoncé à la diplomatie. Notre hôtel est situé rue de l'Université. Ces renseignements vous suffisent-ils?

Ces mots furent prononcés avec un accent un peu dédaigneux et presque blessé; l'enfant le sentit.

— Ah! Madame, dit-elle, pouvez-vous croire?...

Le nuage avait déjà disparu, la duchesse reprit :

— M. d'Alfuente a les préjugés de son âge et de sa nation, il ne comprend pas mon enthousiasme pour les arts, il fuit le monde et ne me permet aucune nouvelle connaissance. Je me suis échappée quelques instants, avec beaucoup de peine, et je vous prie instamment de ne révéler à personne les visites que je vous ferai le plus souvent possible. Que nul ne me connaisse ici, excepté vous; s'il en était autrement, il en résulterait pour vous des désagré-

ments et des malheurs pour moi. Je crains de vous être à charge, en vérité.

— Jamais, madame, jamais; je ne saurais vous remercier assez de votre confiance, j'en suis fière, elle ne sera pas trompée, croyez-le.

— Je ne sais... ou plutôt je ne sais que trop quelle attraction m'appelle à vous; je ne puis m'en défendre. Vous ressemblez à un être que j'ai beaucoup aimé et que j'ai perdu; vous me le rappelez, et plus je vous vois, plus j'en suis frappée; mon cœur bat en vous regardant.

— Mon Dieu, madame, vous me comblez, fit Raymonde embarrassée.

— D'où vient cette bizarrerie de la nature? Vous née en ces climats tempérés, et celui que Dieu m'a enlevé, un enfant de la brûlante Amérique! C'est un étrange rapprochement. Je ne cherche pas à m'en rendre compte, je l'accepte, il m'apporte quelque consolation, quelques moments de repos; c'est une faveur de la Providence, dont je ne saurais trop la remercier.

Raymonde écoutait avec attention, avec attendrissement presque; elle avait conservé la main de la duchesse dans les siennes, et la serrait involontairement.

— Pauvre madame! répétait-elle, vous souffrez, vous êtes malheureuse, vous si belle, si bonne, si riche, si haut placée! Il y a donc des douleurs pour tous?

— Vous ne le croyez pas, vous, dont la vie est si belle. Puisse le ciel vous épargner les épreuves que j'ai subies!

Madame d'Alfuente parlait à cette jeune fille, une connaissance d'un jour, comme à une amie ; elle cédait à un entraînement qui l'emportait à son insu. Un instant de réflexion la rappela à la réalité. Elle essuya ses yeux humides de larmes et essaya de sourire.

— Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, ma chère demoiselle, et jusqu'où mon enthousiasme m'emporte. C'est insensé. Mais il faut songer à la vie que je mène, aux souffrances que j'endure. Songez que je n'ai pas un ami, pas un être à qui dire... Allons! voilà que je retombe dans ce péché de confiance, qui doit vous ennuyer mortellement; je suis incorrigible, à ce qu'il paraît. Parlons plutôt de votre délicieuse maison. C'est un vrai nid. Je le connais, j'y suis venue. C'est celle du peintre Ludwig de Ruffach.

— Oui, madame, répliqua l'enfant en rougissant malgré elle.

— Il a fait mon portrait pour M. le duc, j'ai posé dans son atelier plus de dix fois. C'est une admirable toile que ce portrait. Malheureusement personne ne le voit, c'est un vrai meurtre.

— M. Ludwig va chez vous, madame?

— Jamais! Est-ce que quelqu'un va chez moi! Quand il me peignait, à peine avons-nous échangé trois mots; mon mari aime le silence avant tout.

— Il aime aussi la musique pourtant?

— Passionnément. C'est tout ce qu'il aime au monde, je crois... excepté moi, bien entendu.

— Mais, madame, interrompit la diva, puisque M. le duc vous aime, qu'importe le reste?

Madame d'Alfuente se tut, elle ne voulut pas éveiller dans cette jeune âme une pensée pénible. Qu'importe tout, en effet, quand on est aimé, si l'on aime; mais si l'on aime pas!

Après une visite assez longue, la duchesse se retira, en promettant de revenir dès que cela lui serait possible; elle se montra enchantée de la jeune fille et fixa sur elle un long regard. Raymonde se sentait attirée vers elle, et toute la soirée elle parla de cette grande dame malheureuse à ses parents adoptifs.

Raymonde revenait sans cesse sur sa conversation avec Mme d'Alfuente :

— Je ressemble à un ami qu'elle a perdu, disait-elle, un fiancé peut-être, avant que de connaître ce méchant duc. Quand je la verrai à l'Opéra, je la regarderai bien en chantant; je suis sûre que cela lui fera plaisir et la consolera un peu.

Le lendemain elle s'en alla de bonne heure à Paris; elle trouva en arrivant chez elle un bouquet monstre, sans signature. Josette s'évertua à chercher quel en était l'auteur; la diva ne s'y trompa point. Elle le plaça dans l'eau avec un soin tout particulier, et le soir, elle porta au théâtre une des plus belles roses, qu'elle garda dans son corset tant que son rôle le lui permit. Ludwig crut reconnaître la rose, et son cœur battit fortement. Il puisa une grande espérance dans le choix de cette fleur, et il se décida presque à risquer le lendemain sa demande. La défiance inséparable du véritable amour le retint.

— Je la mérite si peu! je suis si loin d'elle, se disait-il, non, c'est impossible!

Et, découragé, triste, il jeta loin de lui la plume qu'il avait déjà prise, en se disant :

— Attendons! c'était peut-être une autre rose, et je suis trop présomptueux.

Quelques semaines se passèrent. Josette et André remarquaient que, malgré son succès toujours croissant, Raymonde avait perdu sa gaieté. Elle travaillait mollement, sa voix s'éteignait quelquefois, elle demeurait pensive, les mains posées sur son piano, sans s'apercevoir qu'elle ne chantait plus.

— Ma femme, disait André, il y a de l'amour sous jeu, j'en suis persuadé.

— Qui ce peut-il être ?

— Eh parbleu! M. Ludwig, je n'en doute pas.

— Un artiste! un peintre!

— Un peintre qui gagne au moins quarante mille francs par an, sans compter qu'il est jeune, qu'il a de l'ordre et qu'il se fera une fortune dans l'avenir.

— Je préférerais pour notre enfant quelque grand seigneur. Quand on retrouvera ses parents, au moins ils n'auront pas à rougir.

— Rougir de Raymonde, ma femme! tu n'y penses pas. Il n'est personne qui ne soit fier de la nommer sa fille.

La diva ignorait les conjectures et les agitations de ses parents adoptifs. Elle se laissait vivre doucement, savourant ses triomphes avec la naïveté de son âge, et laissant envahir son cœur par un senti-

ment dont elle ne comprenait ni la puissance ni la force.

Dès qu'elle entrait en scène, son regard se fixait sur la stalle où Ludwig l'attendait palpitant. Dès lors toute la salle disparaissait à ses yeux, elle ne voyait plus que lui; pour lui seul elle déployait la magie de son talent; la pauvre duchesse était bien oubliée : l'enfant quittait souvent le théâtre sans se rappeler qu'elle existât.

Lorsque le grand artiste arrivait chez Raymonde, elle rougissait et restait interdite; elle lui parlait peu, et quelquefois Josette lui disait d'un ton moqueur :

— Ma chère fille, décidément M. Ludwig te prendra pour une sotte : dès qu'il est là tu ne trouves plus un mot à placer; il te fait donc grand'peur.

La jeune fille rougissait encore plus et s'enfuyait dans sa chambre.

Un matin, les deux femmes étaient parties pour Paris plus tôt qu'à l'ordinaire, Ludwig arriva et ne trouva qu'André au logis. Celui-ci le reçut joyeusement. Il l'aimait et l'estimait beaucoup; il désirait que Raymonde et lui s'expliquassent, et ce tête-à-tête lui parut tout à fait propre à l'accomplissement de son projet.

— Il faudra bien qu'il se confesse, se disait il, et nous verrons.

Ludwig voulut s'excuser, et se retirer après quelques instants; André l'engagea à déjeuner et le retint presque de force.

— Restez avec moi; il fait un temps superbe, nous

nous promènerons dans les bois, et puis nous irons au-devant de ces dames à la gare, et nous reviendrons dîner ici. N'allez pas dire non! elles ne me pardonneraient pas de vous avoir laissé partir.

Ludwig sourit amèrement.

— Je ne me crois pas si favorisé que cela, monsieur, permettez-moi d'en douter.

André le regarda fixement.

— Vraiment! c'est votre avis? Vous êtes bien modeste ou bien indifférent; à mon tour, permettez-moi de vous l'avouer.

La conversation s'engageait directement sur le terrain où le brave homme voulait la conduire; il n'eut garde de la détourner; il la poussa au contraire et entra en matière sans coup férir.

— Je comptais aller vous voir, mon cher monsieur Ludwig. Je suis charmé de l'occasion, et nous allons avoir ensemble deux mots d'explication, que je considère, depuis quelque temps déjà, comme indispensables.

— Tout à vos ordres, monsieur.

— Raymonde n'est pas ma fille, vous le savez, mais je ne m'en crois que plus obligé à la protéger et à m'occuper d'elle. Le bon Dieu me l'a envoyée comme par un miracle. La chère petite m'est confiée; c'est un dépôt, je le rendrai sans tache à celui qui me l'a donné. Vous devez comprendre cela, vous qui êtes un honnête homme.

— Parfaitement.

— Eh bien, vous venez souvent ici, vous êtes jeune, beau, riche, célèbre, vos visites peuvent don-

ner lieu à des propos nuisibles à ma pupille; j'ai le droit, n'est-ce pas, de connaître vos intentions?

— Tous les droits possibles, monsieur : je suis déjà venu souvent, dans l'intention de les avouer, mais je n'osais pas.

— Quand je vous dis que vous êtes trop modeste! répliqua André en se frottant les mains. Osez, osez!

— J'aime mademoiselle Raymonde.

— Parbleu! je le sais.

— Comment! vous le savez?

— Elle le sait aussi bien que moi, quoiqu'elle n'en ait pas l'air. Est-ce que les jeunes filles ignorent ces choses-là?

— Et alors...

— Et alors... Mais d'abord que prétendez-vous?

— Je prétends à un bonheur dont les plus grands, les plus nobles, les plus illustres ne sont pas dignes, je prétends à faire de votre fille adoptive ma femme adorée.

— A la bonne heure! voilà ce que j'attendais.

X

Ludwig resta tout interdit.

— Quoi! monsieur, vous ne me repoussez pas, vous accueillez...

— J'accueille votre demande, certes, monsieur; et pourquoi ne l'accueillerais-je pas? Que vous manque-t-il? J'ai du bon sens, bien que je ne sois qu'un pauvre ouvrier, sans éducation. Je vous étudie depuis longtemps, et vous êtes l'homme selon mon cœur, celui à qui je confierai, les yeux fermés, le bonheur de ma chère enfant.

— Merci, monsieur Fromenteau, merci de votre bonne opinion.

— Je ne partage pas les idées de ma femme; nous n'avons que faire d'un grand seigneur. Nous ne retrouverons pas les parents de Raymonde, et si nous les retrouvions et qu'ils se plaignissent, je saurais bien que leur répondre.

— Vous êtes le meilleur des hommes!

— D'abord il ne fallait pas l'abandonner dans un champ, la nuit. Ensuite, je la leur rendrai heureuse, irréprochable. Cela ne vaut-il pas mieux que de la

leur rendre les yeux pleins de larmes et de l'entendre appeler madame la duchesse.

— Certainement; mais elle?...

— Elle! Vous devez savoir aussi bien et mieux que moi, peut-être, ce qu'elle pense.

— En vérité, ja ne m'en doute pas.

— Eh bien, monsieur, le jour où elle se nommera madame de Ruffach sera le plus beau de sa vie.

— Est-il possible?

— Parfaitement.

— Elle vous l'a dit?

— Jamais! Est-ce qu'elle le sait, seulement! Mais nous n'en doutons pas, Josette et moi : nous regardons grandir cet amour; il est maintenant juste comme il faut, et, si vous parlez ce soir, vous verrez comme vous serez accueilli.

— Mais, monsieur Fromenteau, ce sont des suppositions, puisqu'elle n'a rien dit...

— Ces choses-là ne se disent pas, elles se devinent. Déjeunons d'abord; je ne suis pas amoureux et je meurs de faim. Nous irons ensuite jaser dans les bois. Si vous suivez mes conseils, vous êtes sûr de réussir.

Ludwig eût préféré continuer un chapitre si intéressant, et que la présence des domestiques allait forcément interrompre. Il mangea peu, il n'aspirait qu'à cette promenade qui remplirait le temps jusqu'au retour de la bien-aimée.

André, joyeux, dispos, s'amusa de sa mélancolie et de ses craintes, il l'emmena tout en le grondant, en se moquant de sa contenance, et finit par lui pro-

mettre de décider Raymonde à ne pas retarder la noce.

— Je veux voir mes petits-enfants, répétait-il. Ils auront de l'esprit et du talent, ceux-là, sortant d'où ils viennent !

D'où ils viennent! Le bon André croyait y être déjà.

Enfin l'heure du retour sonna. Ils attendaient tous les deux, les yeux fixés sur la route, et presque aussi impatients l'un que l'autre.

— Voici le train, du courage, disait André. Je vous soutiendrai, soyez tranquille.

— Je m'en vais, j'ai trop peur; je ne puis pas la voir aujourd'hui, je reviendrai demain; vous ferez ce soir la demande pour moi.

— Non pas, non pas, c'est vous, et tout de suite. Elle vous a vu d'ailleurs par la portière.

— Elle s'est vite retirée en m'apercevant!

— Sans doute, et rouge comme une pivoine encore : c'est le meilleur signe que vous puissiez désirer. Tenez, elle regarde en-dessous, elle ne risque qu'un œil, son cœur bat, j'en suis sûr.

Celui de Ludwig faisait gonfler son gilet, il en suffoquait presque.

— Allons vite à la descente, le sort en est jeté, vous serez content ce soir.

Raymonde eut l'air d'apercevoir Ludwig seulement lorsqu'il lui offrit la main pour sortir du wagon. Elle poussa un petit cri de surprise.

— C'est vous, monsieur!

Le peintre balbutia deux ou trois mots et s'in-

clina plus qu'il n'était d'usage; il perdait la tête, André riait en lui-même et disait à l'oreille de sa femme :

— Cela va bien! ils en finiront aujourd'hui.

Josette n'était pas si pressée; depuis qu'elle n'avait rien à faire et qu'elle lisait des romans, elle rêvait pour sa fille des destinées princières. C'était pour elle descendre de bien haut que de se borner à un mariage d'amour, presque bourgeois et dépouillé des circonstances poétiques qu'elle eût désiré voir naître.

Elle se consola un peu en songeant qu'elle avait voix au chapitre et qu'on la consulterait avant de rien décider. Les jeunes gens marchaient en avant, aussi embarrassés l'un que l'autre. Raymonde essayait de rire et de raconter son voyage, Ludwig répondait à peine. C'était le moment de parler : il n'en avait pas le courage, lui ordinairement si résolu, si sûr de lui-même; sa langue se glaçait dans son palais, il articulait tout au plus quelques monosyllabes hors de sens.

L'enfant étonnée se retourna vers lui.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Ludwig? demanda-t-elle. Vous paraissez souffrir.

— Il fait si chaud! répondit-il comme il aurait dit autre chose.

— Mais pas du tout; il vient de s'élever un petit vent frais qui donne le frisson.

La tentative n'était pas heureuse : il se découragea. Pendant ce temps Josette et André ralentissaient le pas.

— Ils causent, disait celui-ci, l'affaire sera décidée quand nous arriverons, ne nous pressons pas, donnons leur le temps.

— Tu as tort, André, nous n'avons pas le droit de disposer de Raymonde, elle n'est pas notre fille; j'admets que, par impossible, on retrouve ses parents, quel compte n'aurions-nous pas à rendre!

— D'abord, tu le dis, c'est impossible, et puis ils n'auraient dans aucun cas le droit de demander des comptes. Nous avons recueilli un enfant abandonné sur un chemin, nous l'avons élevé, nous lui avons donné un bon état, je m'en flatte, nous en avons fait une honnête personne, bien douce, bien travailleuse, que voudraient-ils de plus?

— Pour des gens comme nous, c'est à merveille, mais pour des princes ou des marquis ce n'est pas assez. Tu as beau dire, M. Ludwig est charmant, mais c'est un artiste, et ces gens-là...

— Ta ta ta ta! Ces gens-là sont notre fait. Nous voici arrivés, ils sont émus, c'est bon signe, nous danserons à la noce bientôt.

André ne se trompait qu'à moitié : sans s'être expliqués, nos deux amoureux s'étaient compris. La rêverie et l'embarras de Ludwig avaient peu à peu gagné Raymonde. Ils allaient lentement, au bras l'un de l'autre; la jeune fille sentait battre ce cœur qu'elle remplissait tout entier, et le sien s'agita bientôt également.

Sans s'en rendre compte, dominée déjà par un sentiment qui la charmait, elle s'appuya davantage, elle se rapprocha, elle regarda à la dérobée le

beau visage du peintre, illuminé par une émotion mal contenue.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, qu'est-ce donc que j'éprouve? je suis trop heureuse, ainsi!

Elle avançait plus doucement encore; mille fantômes charmants voltigeaient devant elle et semaient des fleurs sous ses pas; la nature prenait un autre aspect, elle lui semblait en fête, les chants des oiseaux étaient des hymnes d'amour, les fleurs embaumaient comme de l'encens; ce vent frais, dont elle se plaignait tout à l'heure, soulevait les boucles de ses cheveux et lui apportait des harmonies inconnues; elle se croyait transportée dans un autre monde.

— Ah! fit-elle avec un soupir, quelle belle soirée et qu'il fait bon vivre!

Le peintre soupira à son tour, l'aveu de son amour expira sur ses lèvres; il pressa involontairement le bras qui touchait le sien, ses yeux rencontrèrent ceux de Raymonde; je ne sais ce qu'ils y lurent, mais tous les deux rougirent, et leurs regards se baissèrent. On arrivait alors à la grille du jardin, les parents se rapprochaient.

La *conversation* en resta là, quel dommage!

Lorsqu'on approcha de la maison, Josette et sa fille adoptive avaient pris les devants, Ludwig s'arrêta court devant celui qu'il regardait comme son protecteur.

— Je vous en supplie, parlez-lui et tout de suite, dit-il, je ne puis plus supporter cette anxiété.

— Vous n'avez donc pas dit un mot de vos projets?

— Pas un seul.

— Au moins vous avez avoué ?...

— Rien du tout.

— La peste soit de vous! vous ne trouverez pas une occasion meilleure.

— Cher monsieur André, je vous en supplie...

— Eh bien, j'y vas. Vous me faites pitié; attendez-moi ici, je n'irai pas par quatre chemins et la chose sera résolue tout de suite. Vous avez raison, il faut que cela finisse !

— Allez! allez! au nom du ciel. Je ne vivrai pas jusqu'à votre retour.

— Je ne vous ferai pas longtemps attendre, fiez-vous à moi.

Le brave homme marcha vers le logis d'un pas d'ambassadeur, très-rempli de son importance, mais très-ému aussi à l'idée de ce qu'il allait faire. Le bonheur de ce brave garçon, celui de sa fille chérie allaient se décider, il les portait dans sa main sans doute, Raymonde l'aperçut, et courant au-devant de lui :

— Viens dîner, cher père... et M. Ludwig qu'en as-tu fait?

— Un instant, petite, la soupe ne refroidira pas trop, rejoignons ta mère et causons d'abord, nous mangerons plus tard.

— Bon Dieu! quel air solennel! On dirait le grand prêtre de la Vestale lorsqu'il s'apprête à égorger les victimes.

— J'ai mes raisons pour être solennel, tu les connaîtras tout à l'heure et tu seras peut-être aussi grave que moi.

Raymonde eut une sorte d'intuition, de pressentiment, les jeunes filles deviuent ces choses-là avec une sagacité que l'on perd en vieillissant. Elle précéda André dans le salon où Josette totonnait autour des tables, suivant son habitude.

— Mère, viens t'asseoir ici et *prêtons une oreille attentive* au papa André qui va nous parler d'une affaire importante.

— Je la connais son affaire importante, et je... enfin qu'il s'explique, puisqu'il le faut.

Ils s'assirent en aréopage : l'enfant ne riait que du bout des dents, pourtant elle soutenait son personnage, et l'impatience se lisait sur sa physionomie.

— Raymonde, demanda le négociateur, entrant dans son sujet sans préambule, as-tu envie de te marier? réponds franchement et tout de suite.

— Dame! père... je ne sais pas... je n'y ai pas réfléchi.

— Tu n'y as pas réfléchi! je n'en crois rien. Les jeunes filles ne pensent qu'à cela.

— Les jeunes filles... peut-être... moi, je ne suis pas une jeune fille, je suis une cantatrice.

— Enfin, veux-tu te marier... dis?

— Mais... comme cela, tout de suite, père?

— Oui, tout de suite. Tu as assez fait souffrir ce digne garçon, et il se meurt là-bas sur son banc, il a besoin d'être sûr de son fait. Voyons, parle.

— Quel digne garçon, père? Je ne comprends pas.

— Et, parbleu! M. Ludwig, il t'aime, il te demande en mariage, tu le sais mieux que moi.

— M. Ludwig!

— Fais donc l'ignorante, petite fûtée! Il n'est pas besoin de pleurer pour cela, je ne te gronde point et il n'y a rien de triste dans la perspective d'épouser un honnête homme. S'il ne te plaît pas, tu le refuses, et c'est terminé.

Raymonde s'était jetée, toute en larmes, dans les bras de Josette, qui l'embrassait, en lui répétant qu'il n'en serait que suivant sa volonté et qu'elle ne s'affligeât point. La bonne femme n'avait pas assez d'expérience des passions pour reconnaître la joie immense et profonde cachée sous ces larmes; elle s'en alarmait et grondait son mari de les faire couler.

— On n'a jamais vu cela, se décider ainsi à brûle-pourpoint. Veux-tu la laisser tranquille? Nous verrons plus tard.

— Oui, père, plus tard, reprenait l'enfant comme un écho.

— Pas du tout, c'est tout de suite; je l'ai promis. Que diable! elle le connaît, elle n'a que faire de se creuser la tête. Il a tout ce qu'il faut pour elle, ils feront le plus beau et le meilleur ménage de Paris.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Mon Dieu! mon Dieu! que je suis contente! Voilà ce que dis ton cœur, fillette. Pourtant, si je me trompais, ne crains pas de l'avouer, M. Ludwig ne murmurera point, et il se retirera sur-le-champ, et tu ne le reverras jamais. Ce n'est point un importun.

— Non, non! interrompit-elle vivement. Qu'il ne parte pas!

— Alors il peut espérer?

— Mon père...

— Je puis l'appeler et le lui apprendre? Il en mourra de joie.

— Non pas!... non pas!... je veux le lui dire moi-même.

— Vivat! je vais le chercher.

— Un instant encore, je t'en supplie, pour m'accoutumer à cette pensée qu'il va savoir...

— Que tu acceptes! Ma bonne petite, n'hésite pas, il est si doux de faire un heureux, surtout quand on partage son bonheur.

Raymonde se cacha davantage encore dans le sein de Josette, et celle-ci, éclairée enfin par le sourire qu'elle avait vu briller sur le visage de l'enfant, l'encourageait par de douces paroles. Ludwig fut bientôt à ses pieds, et les heureux fiancés passèrent une de ces soirées dont le souvenir est ineffaçable et se reflète sur l'avenir.

En revenant le soir à Paris, l'artiste avait des éblouissements de son bonheur, il eût voulu le crier à la nature entière; il n'y pouvait croire tant il lui semblait immense. Il devait retourner le lendemain déjeuner à la campagne, puis il ramènerait Raymonde à Paris, avec les parents. Elle jouait le soir Valentine où elle était splendide; il allait s'ouvrir pour son amour une série de triomphes qui faisait battre son cœur. Cette diva, objet de l'adoration de tous, lui appartiendrait, elle serait sa femme, elle por-

terait son nom, qu'elle couvrirait d'une gloire nouvelle et plus brillante encore.

Toute cette journée fut un enchantement; le soir la salle frémissante retrouva la prima dona plus belle, plus admirable que jamais. Les applaudissements, les cris, les trépignements, les bouquets, lui furent prodigués, l'enthousiasme monta à son comble! Ludwig sentait déborder de tout son être une joie immense. Il alla attendre la bien-aimée dans la rue, où André le rejoignit. Le père était presque aussi transporté que l'amant.

— La belle représentation, mon Dieu, dit André, je n'ai rien entendu de semblable. Il est arrivé un accident, paraît-il, et l'on était si préoccupé, que nul ne s'en est aperçu.

— Qu'est-ce donc?

— La dame qui aime tant Raymonde, cette étrangère, s'est trouvée mal, il a fallu l'emporter; elle poussait des cris affreux; on ne l'a seulement pas entendu. Fallait-il que l'enfant les enjôlât tous!

Ludwig comptait les minutes.

Enfin Raymonde parut avec Josette. Quelques personnes étaient groupées à la porte; malgré le soin qu'elle mettait à s'envelopper et à se cacher, elle fut reconnue. Les applaudissements éclatèrent; la foule devint compacte, en dépit de l'heure avancée, on tenta de lui faire une ovation. Elle s'y déroba en rentrant quelques instants dans l'escalier; mais tout le monde put la voir au bras de Ludwig, et la nouvelle de leur mariage se répandit comme une traînée de poudre.

Deux jours après, les journaux l'annonçaient, et l'estime inspirée par la jeune diva était telle que ce fut une joie et une approbation générale.

Le peintre nageait dans l'ivresse et recevait les compliments comme un homme transporté d'orgueil et de passion.

Il hâtait ses préparatifs et eût racheté par tous les moyens les jours qui le séparaient encore de cette union fortunée.

Un matin, il arriva à Bellevue chargé de présents.

Les merveilles de l'art et de l'industrie lui semblaient à peine dignes de sa jeune déité. Il trouva la famille dans un état de surexcitation inaccoutumé. Raymonde avait reçu une lettre sans signature qui pouvait, pour un temps du moins, mettre en question les projets de mariage, ou les retarder tout au moins, si on la prenait au sérieux.

La jeune fille la présenta ouverte à son prétendu.

— Lisez, lui dit-elle.

Il s'empressa d'obéir.

« La belle Raymonde va se marier, s'il faut en « croire la voix publique. Elle épouse un homme di- « gne d'elle sous tous les rapports, on ne saurait « qu'applaudir à son choix. Cependant, il existe une « personne qui doit être consultée ; ses droits sur la « fiancée sont indiscutables. Elle ne peut les récla- « mer en ce moment, mais elle supplie sa fille chérie « de ne pas accomplir l'acte le plus important de sa « vie sans avoir reçu sa bénédiction. Sous peu, elle

« se fera connaître, elle brisera les obstacles et « rendra à l'enfant qu'elle a tant pleuré le rang et « la fortune qui lui appartiennent. Un peu de pa- « tience est nécessaire pour arriver à cet heureux ré- « sultat; j'espère qu'on ne me refusera pas la grâce « que j'implore, de grands malheurs pourraient en « être la suite. »

Ludwig reploya silencieusement ce fatal papier qui venait se placer entre le bonheur et lui.

— Eh bien, demanda Raymonde impatiente, qu'en pensez-vous?

— Il faut attendre, il le faut absolument, interrompit Josette; si Raymonde retrouve sa mère, ainsi qu'elle l'annonce, elle a bien le droit...

— Sans doute, mais est-ce vrai? poursuivit André, n'est-ce pas une mystification? ne se moque-t-on point de nous? comment le savoir?

— N'est-ce pas plutôt un rival jaloux de mon bonheur qui s'efforce de le reculer, de le détruire? reprit l'amoureux effrayé.

— Qui cela, cher ami? qui oserait m'aimer quand vous m'aimez et quand je vous aime?

Ludwig baisa la main de Raymonde pour cette fière et charmante réponse.

— C'est sa mère, je vous jure que c'est sa vraie mère, répétait Josette.

— Mais, ma femme, tu n'es pas raisonnable. Comment diable veux-tu que sa mère la découvre? Qui se douterait qu'elle n'est pas notre fille? En supposant même qu'on en sût quelque chose, qui donc pourrait

affirmer l'identité de Raymonde avec l'enfant de cette inconnue?

— On sait à l'Opéra l'histoire de *la petite,* les journaux l'ont racontée, sa mère a pu la lire...

— Ta tête marche toujours, ma chère femme, je te dis que cela n'est pas. Oui, les journaux ont raconté une histoire qui n'a ni queue ni tête; mais la véritable, ils l'ignorent et ne l'apprendront point, car nous ne sommes pas d'humeur à la publier, n'est-ce pas, Ludwig?

— Comme Raymonde voudra.

— Soit. Alors qu'ordonne Raymonde? Faut-il attendre ou passer outre?

— Mon père, Ludwig... accordez quinze jours à cette chimère, si c'en est une... Et le reste de ma vie vous appartiendra, mon ami.

Ludwig aimait trop pour ne pas se soumettre, malgré sa douleur et son désappointement. Il courba la tête sous cette volonté; mais il ne put trouver un mot pour rendre ce qu'i. éprouvait et le sentiment de révolte qu'excitait en lui cette déception.

Raymonde le devina.

— Vous m'en voulez? dit-elle.

— Non, je ne puis vous en vouloir, mais je souffre.

— Vous m'accusez, alors?

— Pas davantage. Seulement je suis jaloux de cette mère trop aimée; son ombre a plus de puissance sur votre cœur que mes larmes.

— Mon ami, si c'était vrai, si ma mère allait paraître, notre bonheur ne serait-il pas mille fois plus grand, en l'ayant pour témoin?

Ludwig ne répondit pas. Pour lui le bonheur était tout entier dans Raymonde.

— Eh bien, nous attendrons! fit André en soupirant.

— A la bonne heure! s'écria Josette, qui triomphait.

— Il me reste une observation à vous faire, ajouta l'artiste. Je ne discuterai point vos désirs, vous êtes une reine et j'obéis, quoi qu'il doive m'en coûter. Cependant nous sommes en ce moment le point de mire de tous les regards, chacun s'apprête au spectacle de nos noces villageoises, annoncé à son de trompe, en dépit de mes précautions, pour lundi prochain.

— Sans doute, ensuite?

— Ensuite notre modeste église sera trop petite pour vos admirateurs; tous sont à l'affût du moment. Le bruit de ce retard se répandra, on en voudra connaître la raison. Gardons cette lettre pour nous seuls, que personne n'en ait connaissance; croyez-moi, nous prêterions à rire aux gens, ce serait une amère mystification.

— Bien entendu, ceci est entre nous.

— Pourvu, madame Josette, que nous ne nous en repentions pas.

La journée fut triste, les suivantes le furent aussi. Comme l'avait prévu Ludwig, on s'étonna de voir le mariage remis.

Il courait des propos de toutes sortes, dont le moins désagréable était une rupture absolue. Les intéressés furent assassinés de questions, on y répondit, et sans satisfaire personne, encore.

On ne reçut aucune nouvelle du correspondant anonyme. Les jours s'écoulaient, Josette commençait à perdre l'espoir; Raymonde, d'abord émue à l'idée de retrouver sa famille, trouvait peu à peu une compensation plus que suffisante dans son amour et son mariage.

Le délai fixé touchait à sa fin; l'amoureux obtint la permission de tout préparer pour le moment solennel si désiré. Les illusions s'effaçaient même de l'esprit de Josette, qui les pleurait, Ludwig ne se sentait pas de joie : sa bien-aimée était réellement seule au monde et n'appartiendrait qu'à lui. Nul autre lien que la reconnaissance ne l'attachait à personne.

Le congé du théâtre fut accordé. On était au dimanche matin, veille de ce bienheureux lundi qui devait combler les vœux du jeune couple. Raymonde se leva de bonne heure, radieuse, enchantée. Toute la nature semblait prendre part à sa joie, jamais un plus beau soleil n'éclaira l'espoir d'un mariage.

Josette et André avaient veillé fort tard pour les préparatifs; ils dormaient encore; la jeune fille se promenait seule dans le parc, elle se composait un bouquet des dernières roses de l'automne, et de temps en temps ses yeux se portaient sur la route qui devait conduire près d'elle le bien-aimé.

Sans y songer, la romance de Rachel, dans la *Juive*, lui vint à la mémoire :

Et cependant il va venir!

répétait-elle!

Un froid passa sur son cœur, elle se tut subitement.

— Ah! se dit-elle, quel mauvaise augure! je ne veux pas chanter cela.

A quelque distance d'elle, dans un petit sentier qui conduisait au village, elle apercevait depuis un instant une mendiante assise. L'immobilité de cette femme la frappa. Elle attendit plusieurs minutes. Voyant qu'elle ne répondait pas, elle l'appela, la pauvresse ne bougea point.

— Mon Dieu! se dit-elle, elle est peut-être malade!

Tout aussitôt elle courut à la grille l'ouvrit, arriva près de la vieille et lui demanda, de sa voix la plus douce, si elle ne l'avait pas entendue.

— Ah! mon Dieu, soupira la malheureuse.

— Qu'avez-vous? Que faites-vous là? Avez-vous besoin de secours?

L'inconnue releva la tête et la regarda.

— Oh! c'est vous, c'est le bon ange qui chante si bien le cantique de Pâques!

Raymonde avait chanté à sa paroisse, au salut, le jour de la Résurrection, ce qui, joint aux aumônes qu'elle répandait, l'avait rendue très-populaire dans le pays.

— Je ne suis pas un ange, ma bonne femme, mais si je puis vous être utile à quelque chose, j'en serai bien heureuse.

— Hélas! ma bonne demoiselle, moi et mes enfants nous mourons de faim; j'allais vers vous, je n'ai pas eu la force de marcher davantage.

— Venez jusqu'à la maison, on vous donnera à manger, on vous donnera tout ce qu'il vous faut... je...

— Ah! mademoiselle, si vous vouliez, au contraire, descendre jusqu'à ma pauvre chaumière! Votre présence seule fera plus pour ma famille que tout ce qu'on pourrait lui offrir. Quelque menue monnaie nous permettra d'acheter du pain, cela suffit pour des gens comme nous, tandis que le bonheur de vous voir...

— Tout peut se concilier. Je cours à la cuisine, je rapporte ce qu'il y a, attendez-moi là; nous irons ensemble près de vos enfants. En ce jour heureux pour moi, je veux que tout le monde soit heureux comme je le suis.

Légère comme une gazelle, elle eut bientôt fait main basse sur les provisions de Josette et revint suivie d'un domestique qui portait un panier. Lorsqu'il aperçut la mendiante il dit à sa maîtresse :

— Mademoiselle ne connaît pas cette vieille; elle ne mérite pas, je crois, qu'on s'intéresse à elle; je la vois sans cesse rôder autour d'ici, je m'en défie, elle doit avoir de mauvaises intentions.

— La pauvre créature meurt de faim, voilà tout; elle cherche qui l'aide. D'ailleurs je découvrirai bien chez elle ce qu'il en est et si elle me trompe.

— Mademoiselle va chez cette femme? pas seule du moins, je la suivrai.

— Pourquoi faire? que voulez-vous qu'il m'arrive en plein jour? On a besoin de vous ici. Je serai de retour avant une demi-heure, c'est tout près.

— Mademoiselle, reprit le domestique en secouant la tête, ce n'est pas prudent.

XI

Lorsque M. et Mme Fromenteau se levèrent la matinée était déjà avancée. Josette courut à la chambre de sa pupille, et ne la trouvant pas, elle descendit au jardin, où elle devait être sans doute.

Sa première question fut celle-ci :

— Y a-t-il une lettre pour mademoiselle, pour mon mari ou pour moi ?

— Non, madame.

Depuis la réception de la lettre anonyme, cette phrase était invariablement prononcée par elle le matin et le soir, aux heures des courriers. A chaque déception son visage s'assombrissait, et ce matin-là encore plus que de coutume, car dans vingt-quatre heures il serait trop tard.

— Et ma fille, ajouta-t-elle, où la trouverai-je?

— Madame, mademoiselle est sortie avec une mendiante, à qui elle a porté des provisions.

— Toujours la même ! Y a-t-il longtemps?

— Oui madame, bien longtemps, je vous assure. Pierre, qui se défiait de cette femme, a voulu aller

à sa rencontre. Comme il partait, il est venu un petit garçon déguenillé apporter un bout de papier, que voici, de la part de mademoiselle Raymonde.

— Que ne le donniez-vous tout de suite? s'écria Josette avec impatience.

Elle lut sur le chiffon de papier gras que tira de sa poche la cuisinière, ces mots tracés à la hâte avec un crayon et à peine déchiffrable.

« Ne vous inquiétez pas, je vais me promener un « peu, je reviendrai pour déjeuner. »

Josette, évidemment contrariée et même inquiète, remonta vers son mari et lui raconta ce qui se passait.

— Quelle diablesse d'invention a cette petite fille, de courir les champs aujourd'hui et à pareille heure? Ludwig va arriver avec le plus beau de la corbeille; elle n'est seulement pas restée pour l'attendre; il sera joliment furieux.

— Il y a quelque chose là-dessous, ce n'est pas naturel.

— Te voilà encore avec tes imaginations et tes folies! Que pourrait-il y avoir? C'est égal, je m'en vais tâcher de la rencontrer et je la ramènerai; elle ne peut être loin.

— D'autant plus qu'elle n'était point habillée, elle n'avait ni chapeau ni pardessus.

— Vraiment? Alors la chose devient singulière. Je prendrai le côté du bois; que Pierre aille par le haut, je veux la ramener à tout prix.

André commençait à concevoir les mêmes inquié-

tudes que sa femme. Cette sortie de Raymonde lui semblait tout aussi extraordinaire qu'à elle. Il relut le billet, le retourna dans tous les sens.

— Est-ce bien son écriture? dit-il.

— Assurément, un peu troublée, un peu pressée, mais je la reconnais parfaitement.

— Allons donc vite alors; il me tarde de la voir auprès de nous.

Une heure après, Josette arpentait le chemin devant la grille; elle regardait et paraissait en proie à une vive impatience. Ni son mari, ni Raymonde, ni Pierre n'étaient revenus.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait la pauvre femme, qu'est-il arrivé à mon enfant?

Le bruit d'une voiture se fit entendre dans le lointain. Josette courut de ce côté, et au bout d'un instant, elle aperçut un calèche découverte, attelée de deux beaux chevaux alezan brûlé, qui s'avançaient au grand trot vers la maison. Un homme, qu'elle ne reconnut pas d'abord, était dans la voiture, un domestique et un cocher en livrée du meilleur goût paradaient sur le siége.

— Ah! s'écria Josette lorsqu'ils approchèrent, c'est ce pauvre Ludwig; il amène son équipage neuf pour la noce.

Son cœur se serra quand elle le vit descendre ou plutôt s'élancer tout joyeux de la calèche, remplie de paquets, de boîtes, de cartons, d'écrins.

— Chère maman Josette, dit-il en l'embrassant, que faites-vous donc là? Où est Raymonde? Dort-elle encore, la paresseuse? Il est onze heures passées.

La bonne femme ne put retenir une larme ni prononcer un seul mot. L'artiste commença à s'agiter.

— Raymonde! où est Raymonde? répétait-il.

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle en sanglotant.

— Vous ne savez pas! vous ne savez pas où est Raymonde? ce n'est pas possible. L'a-t-on donc enlevée? dites, dites, vous me faites mourir.

Josette raconta à mots entrecoupés ce qui s'était passé le matin; elle montra le billet, elle donna les renseignements qu'elle avait pu recueillir. Le jeune homme, pâle et tremblant, l'écoutait en silence; jamais douleur pareille à celle-là ne lui avait mordu le cœur.

— Il faut qu'on la retrouve, il faut que l'on retrouve cette misérable vieille, il faut...

Tout à coup il s'interrompit, et, se frappant le front, il s'écria, comme saisi par une inspiration :

— Ce sont les gens de la lettre anonyme! Je ne me trompais pas, c'est une feinte, on me l'a enlevée.

Josette n'osa pas répliquer, elle sentit comme lui la justesse de cette conjecture.

Ludwig reprit :

— Je vais, je cours aussi, et je la retrouverai, je vous le jure; je fouillerai plutôt jusqu'au dernier brin d'herbe du pays.

Il s'élança comme un fou dans la direction suivie le matin par Raymonde.

Quelques instants après, André revint, après avoir parcouru vainement les environs. Il avait interrogé les paysans; nul n'avait rencontré la jeune fille, on

ne retrouvait nulle part ses traces. Pierre fut plus heureux : deux ouvriers l'avaient vue causer avec un monsieur très-bien mis; elle avait déjà quitté la vieille femme, qui semblait évaporée et qui ne reparaissait plus. L'étranger parlait très-poliment à la diva, qui lisait une lettre avec beaucoup d'émotion. Dès lors, ses traces étaient absolument effacées; elle, connue de tous, n'avait été rencontrée par personne; on se perdait dans ce dédale d'énigmes.

Ludwig rentra le dernier de tous, désespéré, à moitié fou, demandant sa fiancée aux échos d'alentour. Déjà les formalités légales étaient remplies, l'autorité, prévenue, avait mis ses agents en campagne; la disparition de Raymonde, si aimée, si estimée la veille de son mariage, était une calamité pour le canton. En un clin d'œil la nouvelle se répandit, les journaux l'annoncèrent le soir même! mais, hélas! la journée et la nuit se passèrent, et la pauvre enfant ne revint pas.

Lorsque Ludwig vit se lever le jour qui devait être si beau pour lui, et qu'il se trouva séparé de Raymonde, il crut que son cœur se déchirait. Dans un conseil tenu la nuit, on avait pris la résolution de saisir le préfet de police de cette affaire inimaginable, qui paraissait sans issue et à laquelle les intéressés ne pouvaient absolument rien comprendre.

André allait partir. Ludwig devait l'accompagner; il ne s'en sentit pas le courage.

— Non, non, dit-il, je ne m'en irai pas, je ne quitterai pas cette maison; c'est ici qu'elle reviendra dès qu'elle pourra s'échapper, et si je n'étais pas là pour

l'attendre et la recevoir, je ne m'en consolerais jamais. Les instances de M. Fromenteau ne purent le faire changer d'avis. Quant à Josette, elle était heureuse de cette résolution, elle ne se sentait pas la force de rester seule. Au moins, avec Ludwig, elle parlerait de sa chère fille, elle exprimerait ses pensées et sa désolation, elle pleurerait à son aise et trouverait un écho pour ses plaintes.

Depuis le départ de Raymonde, la famille s'était établie dans un petit kiosque dominant les environs; les regards des deux affligés ne quittaient pas la route et les sentiers du bois. Jusqu'à midi, rien d'intéressant ne se montra; ils virent enfin apparaître André, accompagné d'un homme qu'ils ne connaissaient pas, Ludwig courut au devant d'eux.

— Eh bien? s'écria-t-il.

— Eh bien, M. le préfet a pris une véritable part à notre douleur, il a mis à ma disposition les talents de monsieur, un de ses principaux agents, qui va prendre ici des renseignements exacts, pendant que le télégraphe jouera dans toutes les directions. Monsieur obtiendra les renseignements que nous n'avons pas su découvrir, et j'ai tout espoir dans son intervention.

— Que Dieu vous entende! Commençons-nous, monsieur?

— A l'instant.

— Désirez-vous qu'on vous conduise?

— C'est inutile, le pays m'est parfaitement connu, et je serai plus libre de mes mouvements si je suis seul.

— Comme il vous plaira, monsieur; songez que nous attendons et que nous souffrons mille tortures.

L'agent s'inclina. Pour lui, la souffrance de ceux qui l'employaient était peu de chose, il n'avait d'autre but que la réussite, et tous les moyens permis lui étaient bons. On recevait à chaque instant des lettres et des témoignages de sympathie; les admirateurs de Raymonde accouraient de Paris et même de plus loin pour s'informer d'elle. Le fiancé ni la mère adoptive ne se montraient point; ils n'en avaient pas la force, et les cérémonies de la politesse leur eussent été odieuses.

Pierre les remplaçait de son mieux et racontait l'histoire de la mendiante, en l'embellissant de détails nouveaux qui, à la fin de la journée, n'auraient plus permis de la reconnaître.

Tout ce bruit fatiguait Ludwig, il attendait maintenant l'agent avec une impatience fébrile, et celui-ci ne paraissait pas. Il ne revint qu'à neuf heures. Il est facile de comprendre ce que durent souffrir les malheureux, qui concentraient sur lui toutes leurs espérances.

Dès qu'il entra, on lut sur sa physionomie animée si ce n'est une réussite complète, au moins la certitude d'une découverte précieuse. Josette l'interrogea la première.

— Madame, je ne puis encore rien dire de positif, mais je suis assurément sur la voie. J'ai recueilli certains indices que je vais vous soumettre, à vous qui connaissez mieux que moi la position des choses et

des gens, vous saurez aussi mieux que moi sur qui doivent retomber les soupçons.

— Parlez, parlez, je vous en conjure.

— Mademoiselle Raymonde a été vue en compagnie d'un homme d'une quarantaine d'années; ils causaient vivement; elle était fort rouge et fort animée, lui très-respectueux et très-empressé. Elle le suivait de bonne volonté cependant, et il n'employait aucune espèce de violence.

— Le misérable! murmura le jeune homme en serrant les poings.

— Elle paraissait hésiter beaucoup néanmoins, et lui augmentait ses politesses et sa bonne grâce. Ils se dirigeaient vers la gare, et enfin, après beaucoup de pourparlers, ils sont montés ensemble dans un wagon de premières.

— Mais elle était nu-tête? interrompit Josette.

— Je vous demande pardon, madame, elle portait un chapeau de jardin et un voile vert assez épais, qu'elle a tenu baissé pendant tout le temps de la route.

— Après, après? Qu'est-elle devenue?

— C'est ce dont je ne suis pas très-sûr encore. J'ai déjà été deux fois à Paris pour chercher sa trace. Je l'ai retrouvée en partie et perdue de nouveau. En arrivant, ils se sont rendus en voiture dans un des grands magasins de Paris; la jeune dame en est sortie vêtue d'un très-élégant costume de voyage.

— De voyage! ils sont partis, mon Dieu!

— Je l'ignore encore, j'espère le savoir demain. Ils sont entrés dans une maison de la rue Neuve-

des-Mathurins; on ne les en a pas vus sortir, et cependant ils n'y sont plus. Il s'agit de les retrouver. J'ai maintenant le signalement exact, et j'en viendrai à bout.

— Comment connaissez-vous ces détails, monsieur? demanda André; vous n'aviez pas alors de raisons pour la suivre.

— Aussi ne la suivait-on pas, le hasard a tout fait. J'ai mis la main sur le cocher qui les a conduits. Si on avait eu ordre de les observer, nous saurions tout.

— Qui habite cette maison?

— Vingt-cinq ménages au moins. On ne sait où ils ont été, ils n'ont pas parlé au portier.

Plus on obtenait de lumières sur cette disparition étrange, plus elle devenait obscure. Quel était cet homme? Comment Raymonde avait-elle pu consentir à le suivre en un pareil jour, sans prévenir son fiancé, ses parents adoptifs? Quelles raisons impérieuses avaient pu l'entraîner loin d'eux? Ils n'y comprenaient rien. Ludwig suffoquait de colère et de désespoir, André perdait la tête, et sa femme fondait en eau!

— L'ingrate! répétait-elle, nous abandonner ainsi!

— Elle pleurait presque autant que vous, madame, et n'a cédé probablement qu'à une nécessité absolue.

— Maintenant, monsieur, que faites-vous?

— Mes hommes sont en campagne, je saurai probablement au juste demain la route qu'ils ont suivie.

— Et la mendiante? C'est elle qu'il faut interroger. Avez-vous la mendiante?

— Elle est introuvable jusqu'ici.

— Pourtant, monsieur, la clef du mystère est là, j'en ai le pressentiment.

XII

L'agent, qui s'appelait M. Milon, retourna à Paris le soir même; il était de retour le lendemain dans la journée. On n'avait pas dormi au chalet; Ludwig faisait pitié, ces quarante-huit heures l'avaient plus changé qu'une longue maladie. Ses amis accouraient en foule autour de lui, il n'en recevait aucun, il lui était impossible de se distraire, il se plaisait dans sa douleur, si l'on peut s'exprimer ainsi.

— Mes regrets sont tout ce qui me reste d'elle, disait-il, je veux les garder.

M. Milon n'apportait encore que des probabilités. Les recherches faites dans les différents chemins de fer, recherches presque toujours incertaines, puisque

les noms sont inconnus, ces recherches donc avaient amené la découverte de plus de cinquante couples répondant au signalement indiqué. Il s'agissait maintenant de découvrir la bonne piste : le plus sûr était de les suivre toutes. Mais cela demandait du temps; pendant qu'on cherchait, les fugitifs gagnaient du terrain.

Le soir, il arriva un rapport que Ludwig voulut croire exact. Une jeune personne, habillée absolument comme Raymonde, de son âge, de sa taille, était partie de Paris pour Lyon, le dimanche, à neuf heures du soir, avec un homme ressemblant trait pour trait à celui qu'on avait rencontré à Bellevue, et une femme âgée, bien mise, d'un extérieur respectable.

— C'est sa mère, répétait-il, c'est sa mère, n'en doutons pas.

— Pourquoi n'avoir pas écrit alors?

— Parce qu'on le lui a défendu. Je vois la chose clairement, j'en suis certain. Mon cœur se déchire, mais je ne tremble plus pour la vie de Raymonde, elle est en sûreté. C'est une fille de grande maison; vous et moi, nous sommes de pauvres diables; sa famille ne veut pas permettre qu'elle se mésallie, un artiste n'est pas fait pour elle.

— Mais nous! nous!

— Vous, André, on vous enverra une bonne somme d'argent, afin de vous récompenser. Lorsque la noble demoiselle m'aura oublié, lorsqu'on ne craindra plus ses souvenirs, on vous permettra de la voir quelquefois par l'escalier dérobé, quand les domestiques ne

seront pas là ; vous lui ferez la révérence, et elle vous appellera mes braves gens.

— Elle !

— Vous verrez si je me trompe, laissez venir le temps. Quant à moi, elle ne m'a jamais aimé, car elle ne m'eût pas réduit au désespoir, elle eût résisté à la tyrannie qui nous sépare. J'en mourrai, je l'espère, mais ce ne sera pas sans lui avoir rendu son mépris et son infâme abandon.

— Mais, repris Josette, si elle n'était pas coupable? si on employait la force pour l'enlever?

— Impossible ! La police l'aurait découvert. Elle s'en va tranquillement à Lyon, avec la vieille dame, qui est sa mère, et l'étranger, son prétendu.

— La mère de Raymonde ne peut pas être si vieile que cela !

L'observation frappa Ludwig et l'arrêta court dans ses plaintes.

— Et puis, continua Josette, n'a-t-elle pas écrit, la pauvre chère petite? Ne nous croit-elle pas avertis et tranquilles, tandis qu'on a arrêté ses lettres et que nous nous désolons? Vous avez beau dire, je ne croirai jamais que ma fille chérie ait manqué ainsi de cœur et de reconnaissance : il y a quelque chose que nous ignorons.

— Vous, peut-être, vous n'êtes pas délaissés absolument, mais moi, je n'ai plus qu'à mourir.

Pauvre Ludwig ! il aimait tant qu'il craignait tout.

Parmi les personnes qui prenaient le plus d'intérêt à Raymonde et à sa famille, il faut compter la du-

chesse d'Alfuente. Elle envoyait plusieurs fois par jour; elle avait spécialement chargé ses messagers de témoigner ses regrets de ne pouvoir venir elle-même. Retenue au lit par une maladie grave, elle s'inquiétait fort de la belle artiste, et suppliait qu'on la tînt au courant des nouvelles; le duc témoignait la même sollicitude. Tout Paris, du reste, était en deuil, et cette disparition inimaginable faisait le sujet des conversations du haut en bas de l'échelle.

La police se piqua d'honneur : elle mit un zèle et un empressement infinis dans ses recherches; mais, après des efforts répétés, après des erreurs nombreuses, elle fut obligée d'avouer son impuissance! Elle ne renonça pas néanmoins; au contraire, elle jura qu'elle en viendrait à bout et que l'on ne se moquerait pas d'elle impunément.

La villa de Bellevue était le temple de la désolation. André et Josette, métamorphosés en fontaines, avaient une douleur calme et renfermée, mais si profonde, qu'elle devait miner leur vie, et qu'assurément ils n'y résisteraient pas. Leur bonheur, leurs joies, leurs espérances, s'étaient envolés avec cette douce enfant, qu'ils aimaient plus que tout au monde. Ils ne dormaient plus, ils ne mangeaient pas davantage; leur existence semblait comme suspendue : à peine s'ils parlaient, à peine s'ils reconnaissaient leurs amis les plus chers.

— Si mademoiselle ne revient pas, disaient les domestiques, nous enterrerons monsieur et madame avant un mois.

Ludwig, au contraire, passait du désespoir à la

rage; son état était voisin de la folie; on le gardait presque à vue. Il voulait partir, courir au hasard, chercher l'infidèle jusque dans les entrailles de la terre et les immensités de la voûte éthérée.

— Je la trouverai bien, moi! répétait-il.

— Oui, peut-être; mais si elle revient pendant ce temps-là, tu ne seras pas le premier pour la recevoir.

— Elle ne reviendra pas!

— Elle reviendra, au contraire. Cette absence ne peut pas être éternelle. Un peu de patience, attends.

Attendre, quand l'impatience vous dévore! quand la jalousie vous torture le cœur!

Nul ne peut connaître un pareil supplice s'il ne l'a pas éprouvé.

Un soir, le pauvre fiancé était assis près d'une tonnelle où la diva avait planté des volubilis et dont elle aimait l'ombrage. Il regardait, comme toujours, cette route qui l'avait vue partir et par laquelle elle ne reviendrait peut-être plus. Son cœur battit fortement en apercevant le facteur, qui s'acheminait vers la maison, il courut au devant de lui et lui arracha deux lettres. Sur l'adresse de l'une, il reconnut l'écriture de Raymonde; il crut qu'il allait s'évanouir de saisissement et de joie; il tremblait tellement en ouvrant l'enveloppe qu'il la déchira. Cette enveloppe contenait une feuille de papier vierge de tout caractère et complétement blanche. En vain la retourna-t-il dans tous les sens, en vain l'examina-t-il soigneusement, il n'aperçut pas la moindre trace

d'encre ni de crayon. L'enveloppe portait le timbre de Paris.

— C'est à devenir fou! s'écria-t-il en se frappant le front.

Pendant ce temps, André, qui l'avait rejoint, décachetait l'autre missive, marquée de l'estampille de la préfecture de Paris. Elle contenait ces mots, signés de M. Milon :

« Je pars à l'instant; des *renseignements certains* nous arrivent; mademoiselle Raymonde est dans un château, près de Chambéry. Vous aurez de mes nouvelles après-demain par le télégraphe. »

Et cette adresse, de l'écriture de la jeune fille, portait le timbre de Paris! — Lequel croire?

XIII

Il faut maintenant revenir vers l'objet de tant de sollicitudes et de regrets, vers la pauvre Raymonde, si violemment séparée de tout ce qu'elle aimait et jetée dans des aventures dont elle était loin de deviner la portée et le but.

Nous devons la prendre au moment où, emportée par l'élan de son cœur, elle fut assez imprudente pour suivre la pauvresse, sans s'inquiéter des observations du domestique, plus défiant qu'elle et plus accoutumé aux ruses des malhonnêtes gens.

Elles descendirent le sentier à travers le bois : la chaumière était au bord de l'eau, disait la vieille femme, et, bien que la distance fût grande, le chemin était si joli qu'on ne s'en apercevait pas.

Raymonde ne remarqua pas la contradiction flagrante entre cette version et la première. On n'avait que quelques pas à faire, avait-elle dit d'abord, sa maison se voyait presque de la grille du parc ; maintenant on devait aller à la rivière, et cela en suivant une route déserte et écartée de toute habitation.

La diva faisait couter à la mendiante ses misères, l'histoire de son mari, la sienne, celle de ses enfants, elle cueillait des fleurettes et chantonnait quelque refrain. Elles atteignirent ainsi un petit carrefour où se dressait autrefois une croix de pierre, érigée par quelque dévote fondation.

Un homme fort bien mis, assis sur un banc de mousse, se leva à leur approche et salua Raymonde avec un profond respect. Elle lui rendit le salut sans trop le regarder, et passa outre. Il s'approcha d'elle, son chapeau à la main.

— Mademoiselle Raymonde? dit-il d'un ton interrogatif.

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle froidement.

— J'ai une lettre à vous remettre, mademoiselle, si vous voulez la recevoir.

La jeune fille hésita et porta sur lui son regard fixe et hautain.

— Je n'ai pas pour habitude, monsieur, de recevoir et de lire des lettres de gens que je ne connaîs pas.

Elle fit un pas en avant; il l'arrêta d'un geste aussi respectueux que son salut.

— Pardon, mademoiselle, si j'insiste, mais vous ne vous consoleriez pas de m'avoir refusé. Lisez seulement la signature.

— C'est inutile, monsieur.

— Mademoiselle, mademoiselle, lisez, au nom de Dieu! lisez : « Ta mère! »

— Ma mère, ma mère! s'écria-t-elle, vous avez dit : ma mère! Est-ce bien ma mère?

— Voyez vous-même, mademoiselle.

Elle prit le papier et lut avidement :

« Ma fille, mon enfant chéri, il m'est enfin permis « de te voir, de t'embrasser. Viens, viens sur-le-« champ, n'importe où tu sois, quand on te remettra « ce billet, viens, je t'attends, mes bras te sont ou-« verts. J'éprouve la même reconnaissance que toi « pour les *braves gens* qui t'ont recueilli sur le grand « chemin, près de Blaye; j'aime ton fiancé, ce digne « jeune homme, qui te prenait orpheline et déshéri-« tée; mais il est important pour notre avenir à tous « qu'ils ignorent notre entrevue jusqu'au moment « où tu retourneras près d'eux. Tu as mille moyens « de calmer leur inquiétude passagère, tu les retrou-« veras ensuite pour ne plus les quitter. Viens, « viens! « Ta mère qui t'aime. »

Raymonde, en lisant ces lignes, sentit son sang affluer de son cœur à sa tête. Elle eut une sorte d'éblouissement. Elle allait enfin connaître le secret de sa naissance; elle allait revoir sa mère et jouir du bonheur de ses caresses! Mais elle ne pouvait consentir à s'échapper ainsi, en un pareil jour, sans justifier cette absence, en se laissant accuser.

Que penseraient les Fromenteau? que penserait Ludwig? quel ne serait pas leur désespoir?

Elle ne se déciderait jamais à une pareille action.

— J'obéirai, monsieur, reprit-elle, avec bonheur; mais après avoir averti mon père et ma mère adoptifs. Je ne puis partir sans cela.

— C'est impossible, mademoiselle, un instant de retard peut tout perdre.

— Cependant, monsieur, il en sera ainsi. Ma mère ne doit pas me commander une mauvaise action, elle ne voudrait pas faire de moi une ingrate, une misérable. Je ne quitterai pas ainsi mes parents adoptifs, mon fiancé, celui que j'épouse demain.

L'inconnu reprit plus vivement :

— Cette entrevue ne sera plus possible si vous la retardez d'une heure seulement. Les moments sont comptés; votre mère a pu arracher quelques instants à ses bourreaux, et vous les perdez en pourparlers inutiles!

— Monsieur, monsieur, comment ne me comprenez-vous pas? s'écria Raymonde.

— Je vous comprends à merveille, mademoiselle; c'est vous qui ne me comprenez pas, qui ne compre-

nez pas surtout l'anxiété de votre mère. Vous ignorez sa position...

— Et vous, monsieur, qui la connaissez si bien, vous avez donc le droit d'être plus initié que moi? Qui êtes-vous?

— Son plus ancien ami, son frère, non par le sang, mais par la tendresse. Aussi je vous en supplie, je vous en conjure, mademoiselle, partons.

— Reviendrai-je bientôt?

— Quand vous voudrez ; dans deux heures.

— Alors permettez-moi d'écrire; je ne dirai rien, je ne trahirai pas le secret; qu'on sache au moins que c'est une absence momentanée, qu'il ne m'est pas arrivé de malheur.

— Écrivez, mademoiselle.

Il lui offrit un crayon, déchira une page de son carnet; elle traça les quelques mots que nous savons et lui présenta le papier ouvert. Un des enfants de la mendiante, qui les avait rejoints depuis quelques instants, fut chargé de la commission; sa grand'mère lui donna des instructions particulières, pendant que l'inconnu et Raymonde achevaient de s'entendre.

Elle fit encore quelques objections sur sa toilette, objections qui furent levées aussitôt par la certitude d'en trouver une autre en arrivant; puis le messager de sa mère vida sa bourse dans la main de la vieille femme, à qui Raymonde promit de la revoir.

Ils s'acheminèrent ensuite vers la gare, la jeune fille hésitait encore à s'y rendre et eût beaucoup de peine à s'y décider.

En arrivant à Paris, l'inconnu, qui se fit appeler

M. Dolbèque, conduisit Raymonde au magasin, où elle choisit un vêtement très-sombre, très-éteint, bien que d'une élégance et d'une distinction incontestables. Il devait la déguiser complétement aux yeux de ceux qui la connaissaient le mieux, le mystère étant la première condition de la démarche qu'elle allait accomplir.

En sortant de cette maison, ils se rendirent à la rue Neuve-des-Mathurins. La jeune fille, voilée, entourée d'un grand châle, monta l'escalier à la suite de son guide. Son cœur battait si vite qu'elle en avait presque des éblouissements. M. Dolbèque sonna au premier étage. Une femme d'une tournure respectable vint ouvrir; elle s'écarta pour le laisser passer, ainsi que sa compagne. Il alla tout droit à un salon, sévèrement meublé, dont la porte était ouverte.

Une dame âgée vint au devant de lui.

— Eh bien? dit-il.

— Eh bien, elle est partie; elle n'a pu attendre davantage, mais voici ce qu'elle a laissé.

M. Dolbèque parut excessivement contrarié.

— Je l'avais prévu : nous avons trop tardé, mademoiselle.

Il lui présenta une lettre cachetée. Raymonde la saisit vivement. Elle s'était laissée tomber dans un fauteuil, ne pouvant plus résister à l'émotion qu'elle éprouvait; ses doigts tremblaient en brisant le cachet; l'écriture était tremblée aussi. La jeune fille lut avec peine et sans trop comprendre ce qu'elle lisait :

« Je suis désespérée; il me faut partir, et cepen-
« dant *il faut* que je te voie, mon enfant bien-aimée.
« Ton avenir, le mien, celui de ton fiancé, de ceux
« qui t'ont adoptée si généreusement, dépendent de
« cette entrevue. On m'emmène tout à l'heure très-
« loin d'ici : au nom de ma tendresse, au nom de ton
« devoir, je t'ordonne de me suivre. Des amis dé-
« voués que je laisse derrière moi t'accompagneront.
« Ceux qui tyrannisent ma vie me conduiront jusqu'à
« l'asile qu'ils m'imposent, puis on me laissera seule,
« et tu peux me rejoindre sans danger. Seulement,
« le plus grand secret est nécessaire; des périls
« affreux m'environnent; si tu ne m'obéissais pas
« strictement, tu serais cause de ma mort. Suis en
« toutes choses et sans y rien changer les instruc-
« tions que te donneront Dolbèque et madame Angé-
« lique; ils ont reçu mes ordres, ils connaissent ma
« situation et la tienne; tu ne peux trouver des
« guides plus sûrs et plus fidèles. Ne t'écarte donc
« *en rien* de ce qui te sera prescrit, ou tu plongeras
« ceux qui te sont chers dans un abîme de malheurs;
« tu y tomberais avec eux, en reconnaissant trop
« tard que tu les aurais perdus. Je te bénis, ma fille
« soumise; je te maudirais enfant rebelle. Mille bai-
« sers.

« Ta mère. »

Raymonde venait de recevoir comme un coup de poignard dans le cœur.

— Partir! s'écria-t-elle, les quitter ainsi, le jour même... Non, je ne partirai pas. Je consulterai

d'abord ceux qui m'ont élevée, celui qui doit être mon mari. Ce n'est pas à mon âge qu'on prend un parti tel que celui-là sans conseils, sans avis, sous la seule protection des étrangers.

— Des étrangers, votre mère, mademoiselle!

— Et qui me prouve que ce soit ma mère, monsieur? Est-ce que je la connais? est-ce que son écriture m'est familière? D'ailleurs ne m'a-t-elle pas abandonnée? Sans M. Fromenteau, je serais morte. Pourquoi ma mère se cache-t-elle de ceux qui m'ont sauvée? pourquoi m'ordonne-t-elle de les tromper, de les plonger dans le désespoir et l'inquiétude? Si elle était véritablement ma mère, si elle m'aimait, elle ne devrait pas les bannir de sa confiance, eux qui ont tant fait pour moi. Ce n'est pas ma mère, on m'abuse, je veux sortir d'ici, retourner à Bellevue revoir mes chers parents, mon Ludwig. Laissez-moi passer ou j'appelle.

Pour toute réponse, M. Dolbèque ramassa la lettre qu'elle avait laissée tomber, et répéta tout haut ces phrases :

« Si tu ne m'obéissais pas strictement, tu serais « probablement cause de ma mort.

« Ne t'écarte *en rien* de ce qui te sera prescrit, ou « tu plongeras *ceux qui te sont chers* dans un abîme « de malheurs.

« Je te bénis, ma fille soumise; je te maudirais « enfant rebelle. »

On eût dit Alice dans *Robert le Diable*, reprenant

le fameux : *Mon fils, mon fils !* les tablettes de la duchesse de Normandie à la main.

— C'est affreux ! c'est horrible ! reprit Raymonde en pleurant, si tout cela est vrai, je tue ma mère, si cela est faux, je tue mon fiancé, mes amis bien aimés. Il y a de quoi devenir folle.

Mme Angélique, jusque-là témoin à peu près muet et passif de cette scène, crut devoir y prendre une part active.

C'était une personne fort distinguée que Mme Angélique. On devinait en elle la grande dame de naissance et de manières. Bien qu'elle fût vêtue très-simplement, son air et ses façons la classaient ; il était impossible de la prendre ni pour une mercenaire ni pour une parvenue.

L'expression de sa physionomie était une grâce mielleuse qu'une personne inexpérimentée pouvait prendre pour de la bonté, mais sous laquelle un observateur impartial eût démêlé une volonté inflexible, une sorte d'astuce combinée avec la loyauté qu'on rencontre chez les gens poursuivis par une idée fixe et par ce qu'on appelle un parti pris.

A soixante-cinq ans, elle avait conservé une taille superbe, et ce qui restait de sa beauté temoignait de ce qu'elle avait dû être. Elle prit la main de Raymonde et l'attira vers elle, puis elle la baisa au front et essuya ses larmes avec son mouchoir.

— Maintenant, dit-elle, ma chère petite, regardez-moi bien.

L'enfant leva sur elle ses beaux yeux, pleins de méfiance et de douleur.

— Me croyez-vous capable de vous tromper ?

— Mon Dieu, madame, je ne sais pas... j'ai peur..

— Et si je vous donne des preuves, me croirez-vous, au moins?

Raymonde hésita.

— Si les preuves sont positives... il le faudra bien alors.

— Touchant abandon ! murmura madame Angélique. Mademoiselle, je suis la tante de votre mère et c'est moi qui l'ai élevée. J'appartiens, comme elle, à une des grandes races de l'Europe, et je ne m'abaisserais pas à un mensonge. M'écouterez-vous à présent?

Elle mit dans ces paroles une dignité et une sécheresse qui frappèrent la diva de surprise et presque de terreur.

— Alors, madame, vous êtes... répliqua-t-elle timidement.

— La sœur de votre aïeul, oui, mademoiselle; vous ne vous trompez pas. Je vous ferai voir, à n'en pas douter, que l'on peut avoir confiance en moi.

Raymonde baissa la tête et attendit. Lorsque madame Angélique reprit la parole, elle retrouva sa douce voix et ses caresses; la tempête n'avait duré qu'un instant.

— Oui, ma chère, je suis votre grand'tante et je vous ai vue presque naître. Vous avez vécu près de trois ans à côté de moi. Je venais de quitter, avec votre mère, la ville de Blaye, où nous nous étions reposées une heure lorsqu'une personne qu'il m'est interdit de nommer vous abandonna dans cette prairie où l'on vous a rencontrée.

— Vous le saviez, madame? Ma mère y avait consenti !

— Votre mère l'ignorait, et elle ne l'a appris que bien des années après, par une circonstance fortuite. Elle vous a crue morte et vous a pleurée très-amèrement. Celui qui vous a séparée d'elle a cru agir pour l'avantage de tous. L'évènement lui avait donné raison jusqu'ici. Votre mère vous avait confiée à lui pour vous ramener, avec votre gouvernante, au château où vous êtes née, tandis que nous continuions notre route vers Paris. Vous étiez un ferment de discorde dans la famille, il crut y mettre un terme en vous faisant disparaître, et son dévouement lui prêta ainsi qu'à la gouvernante, le courage de vous sacrifier.

— C'était un crime odieux.

— Mon enfant, les grandes maisons ont de ces nécessités impérieuses, de ces devoirs cruels qu'on ne peut comprendre lorsqu'on n'a pas été élevé avec les mêmes idées. Brisons-là, nous ne nous comprendrions pas. Voulez-vous des détails plus précis pour vous convaincre encore mieux? C'était le ...... de l'année 18..; vous aviez un costume frais et élégant; vous portiez au cou une médaille de la Vierge en or; vous aviez un collier d'ambre oriental et une ceinture en ruban chiné.

Elle décrivit minutieusement et exactement le costume de l'enfant, ce costume conservé soigneusement et que Raymonde avait examiné si souvent, avec une émotion nouvelle. Le doute n'était plus possible, elle était en présence d'une parente. Ma-

dame Angélique connaissait mieux qu'elle encore tout ce qui était relatif à son abandon et à ce qui l'avait précédé.

— Et mon père, madame, vous ne m'en parlez pas; était-il donc mort déjà?

La vieille dame changea de visage; elle ne répondit pas sur-le-champ.

— Votre père? oui, en effet, il était mort déjà... Vous lui ressemblez.

Il y eut un moment de silence.

— Qu'arriva-t-il ensuite, madame?

— Je ne puis vous le raconter que succinctement. Votre mère, veuve et se croyant seule au monde, se remaria. De là viennent les périls qui vous entourent, de là les chagrins poignants et éternels qu'elle endure. Cela doit être ainsi, rien ne peut l'en détourner. Une fille de notre maison n'a pas le droit de se plaindre si les sacrifices qu'elle accomplit amènent au nom qu'elle porte une gloire et une illustration nouvelles. Elle est née pour ce devoir, et rien ne saurait la dispenser de le remplir.

Son regard exprima une conviction et une volonté qui, pour tout autre qu'une enfant de cet âge, eussent été la clef de ce caractère impassible. Raymonde n'y fit point attention, ses pensées étaient ailleurs.

— Et comment s'appelle ma mère, madame? Ne le saurai-je point.

— Elle vous l'apprendra elle-même si elle le juge convenable. Vous en savez assez maintenant pour

être certaine qu'on ne vous trompe pas et pour vous décider à obéir.

— Que faut-il faire, madame? répondit Raymonde d'une voix mourante.

— Partir à l'instant même.

— Sans revoir mes amis, sans les prévenir?

— Non, cela serait trop cruel. Écrivez-leur.

— La lettre leur sera remise?

— Ce soir même, par un homme à moi, à qui vous la donnerez et qui la portera sur-le-champ, en personne.

— Puis-je leur dire la vérité?

— Absolument. Tout ce que vous en savez, du moins.

— Vous me jurez qu'ils sauront aujourd'hui pourquoi je les ai quittés?

— Je vous le jure.

— Il me sera permis de leur écrire tout le temps de mon voyage?

— Chaque fois que vous le voudrez.

— Je recevrai de leurs nouvelles?

— Quant à cela, c'est impossible; ils doivent ignorer où vous êtes.

— Le timbre de mes lettres le leur dira.

— Ils les recevront toutes de Paris.

— Combien de temps serai-je absente?

— Quelques jours seulement.

— Je puis y compter.

— Vous le pouvez.

Raymonde avait le cœur horriblement gros, ses larmes coulaient toujours.

M. Dolbèque n'avait pas parlé, madame Angélique restait froide.

L'enfant se retourna vers elle.

— Est-ce vrai tout cela, madame? Vous ne voudriez pas vous souiller d'un mensonge, dites si cela est vrai.

La tante se redressa de toute sa hauteur et répondit sévèrement :

— Si vous doutez de nous, mademoiselle, je ne sais pas le moyen de vous persuader.

Raymonde trouva la réprimande cruelle.

— Ah! madame, vous ne voulez pas vous mettre à ma place. Songez done à ce que je quitte et dans quel moment.

— Vous avez raison, reprit la vieille dame, et moi j'ai tort. Mais aussi votre méfiance me blesse. N'en parlons plus, je suis à vous. Je tâcherai de réparer ma brusquerie en vous gâtant pendant le voyage, en vous prouvant que votre famille peut vous aimer plus encore que les étrangers.

Raymonde se décida et écrivit.

On lui offrit ensuite un *lunch* bien servi; elle n'y toucha pour ainsi dire pas, elle avait hâte de partir afin de revenir plus tôt. La police avait été bien informée, ils avaient pris tous les trois le chemin de fer de Lyon. A l'embranchement, ils le quittèrent pour celui de Bordeaux.

Ils ne s'arrêtèrent dans aucune ville et continuèrent leur route vers le midi, qu'ils parcoururent en entier, jusqu'à la savoir, ayant changé dix fois de direction, pour faire perdre leur piste.

— C'est ce chemin que nous avons suivi avec votre mère et vous, Raymonde, dit madame Angélique; vous ne vous le rappelez pas?

— Non, madame.

— Vous reconnaîtrez peut-être le château où nous nous rendons; vous y êtes née et vous y avez fait vos premiers pas.

XIV

Raymonde n'avait jamais ressenti une semblable perplexité. Elle désirait ardemment voir sa mère et cependant elle redoutait cette entrevue. Ce qu'elle entendait dire à ses compagnons, le mystère qui l'entourait, lui donnaient des craintes douloureuses sur son avenir.

On la séparait des Fromenteau, on l'arrachait à Ludwig, était-ce pour les réunir de nouveau? Ne la forcerait-on pas à quitter le théâtre? Cette fortune, ces grandeurs l'épouvantaient. Elle tremblait qu'on ne torturât son cœur en lui imposant d'autres affections. Ces idées étouffaient presque la joie qu'elle

éprouvait, et quand Dolbèque lui dit, après plusieurs jours de voyage :

— Mademoiselle, regardez, voilà le château!

Elle éprouva une douleur si vive qu'elle ferma les yeux instinctivement; il lui semblait que son malheur l'attendait là.

Le pays était admirable : des montagnes à perte de vue, une vallée plus verte qu'une émeraude, que des ruisseaux fleuris parcouraient en tous sens, et, dominant tout cela, situé à mi-côte, un castel du quinzième siècle, admirablement conservé, élevait jusqu'aux nues ses tourelles orgueilleuses.

La jeune fille fut frappée de ce spectacle; il lui vint comme un vague souvenir.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est superbe! j'ai déjà vu cela.

— Votre mémoire se reveille, mademoiselle; j'en suis charmé.

— Et je vais embrasser ma mère, continua-t-elle, ma vraie mère! Est-ce bien possible?

Ses compagnons de voyage ne répondirent pas.

— Montrez-moi, je vous en supplie, la fenêtre de la chambre qu'elle habite, ajouta l'enfant avec des larmes dans la voix; elle nous attend, elle guette notre arrivée, je l'apercevrai peut-être. Oh! ma mère, ma mère!

Madame Angélique lui désigna un des deux pavillons avançant sur la cour d'honneur et des croisées au rez-de-chaussée.

— Voici la chambre où vous êtes née, où votre mère habite lorsqu'elle vient ici.

— Où elle est sans doute à présent, ma mère!

Toute son âme passa dans son regard; elle cherchait à découvrir derrière les vitres cette mère qu'elle venait chercher de si loin, avec des sentiments si divers; elle ne put rien apercevoir, tout était désert et morne, aucun domestique ne se montrait, on eût dit un lieu désert et inhabité.

La voiture s'arrêta devant la grille; M. Dolbèque descendit lui-même pour l'ouvrir; elle tourna dans la cour sablée, introduisit les voyageurs à un perron situé en retour du corps de logis. Raymonde fut invitée à descendre, ce qu'elle fit assez lentement. Son regard plongeait jusqu'au fond d'un grand vestibule obscur; le silence régnait autour d'eux; on aurait dit le château de la Belle au bois dormant.

— Ma mère! ma mère! disait la pauvre enfant, où est ma mère?

M. Dolbèque la guida à travers un dédale de corridors obscurs; évidemment les fenêtres n'avaient pas été ouvertes depuis très-longtemps. Le doute s'empara de l'esprit de Raymonde et la frayeur s'éveilla avec lui.

— Où me conduit-on? demanda-t-elle brusquement.

— Dans la chambre de votre mère, mademoiselle.

— Avançons donc et hâtons-nous.

Une vive lumière frappa tout à coup ses yeux, elle fut introduite dans une vaste pièce meublée à l'antique et éclairée par les deux croisées qu'on lui avait montrées de la route. Il ne s'y trouvait personne. La diva s'arrêta sur le seuil.

— Veuillez entrer, mademoiselle, dit Dolbèque.

— Mais...

— Asseyez-vous, madame la comtesse Angélique, votre grand'tante, désire causer avec vous.

— Je ne comprends pas... Ma mère, où est-elle?

— Asseyez-vous, Raymonde, et écoutez-moi.

La jeune fille s'assit comme un automate, abasourdie, hors d'elle-même; elle ne savait plus si c'était un songe ou si elle veillait.

— Je suis désolée de vous affliger, ma chère enfant, mais je n'ai jamais tergiversé avec mon devoir, et pour moi la grandeur de ma maison, le respect du nom de mon père, sont le premier de tous. Je sais combien ces idées ressemblent peu à celles du siècle actuel, mais on me les a inspirées dès mon enfance et je n'y faillirai pas.

— En quoi puis-je contrarier ces idées, madame? Où est ma mère, au nom du ciel?

— Vous allez savoir tout cela. Il faut d'abord me promettre d'écouter la raison, de ne pas vous laisser emporter par votre imagination exaltée, et de vous résigner au sort que la destinée vous impose.

— Moi, madame!

— Oui, vous-même, vous, qui n'êtes pas ce que vous croyez être, vous qui nous appartenez complétement désormais et qui ne sortirez pas de nos mains.

— Je suis donc prisonnière ici, madame? On m'a trompee, ma mère n'est pas ici.

— On vous a trompée, en effet, il fallait qu'il en fût ainsi, mademoiselle.

— Madame, murmura l'enfant, à qui la tête tournait de surprise et de saisissement, vous avez commis là une action infâme. Vous avez abusé de ce qu'il y a de plus sacré, la tendresse et l'obéissance d'une fille pour sa mère. Que vous ai-je fait? quel crime ai-je commis? Si vous êtes ma tante, vous devriez au moins avoir pitié de moi.

— Il fallait qu'il en fût ainsi, je vous le répète. Vous n'êtes pas coupable, mais votre naissance est une honte pour ma famille; c'est la seule tache qu'ait reçue notre éusson; du moment qu'on l'a découverte, elle doit disparaître. Vous êtes le fruit d'une mésalliance; ce mot vous dit tout.

— Vous allez m'assassiner!

— Non pas, soyez tranquille. Nous vous empêcherons seulement de faire assez de bruit dans le monde pour qu'on ait envie de remonter à votre origine. Vous devez vivre et mourir obscure, ignorée; on ne vous demande rien de plus. En revanche, on vous donnera tous les biens de ce monde; rien ne vous manquera, pourvu que vous vous fassiez oublier.

— Je ne comprends pas, madame.

— Consentez-vous à partir pour un pays éloigné, à ne jamais revenir ni en France, ni en Espagne, ni en Italie? à ne jamais revoir aucun de ceux qui vous ont connue?...

— Jamais, jamais je ne consentirai à cela.

— A adopter un nom, une personnalité qu'on vous imposera, à vous créer une vie nouvelle enfin? A ce prix votre fortune, votre liberté, votre bonheur même sont assurés. Autrement ce château sera votre

prison et vous n'en sortirez plus. C'est à vous de choisir.

Raymonde se leva éplorée et jeta un cri affreux.

— Est-il possible ! mais il y a des autorités, madame. J'ai des amis, et ils ne souffriront pas qu'on me séquestre ainsi ; ils me chercheront, ils me découvriront, ils me cherchent déjà, j'en suis sûre... Mes lettres... oh ! mon Dieu ! mes lettres ne leur seront pas parvenues !

— Ils n'en ont reçu aucune et ils n'en recevront pas. On s'appliquera seulement à leur donner de fausses indications et votre écriture nous servira à merveille. Nos mesures sont prises ; nous n'avons laissé aucune trace derrière nous, ou plutôt nous les avons si bien enchevêtrées que les plus habiles s'y tromperont.

Raymonde pleurait à fendre un cœur de rocher ; la comtesse ne sembla pas s'en apercevoir. Elle continua :

— Nous ne craignons rien ; si l'on vous cherche, et l'on vous cherchera, on ne vous retrouvera pas. Nous ne sommes point en France, et avant qu'on vous découvre dans ce vallon écarté et sauvage, la police aura perdu sa patience et sa volonté. Vos amis vous auront oubliée.

— Oh ! non.

— Pauvre enfant ! Vous ne connaissez pas la vie. Vous croyez à l'éternité des sentiments, vous croyez à l'affection désintéressée, à l'amour. Quelle pitié ! Tout passe ici-bas et bien vite ; une seule chose est immuable, c'est l'honneur, c'est la gloire d'un nom

illustre, c'est la dignité d'une grande race, dont les racines s'étendent jusqu'aux temps les plus reculés et dont les branches ombrageront l'avenir.

— Et ma mère, madame, ma mère, où est-elle? interrogeait-elle, en joignant les mains.

— Votre mère..... votre mère..... elle n'existe plus.

— Et vous avez fait naître dans mon cœur l'espérance de la revoir pour me désabuser ensuite! oh! madame! madame! c'est un crime cela.

— Je ne pouvais vous attirer ici autrement, et il fallait rompre ce mariage, il fallait vous enlever à la curiosité publique, que vos succès et votre histoire étrange excitaient. Nous n'avons trouvé que ce moyen. Maintenant vous réfléchirez, je l'espère. Si vous êtes raisonnable, demain nous partirons pour Gênes, où vous vous embarquerez. Nous vous laissons le choix du pays. M. Dolbèque vous accompagnera; vous serez richement dotée, puissamment recommandée, vous ferez d'autres amitiés, vous trouverez des prétendants, vous ferez le choix d'un bon mari, et vous serez heureuse.

Raymonde leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin d'un tel blasphème.

— Si, au contraire, vous êtes indocile, vous ne sortirez plus de cette chambre; vous y serez gardée à vue par une femme sourde et muette, élevée chez moi, par moi, et qui ne communiquera qu'avec moi seule. Le peu de domestiques qui habitent cette maison sont incorruptibles; vous n'avez aucune chance de vous échapper.

— Je mourrai, madame, s'écria la pauvre enfant, déjà à demi morte de douleur.

— S'il en est ainsi, c'est que ce sera la volonté de Dieu; nous n'aurons rien à nous reprocher. Quant au reste, vous n'avez qu'à choisir.

— Mon choix est fait, madame, je reste.

— Vous vous en repentirez. Vous avez le caractère de votre mère; c'est la même obstination, la même persévérance. Vous vous perdrez comme elle. Fille unique, héritière d'une des plus belles fortunes du monde, fiancée à un grand seigneur, presque de sang royal, elle s'éprit d'un jeune homme sans naissance et sans biens, un artiste! Elle trouva des complaisants pour la servir et l'épousa secrètement.

— Pauvre mère!

— Le secret fut bientôt découvert; elle prit la fuite avec son mari, espérant échapper à sa famille et cacher sa honte dans quelque asile retiré. On la poursuivit, on la rattrapa et on la ramena à la maison paternelle. Elle fut conduite ici, seule avec moi; elle vous portait dans son sein; vous vîntes au monde dans cette chambre, ainsi que je vous l'ai dit déjà, vous y avez fait vos premiers pas. Je ne croyais pas vous y revoir jamais.

— Et ma mère?...

— Elle mourut peu après votre abandon...

— Mon père?...

— Vous le savez, il l'avait précédée dans la tombe.

— Hélas! je suis orpheline, je suis loin de ceux qui m'aiment, personne ne me protégera... que

Dieu ! Il m'a déjà sauvée une fois, il me sauvera encore !

Madame Angélique, visiblement irritée et fatiguée de se contraindre, se leva ; depuis longtemps Dolbèque avait quitté la chambre, où la longue explication avait eu lieu en tête-à-tête. Raymonde ne voyait rien, n'entendait rien que le terrible arrêt prononcé contre elle.

Le cœur de Raymonde était prêt à se fondre ; elle se jeta aux pieds de cet inflexible juge qui l'avait condamnée, et la supplia de lui rendre le bonheur qu'elle lui avait pris.

— Que voulez-vous, madame? Que je quitte le théâtre, que je rentre dans l'obscurité? Je m'y engage; mes parents adoptifs me suivront partout. Quant à mon Ludwig, il m'aime assez pour ne pas se préoccuper de mes succès ni de ma richesse. Nous nous exilerons, vous n'entendrez jamais parler de nous.

— Cela ne se peut : l'honneur de votre mère, le nôtre, dépendent de votre disparition; nul ne doit soupçonner même qu'une fille de notre maison a pu descendre assez bas pour devenir la femme d'un homme de cette sorte... Ne m'en parlez plus. Je vous laisse à vous-même; réfléchissez, et puissé-je vous retrouver dans de meilleurs sentiments; je le désire beaucoup, je vous l'assure.

La comtesse sortit en lui faisant un signe amical. Sa physionomie reprit son expression bienveillante; du moment qu'il n'était plus question de sa marotte favorite, elle redevenait elle-même, et les bons côtés de sa nature se montraient de nouveau.

La jeune fille, restée seule, n'eut d'abord pas le courage de faire un mouvement. Elle se voyait abandonnée de tous dans ce désert; si éloignée de son fiancé, de ses excellents amis, elle perdait l'espérance de les revoir, et se confirmait néanmoins de plus en en plus dans la résolution de ne pas mettre entre eux une nouvelle distance. Ce serait les perdre encore une fois. Ses regards erraient sur les meubles de cette pièce où elle avait vu le jour, sur ce paysage que sa pauvre mère, au désespoir comme elle, avait contemplé comme elle, les yeux mouillés de pleurs.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, s'écria-t-elle.

Un léger bruit, qu'elle entendit derrière elle, lui fit retourner la tête. Elle aperçut une femme d'une quarantaine d'années, immobile sur le seuil de la porte, qui la contemplait dans une sorte d'extase et dont les larmes coulaient sur ses joues, sans qu'elle songeât à les essuyer.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? dit Raymonde.

Pour toute réponse, la femme s'approcha d'elle, remua tristement la tête en faisant entendre un petit cri inarticulé, puis elle prit la main de la jeune fille et la baisa avec une grande expression de tendresse et de respect.

XV

Cependant Ludwig et les Fromenteau, en recevant ces deux avis si différents avaient éprouvé presque un sentiment de terreur. Toutes leurs prévisions, toutes leurs espérances se trouvaient bouleversées. La police faisait évidemment fausse route; la chère enfant devait être à Paris, pendant qu'on allait la chercher si loin. Ce papier blanc, d'un autre côté, leur inspirait des craintes affreuses. Elle n'avait rien écrit! Était-ce un appel suprême qu'elle adressait, dans un moment de danger? était-ce simplement une façon de leur dire :

— Soyez tranquilles, je me porte bien. Je n'en puis dire davantage, mais ne vous tourmentez pas.

Comment le savoir? que faire? Prévenir le préfet d'abord, afin qu'il pressa les recherches. Malgré l'heure avancée, André et Ludwig partirent pour Paris. L'intérêt que portait l'autorité à la célèbre diva leur donna l'assurance d'un bon accueil. Ils furent introduits en effet; le magistrat écouta leur rapport, examina soigneusement l'enveloppe, approcha la feuille blanche du feu et de la lumière, pour découvrir l'encre sympathique, s'il s'en trouvait; rien ne parut.

— Messieurs, dit-il, après un instant de réflexion, nous sommes sur la bonne voie, j'en suis plus convaincu que jamais. Ceci est un leurre. Mademoiselle Raymonde vous écrit, on a supprimé sa lettre, on a glissé ceci à la place, on l'a jeté à la poste ici, pour nous dérouter. Nous avons affaire à des adversaires habiles; ils nous épient peut-être; ils savent que nous sommes près de tout découvrir; ils nous jettent un faux appât, c'est de la stratégie de coquins, nous connaissons cela.

— Vous ne ferez donc rien ici?

— Au contraire, et assez ostensiblement pour qu'on nous croie dupes; mais ce que nous ferons n'aboutira à rien, j'en suis sûr. Le nid est là-bas. On les a vus tous les trois à Lyon; ils ont quitté le chemin de fer; on a suivi leurs traces jusqu'à Chambéry; là, on les perd, mais M. Milon va les découvrir. J'ai toute confiance en son habileté. Tâchez de prendre patience, messieurs, j'ai bon espoir.

Ils s'en retournèrent avec ces paroles, un peu consolantes du moins, et Ludwig dormit quelques instants cette nuit. Il compta les heures jusqu'à celle qui devait amener la dépêche promise : deux jours entiers se passèrent sans nouvelles; il en mourait, à la lettre, d'impatience. Enfin, une lettre arriva, apportée par un exprès. On apprenait à M. Fromenteau que l'agent savait, à n'en pouvoir douter, la présence de Raymonde aux environs de Chambéry, dans la montagne. Il lui fallait une autorisation spéciale pour se faire prêter main forte par les autorités sardes; elle ne lui serait pas refusée, mais il ne

voulait agir qu'à coup sûr, afin de ne pas donner l'éveil aux intéressés, qui, prévenus par ses fausses démarches, emmèneraient leur victime dans le fond de l'Italie, où il serait beaucoup plus difficile de les atteindre.

L'agent engageait donc le père adoptif et le fiancé à prendre courage et à ne pas désespérer de la Providence.

L'appui le plus empressé de l'administration leur était assuré ; on ne négligeait pas la moindre circonstance, et certainement, sous très-peu de jours, la jeune diva, qui faisait l'honneur et la gloire de ses amis et de tous les amis de l'art, leur serait rendue.

— Que Dieu les entende et les exauce ! s'écria Josette en pleurant. Quant à moi, je n'espère plus et je ne crois plus à rien.

Le fiancé, plus jeune, plus ardent, ne partageait pas cette désespérance. Il supplia M. et madame de Fromenteau de revenir à Paris et de s'établir dans son appartement. Ils seraient ainsi bien plus à même de tout savoir et de surveiller les démarches. Les pauvres bonnes gens n'avaient qu'une volonté, qu'un désir : s'occuper de leur enfant adoptif, entendre parler d'elle, recueillir les marques de sympathie que leur prodiguaient les nombreux admirateurs de ce talent si pur et déjà si éminent.

Chaque matin, une fois qu'André habita Paris, il se dirigeait vers la préfecture, afin d'être le premier informé des nouvelles du jour. De là, il se rendait à l'Opéra, à l'heure des répétitions. Dès qu'on

le voyait paraître, tous couraient à lui, depuis le portier jusqu'au directeur. Chacun l'interrogeait.

— Eh bien ! y a-t-il quelque chose?

Il secouait mélancoliquement la tête et se mettait à pleurer.

Alors commençait un concert de lamentations, d'éloges d'autant plus sincères que Raymonde n'était pas là pour les entendre, et qu'il y avait beaucoup de chance de ne jamais revoir cette tetrible rivale.

L'excellent homme retournait près de sa femme, un peu consolé par ces marques générales de sympathie.

— Si tu savais comme ils sont bons pour la petite à l'Opéra ! disait-il à sa femme.

Le cinquième jour, nouvelle dépèche de M. Milon. Les choses étaient dans le même état. En vain avait-il adroitement exploré tous les manoirs des environs ; nulle part on ne découvrait les trois personnages. Il n'en restait plus qu'un, appartenant depuis un siècle à une grande famille étrangère, alliée par un mariage à une maison princière de Savoie, qui avait apporté cette terre avec elle, cousue dans la queue de sa robe de fiancée, ainsi que disaient nos pères.

Là, on ne pouvait trouver les fugitifs. Le château, inhabité, l'était toujours. Un concierge seul et un intendant le montraient aux étrangers. Les maîtres n'y paraissaient point ; aussi, on n'en parlait que pour mémoire.

— Monsieur, s'écria Ludwig, à qui un employé

supérieur transmettait ces renseignements, c'est justement là que je chercherais. Je vais partir pour Chambéry, je tomberai comme une bombe en ce château de malheur, et, dussé-je y mettre le feu, j'arracherai ma chère Raymonde à sa captivité.

— Un instant, monsieur, pas trop de zèle. Vous pourriez tout perdre. Attendons un nouveau rapport. S'il n'est pas tel que vous le désirez, vous pourrez agir suivant votre bon plaisir. Mais il faut de la prudence. Si l'on conduisait mademoiselle Raymonde dans quelque retraite des Alpes ou des Apennins, nous n'aurions plus aucun pouvoir ; elle nous échapperait complétement ; vous ne la reverriez point.

Une pareille menace suffisait pour obtenir du jeune homme qu'il ne dérangeât pas les projets de ses alliés. Néanmoins, le château désert fermentait dans sa tête ; un pressentiment qu'il ne pouvait vaincre lui disait que là était sa bien-aimée. Dans quel but l'avait-on enlevée? C'est ce qu'il ne pouvait expliquer. Évidemment, sa mère prétendue devait être au moins le prétexte de cet enlèvement. Raymonde n'aurait pas suivi de bonne volonté cet inconnu sans avoir le devoir pour guide. M. et madame Fromenteau partageaient cette opinion. Tous les trois épuisaient pour la millième fois le chapitre des conjectures, lorsqu'ils virent paraître le concierge de la villa de Belleville, accompagné d'une vieille femme, bien vite reconnue par le domestique, et qui n'était autre que la mendiante tant recherchée par la police.

XVI

C'était elle, en effet, mais fort proprement vêtue et ornée d'une importance qu'elle dissimulait sous un masque d'obséquiosité. Pierre n'eut pas plutôt prononcé ces mots :

— Messieurs, c'est la mendiante !

Que Ludwig s'élança sur elle en la retenant par le bras en l'appelant de tous les noms que la colère put lui suggérer.

— Un instant, monsieur, s'écria-t-elle, si j'ai fait le mal bien innocemment, j'apporte le remède. Ne m'étranglez pas, autrement vous ne sauriez rien.

— Vous avez des nouvelles de Raymonde?

— Une lettre pour monsieur et madame.

— Oh ! donnez, donnez ; mais si c'est un leurre et une perfidie comme la dernière fois, quoi qu'il en puisse arriver, vous ne mourrez que de ma main, je vous en avertis.

La vieille femme sortit de sa poche une lettre écrite sur du gros papier. L'enveloppe portait pour suscription :

« A madame Chartier, concierge, 6, rue Tirechape, à Paris. »

L'écriture était grosse et mal formée. Le timbre était celui de Chambéry. Dans l'enveloppe se trouvait une feuille de papier *chargée* de quelques lignes de la même main, puis un billet cacheté adressé à M. et madame Fromenteau à Bellevue. Cette fois, c'était bien de Raymonde, et sans subterfuge. Ludwig, qui s'en était emparé, avait fait sauter le cachet avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître. Il lut tout haut, d'une voix tremblante :

« Mes chers parents, mon Ludwig, enfin je puis « vous écrire avec la certitude que vous recevrez « ma lettre ! Je suis en Savoie ; on vous dira dans « quel endroit, on vous indiquera aussi le moyen de « me délivrer. Je ne vous exprimerai jamais ma dou- « leur et mon désespoir. J'ai été indignement trom- « pée ; on a abusé, pour m'entraîner, du nom sacré « de ma mère. Je suis avec des ennemis. Rassurez- « vous cependant, je ne cours aucun danger d'au- « cune sorte. J'habite la chambre où je suis née ; j'ai « près de moi une humble amie à qui je dois l'inex- « primable bonheur de vous parler, quoique de « bien loin, et la certitude de quitter ma prison dans « un délai très-prochain : car vous ne m'y laisserez « pas, maintenant que vous savez où je suis. Je con- « nais l'histoire de ma famille, sauf les noms, que « j'ignore encore. La femme qui vous remettra ceci « pourra vous éclairer sur bien des choses. Elle a « cru faire mon bien en participant à mon départ. « Maintenant qu'elle est éclairée, elle vous servira « puissamment, au contraire. Suivez ses avis, et

« veillez à ce qu'il ne lui arrive aucun désagrément « à cause de sa participation à mon malheur. Pro- « tégez-là aussi contre les gens puissants qui m'ont « ravie à votre tendresse : s'ils découvraient qu'elle « trahit leurs secrets, ils seraient capables de tout « pour satisfaire leur vengeance. Vous seriez in- « grats si vous ne cédiez pas à ma prière, car, sans « madame Chartier et ses bons offices, vous ne me « reverriez plus. A bientôt, et tous les baisers, « toute la tendresse de mon âme.

« Votre Raymonde. »

Les bons Fromenteau pleuraient de joie, leur enfant allait leur être rendue! Ludwig suffoquait, son cœur battait à rompre sa poitrine; à peine pouvait-il achever la lecture de ces lignes, qu'il couvrait de baisers.

— Parlez, parlez, madame, dit-il enfin, nous vous écoutons et nous n'avons d'espoir qu'en vous.

L'ex-mendiante leur raconta une longue histoire, en omettant néanmoins les noms des acteurs du roman, qu'elle se réservait de faire connaître si cela devenait absolument nécessaire; elle demandait à les taire jusque-là. J'ajouterai à son récit des circonstances qu'elle ignorait, afin de n'y plus revenir, et de rendre la position plus claire et mieux dessinée.

Ce que la comtesse Angélique avait appris à Raymonde, en partie du moins, était vrai; la mésalliance, le mariage de sa mère avec un artiste, son départ avec cet époux et les malheurs qui s'en

étaient suivis, sa seconde union, étaient des faits réels. Mais sa tante n'avait pu lui révéler bien des faits sur lesquels elle n'était pas elle-même éclairée.

Ainsi, dans son esprit, imbu des préjugés de la naissance, elle avait attribué à ce même préjugé la conduite du second mari de sa nièce envers celle-ci et envers elle-même, tandis que la jalousie et la passion effréuée qu'il avait pour sa femme en étaient la seule cause. Elle eût épousé un roi, son enfant fût né sur les marches du trône, qu'il eût eu pour eux la même haine.

Il ne pouvait supporter l'idée d'avoir à partager son cœur avec la fille d'un rival. Très-résolu à la lui enlever, il se servit, pour y parvenir, de la manie de la comtesse, et la chargea de ce forfait; sa femme ne pouvait ainsi l'accuser; il ne serait tout au plus coupable que de ne pas l'avoir empêché.

Excité par les plaintes continuelles de ce mari furieux, la chanoinesse en vint à se persuader qu'elle accomplissait un devoir en faisant disparaître la preuve vivante de la déchéance de sa nièce. Elle rendait à celle-ci une liberté complète, elle n'avait plus à songer qu'à l'homme dont elle portait le nom, un des plus beaux de l'Europe. C'était, pour la vaniteuse fille, le seul bonheur qu'une personne honorable pût désirer ici-bas.

Il en fut de même dix-sept ans plus tard, lorsque la célébrité de Raymonde les mit sur la trace de sa naissance. La comtesse devint encore l'instrument

du rapt, d'une bien autre importance et d'une difficulté presque insurmontable. Quelques renseignements adroitement pris sur le caractère et les habitudes de la jeune fille servirent de base au plan dont nous avons vu l'exécution.

La sourde-muette élevée chez madame Angélique avait une sœur, madame Chartier, comblée, comme elle, des bontés de sa maîtresse. Elle était restée chez elle jusqu'à son mariage, et connaissait, ainsi que sa sœur, la mère de Raymonde, qui fut pour elles deux presque une amie. Elles avaient assisté à ses malheurs, elles avaient vu naître sa fille, leur dévouement pour elle était sans bornes. Elles pleurèrent l'enfant disparue, et lorsque, plus tard, on leur proposa d'entrer dans un complot pour lui rendre son héritage et sa situation, elles n'hésitèrent point. La muette, du moins, fut sincèrement trompée; elle crut servir des intérêts bien chers, et se prêta à tout ce qu'on réclama d'elle.

On lui fit croire que Raymonde, tombée en de mauvaises mains, n'en pouvait sortir que par un coup d'éclat. Il fallait l'enlever adroitement à ceux qui la retenaient, et la rendre à sa famille, malgré elle. Elle perdait son âme et son avenir, au milieu de ces histrions, de ces impies, et c'était un devoir de conscience que de la sauver d'un tel guêpier.

Monique jura que, puisqu'il en était ainsi, elle garderait fidèlement la jeune fille, qu'elle s'opposerait aux tentatives d'évasion, qu'elle l'empêcherait à tout prix de courir à sa perte. Dès lors, madame

Angélique fut tranquille, elle pouvait compter sur son inflexibilité.

La Chartier accepta et joua le rôle que nous lui avons vu remplir avec un véritable talent, mais moyennant finances ; elle n'était pas femme à s'exposer pour rien. Monique, en apercevant Raymonde, sentit se réveiller plus vive l'affection qu'elle avait pour sa mère : nous l'avons deviné à son accueil, et ce qui se passait maintenant était la suite de ce début.

XVII

Monique était une pure et excellente fille, très-intelligente, en dépit de son infirmité. Elle avait appris à écrire avec une promptitude dont on ne peut se faire d'idée. Son ardoise ne la quittait pas. Elle y traça un sermon plein de cœur et de tendresse. Raymonde n'y comprit rien et répliqua ; il s'établit ainsi une conversation remplie d'intérêt et de péripéties entre elles deux. Aussitôt qu'on les laissait seules,

elles recommençaient, et peu à peu la lumière se faisait.

Raymonde comprenait facilement que là était sa seule espérance; elle caressa et cajola de tout son cœur la bonne créature, qui ne demandait qu'à l'aimer. Elle apprit d'elle l'histoire de sa famille et lui raconta la sienne. Elle peignit avec sa douleur, avec sa reconnaissance, les excellents êtres qui l'avaient recueillie ; elle parla de Ludwig, de son amour, du mariage suspendu la veille; elle se révéla telle qu'elle était, avec son angélique candeur, avec la délicatesse de ses sentiments. Monique fut subjuguée, elle n'hésita plus à la croire et à la servir.

Par un accord tacite, elles dissimulèrent leurs relations, et si bien que la comtesse, se croyant sûre d'ailleurs de sa protégée, ne s'en douta nullement. Tout fut décidé d'après les conseils de la diva et l'expérience de la muette, qui écrivit à sa sœur la vérité et lui prescrivit les démarches qu'elle avait à faire.

Elle se croyait sûre de réussir, le hasard la servit mieux encore qu'elle ne pouvait l'espérer et précipita la catastrophe.

Les amis de Raymonde avaient décidé que l'on préviendrait immédiatement le préfet de ce qui se passait, à la condition de lui cacher l'identité de la mendiante avec la libératrice. M. Fromenteau et Ludwig partiraient le soir même, avec un agent muni de tous les ordres et approbations indispensables pour pénétrer jusqu'à la prisonnière et la ramener triomphante. Au moment où ils allaient sortir,

un coup de sonnette violent les fit tressaillir, et Josette courut à la porte. Elle y trouva une femme pâle, à demi-morte, et qu'elle eut peine à reconnaître. Elle respirait à peine, et s'appuyait aux murailles comme si elle allait s'évanouir.

C'était la duchesse d'Alfuente.

— Madame, murmura-t-elle, au nom du ciel, dites-le-moi, je vous le demande à genoux, où est Marceline?

Josette resta étonnée à la regarder ; mais madame Chartier avait reconnu sa voix, et s'élançait vers elle.

— Soyez tranquille, madame la duchesse, elle est avec Monique, elle est sauvée !

Il est facile de se représenter le coup de théâtre qui suivit l'arrivée de la duchesse et les paroles de la vieille femme. Les Fromenteau et Ludwig restèrent stupéfaits ; on les eût dit pétrifiés.

— Mon Dieu ! s'écria enfin Josette, vous êtes sa mère ?

— Oui, oui, je suis sa mère, je n'en doute plus maintenant, c'est ma fille, ma fille adorée, la vivante image de son père, que l'on m'a ravie et que je pleure depuis quinze ans. Mon cœur me l'avait annoncé dès la première fois que je l'ai vue. Ma fille ! ma fille !

— Et vous avez pu l'abandonner !

— Moi ! jamais, jamais. J'ai failli mourir du regret de l'avoir perdue. L'abandonner ! oh ! non. Soyez bénie, vous qui l'avez recueillie et qui me la rendez si parfaite. A peine si depuis un quart d'heure

son histoire qui court tout Paris, dont j'ignorais les détails, m'a été racontée par un ami en visite chez moi. Sur un seul soupçon, qui pouvait être déçu, je suis accourue ici, j'ai tout bravé, et maintenant que je ne doute plus, je suis forte, résolue, capable de tout pour réclamer mon enfant.

La Chartier prit la parole et répéta alors succintement ce qu'elle venait de dire. En apprenant comment on s'était servi de son nom et de ses droits pour l'arracher à ses protecteurs, elle déclara hautement qu'elle en aurait satisfaction, qu'elle allait de ce pas tout révéler à la police et revendiquer son titre de mère. Son ancienne camériste l'arrêta par un seul mot :

— Madame, prenez garde, songez à M. le duc.

Hélas! il faut bien l'avouer, la duchesse était un de ces êtres excellents, mais faibles, dont l'âme, trempée dans des larmes, n'a pas reçu le don de la résistance. Depuis son enfance, elle avait plié sous la volonté des autres, malgré sa position de riche héritière et d'orpheline. Une seule fois, elle fit acte d'autorité en épousant, en suivant celui qu'elle aimait.

La triste fin de cette tentative, où le malheureux perdit la vie en cherchant à la défendre, la rendit plus craintive que jamais.

Elle avait épousé, par suite de ses terreurs, le duc d'Alfuente. Depuis qu'il lui avait ôté sa fille surtout, elle frissonnait sous son pouvoir, et en ce moment, où la tendresse maternelle eût dû lui donner de l'énergie, son nom seul, prononcé par la Chartier, fit

évanouir ses plans de révolte. Elle avait trop l'habitude du joug pour le secouer.

Aussi se laissa-t-elle persuader facilement par l'artiste, qui la conjura de retourner chez elle, et lui promit qu'elle serait prévenue de tout ce qui arrivera it.

— Une fois chez moi, monsieur, je ne serai plus instruite de rien. Mon mari m'entoure et me surveille de façon à ne rien laisser parvenir jusqu'à moi. A peine ai-je apris la disparution de Raymonde, le hasard seul m'a servi ce matin à cet égard, je vous le répète, sa vigilance a été trompée par la permission de la Providence. Il redoublera sa tyrannie en apprenant que je me suis échappée. Je reprends ma chaîne; ma fille est en son pouvoir, il pourrait se venger sur elle de ma révolte.

Elle eut honte de sa faiblesse, dont elle avait conscience et qu'elle cherchait à colorer; elle baissa son voile sur son visage et sortit tout en larmes. Josette eut un mot superbe, un de ces mots venus du cœur, et dont l'effet est certain sur ceux qui les entendent.

— Ah! s'écria-t-elle, je ne crains pas cette femme, jamais elle ne l'aimera comme moi!

Les amis de Raymonde menèrent si vivement leurs démarches que, dès le soir même, ils purent se mettre en route. Le télégraphe ayant prévenu Millon de leur arrivée, il avait tout préparé pour les recevoir.

Sans prendre le temps de se reposer, ils se rendirent le soir même au château du duc, où, d'après

les ordres et en la présence des autorités. sardes, Raymonde fut rendue à son protecteur et à son fiancé. Ce fut un de ces moments qui ne sauraient s'oublier, et qui n'ont pas de pareils dans la vie. La comtesse Angelique fut obligée de céder. Que lui importait d'ailleurs, maintenant que le secret était connu. Elle partit immédiatement pour l'Espagne; Dolbèque, principal agent du duc, avait déjà pris la fuite, craignant d'être compromis.

Les *heureux* retournèrent à Paris, où Josette les attendait avec une impatience facile à imaginer. Après les premiers épanchements, on se réunit en un conseil, présidé par un des avocats les plus illustres du barreau. Bien des pourparlers s'engagèrent par son entremise. La duchesse était mourante de ses émotions et des scènes qu'elle avait subies.

Enfin l'avocat et Ludwig portèrent ensemble un ultimatum à M. d'Alfuente, ultimatum qui devait, croyaient-ils, contenter les intéressés.

L'affaire était demeurée entre la famille et les agents de l'autorité, qui sont discrets par état. Ludwig annonça au duc que Raymonde renonçait au théâtre, qu'elle allait rentrer, en l'épousant, dans la vie privée, et qu'ils voyageraient pendant au moins deux ans pour se faire oublier.

Ensuite, et afin de lui ôter, ainsi qu'à sa famille, toute inquiétude, les derniers événements seraient comme non avenus : Raymonde serait toujours l'orpheline trouvée au pré Boutin. M. et madame Fromenteau, parvenus à l'âge voulu par la loi, allaient

l'adopter et lui donner leur nom. De cette façon, les traces du passé se trouveraient perdues. Pour prix de ces sacrifices, Raymonde demandait seulement à voir quelquefois en secret celle qu'elle ne pourrait appeler sa mère, et à ne pas lui rester étrangère totalement.

Est-il besoin d'ajouter que Ludwig et Raymonde — ou plutôt Marceline, c'était le nom donné à son baptême par ses parents — échangèrent la célébrité contre le bonheur, et qu'ils n'y perdirent pas ?

FIN.

Saint-Amand. — Imp. de Destenay.

